This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY
BRANNER BRAZILIAN COLLECTION

VOYAGES.

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, 4, PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGES, RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.

RELATION VÉRIDIQUE

DE LA CONQUÊTE DU PÉROU ET DE LA PROVINCE DU CUZCO,

NOMMÉE NOUVELLE-CASTILLE,

PAR FRANÇOIS XÉRÈS.

SALAMANQUE. — 1547.

Paris

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVII.

334194

RELATION VÉRIDIQUE

DE LA CONQUÊTE DU PÉROU

ET

DE LA PROVINCE DE CUZCO NOMMÉE NOUVELLE-CASTILLE,

SUBJUGUÉE PAR FRANÇOIS PIZARRE,

CAPITAINE DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR, NOTRE MAITRE.

Dédiée à sa majesté l'empereur,

PAR F. XÉRÈS,

NATIF DE LA TRÈS-NOBLE ET TRÈS-LOYALE VILLE DE SÉVILLE;

SECRÉTAIRE DU SUSDIT CAPITAINE DANS TOUTES LES PROVINCES ET LES PAYS CONQUIS DE LA NOUVELLE-CASTILLE, ET L'UN DES PREMIERS CONQUÉRANTS DE CETTE CONTRÉE.

OUVRAGE

REVU ET EXAMINÉ PAR ORDRE DE MESSIEURS LES INQUISITEURS

SALAMANQUE. — 1547.

AVANT-PROPOS.

—

C'est pour la gloire de Dieu, notre souverain maître, pour l'honneur et l'avantage de sa majesté impériale et catholique, pour que la joie soit répandue parmi le fidèles et la

terreur parmi les infidèles, enfin, pour que tous les hommes soient remplis d'admiration pour la divine Providence, l'heureuse fortune de César, la sagesse, la valeur, la discipline militaire, les pénibles et dangereuses navigations, et les victoires des Espagnols, sujets de l'invincible Charles, empereur de l'empire romain, notre légitime roi et maître, que j'ai cru devoir écrire cette Relation, et la dédier à sa majesté, afin que ces choses soient manifestes pour tout le monde. C'est pour la gloire de Dieu, car, aidés par sa main divine, ils ont vaincu et attiré à notre sainte foi catholique une si grande multitude de gentils. C'est pour l'honneur de notre souverain, puisque, par sa puissance et son heureuse étoile, de si grandes choses sont arrivées

de son temps. C'est pour la joie des fidèles, puisque c'est pour eux que des contrées si nombreuses et si vastes ont été découvertes et conquises, et tant de richesses acquises pour leurs rois, leurs royaumes et eux-mêmes. Et l'on dira que les chrétiens ont rempli de terreur les infidèles, et tous les hommes d'admiration!

Vit-on jamais chez les anciens et chez les modernes de si grandes entreprises mises à fin par si peu de monde contre de telles multitudes? Vit-on jamais marcher à la conquête de pays inconnus, sous des climats si variés, dans des mers et des contrées si éloignées? Qui pourrait égaler les Espagnols? Certes, ce ne sera pas les Juifs, ni les Grecs, ni les Romains, desquels on a écrit plus que de tout

autre; car si les Romains ont subjugué autant de nations qu'ils l'ont fait, ce fut à nombre égal ou presque égal, dans des pays connus et pourvus de vivres d'un usage ordinaire, avec des généraux et des armées payées; mais nos Espagnols étaient peu nombreux, ils ne furent jamais que deux ou trois cent, quelquefois cent, et même moins. Dans une seule occasion ils furent réunis treize cent, c'est il y a vingt ans, sous les ordres du capitaine Pedrarias. Ceux qui sont partis à diverses époques n'ont jamais été payés ni forcés : ils ont marché de leur plein gré et à leurs frais. Voilà comme de nos jours ils ont conquis plus de pays que l'on n'en connaissait auparavant au pouvoir des princes chrétiens ou infidèles. C'est en se nourrissant d'aliments

propres aux bêtes, et que mangeaient des gens qui ne connaissaient ni le pain ni le vin, c'est en vivant d'herbes, de racines et de fruits, qu'ils ont subjugué ce que tout le monde sait déjà.

Je ne parlerai dans cet écrit que de ce qui a eu lieu dans la conquête de la Nouvelle-Castille, et je serai bref pour éviter d'être ennuyeux.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

Je n'ai pu trouver sur Francisco de Xérès d'autres renseignements que ceux qu'il nous donne lui-même. On voit par le titre de son livre, qu'il était secrétaire de François Pizarre et l'un des premiers conquérants du Pérou : ce fut par l'ordre de ce chef qu'il écrivit sa Relation à Caxamalca même. Il fut de retour à Séville le 9 janvier 1534, où il la fit imprimer dans la même année, chez B. Perez. C'est probablement l'Histoire du Pérou sans nom d'auteur qui se trouve citée sous le n° 41 de ma bibliothèque américaine ; mais comme je n'ai jamais vu l'original je n'ai pas pu vérifier ce fait.

La Conquête du Pérou fut traduite en langue italienne, ou plutôt en dialecte vénitien, par Domenico de Gaztelù, gentilhomme navarrais, natif de Tudela, et secrétaire de don Lope de Soria, ambassadeur de Charles V près la république de Venise où l'auteur la fit imprimer en 1535, chez Stephano da Sabio. Le texte espagnol fut réimprimé en 1547 à Salamanque chez Francisco Fernandez de Cordoue. Il paraît que cette seconde édition, la seule que j'aie pu me procurer, fut revue avec beaucoup de négligence, car on y trouve quelquefois des passages tronqués, dont on ne peut comprendre le sens qu'à l'aide de la version de Gaztelù : ce qu'on a eu soin de faire observer dans les notes.

Cette relation, fort rare aujourd'hui, est restée inconnue à plusieurs historiens espagnols : je citerai entre autres Pizarro y Orellana qui, dans son ouvrage sur les hommes illustres des Indes, ne dit pas un mot de Xérès ni de son livre, quoiqu'il ne parle presque que des Pizarre, et qu'il remplisse ses marges de citations.

Barcia a fait entrer l'histoire de la Conquête du Pérou dans sa collection intitulée : *Historiadores primitivos de las Indias*.

RELATION

DE

LA CONQUÊTE DU PÉROU.

La mer du Sud avait été découverte, les habitants de la terre ferme, subjugués et pacifiés, le gouverneur Pedrarias de Avila avait colonisé la ville de Panama, celle de Natay et le bourg du Nombre de Dios (*du Nom de Dieu*), lorsque le capitaine François Pizarre vivait dans la ville de Panama. Il était fils de Gonzalve Pizarre, gentilhomme de la ville de Truxillo. Il y possédait une maison, des biens, et son nombre d'Indiens, comme

un des principaux du pays; car il avait toujours été dans cette position, et s'était signalé pendant la conquête et la colonisation par des services rendus à sa majesté. Il passait ses jours dans le repos et la tranquillité; mais il nourrissait sans cesse le désir de poursuivre son louable dessein, et de rendre à la couronne d'autres services signalés. Il demanda donc à Pedrarias la permission d'aller faire des découvertes dans la mer du Sud, du côté du Levant, et il employa une grande partie de son avoir à faire construire un grand vaisseau, et à acheter les objets nécessaires pour son voyage. Pizarre partit de Panama le 14 novembre 1524 (1) : il conduisait cent douze Espagnols, qui avaient avec eux quelques Indiens pour les servir. Il souffrit beaucoup pendant son voyage, à cause de l'hiver et des temps contraires. Je ne par-

(1) Herrera fixe aussi à l'année 1524 l'expédition de Pizarre. Gracilaso de la Vega et Cieça de Léon la placent en 1525.

lerai pas de plusieurs choses qui lui sont arrivées, dans la crainte d'être trop long, je ne raconterai que les faits principaux, et qui se rapportent davantage au sujet.

Soixante-dix jours après avoir quitté Panama, il débarqua avec sa troupe dans un port qui, depuis, prit le nom de Puerto de la Hambre (*port de la Famine*). Il avait d'abord pris terre dans un grand nombre de havres, et il les avait abandonnés successivement, parce qu'il les avait trouvés déserts. Le capitaine s'arrêta dans celui-ci avec quatre-vingts hommes, les autres ayant déjà succombé. Les vivres étaient consommés et le pays n'en fournissait pas : il envoya donc le navire avec l'équipage et un capitaine à l'île des Perles, qui est dans le gouvernement de Panama, pour aller en chercher, pensant recevoir ces secours au bout de dix ou douze jours; mais, comme la fortune est toujours ou presque toujours contraire, le bâtiment resta quarante-sept jours pour aller et venir.

Pendant ce temps, le capitaine et ceux qu'il avait avec lui se nourrirent d'une espèce de coquillage qu'ils recueillaient avec beaucoup de fatigues sur le bord de la mer; plusieurs Espagnols moururent à la peine. Ils mangèrent aussi des palmistes amers. Plus de vingt hommes périrent pendant l'absence du vaisseau. Quand il revint avec les provisions, le capitaine et les marins racontèrent comment ils n'avaient pu s'en procurer en allant, et qu'ils avaient mangé un cuir de vache tanné qui servait d'enveloppe à la pompe; ils l'avaient fait cuire et se l'étaient partagé. Les gens de l'expédition qui avaient survécu se restaurèrent avec les vivres que le bâtiment avait apportés, ils se composaient de maïs et de porcs; puis le capitaine leva l'ancre pour continuer son voyage.

Il aborda à un village (1) situé sur le

(1) L'auteur se sert ici du mot *pueblo*, qui signifie à la fois une ville, un bourg, un village, et même quelquefois un ha-

bord de la mer, protégé par des fortifications élevées et entouré de palissades, on y trouva des provisions en abondance, mais les habitants s'étaient enfuis. Le lendemain il arriva un grand nombre de gens de guerre : comme ils étaient belliqueux, bien armés, et les chrétiens fatigués, exténués par la famine et par les maux qu'ils avaient soufferts, ces derniers furent vaincus, et le capitaine reçut sept blessures, dont la moindre aurait pu causer la mort. Les Indiens qui le blessèrent, le croyant sans vie, le laissèrent sur la place ; dix-sept hommes furent blessés avec lui et cinq furent tués. Voyant les résultats de sa défaite, et le peu de ressources que cet endroit lui offrait pour se guérir et réparer ses pertes, Pizarre se rembarqua et se dirigea vers Panama. Il jeta l'ancre près d'un village indien, nommé Cuchama. De là il expédia le vaisseau à Panama, car ce bâtiment ne pou-

meau. Nous avons adopté chacune de ces significations suivant que cette relation ou d'autres ouvrages nous y ont déterminés.

vait plus tenir la mer à cause des vers qui s'y étaient mis. Il fit savoir à Pedrarias tout ce qui lui était arrivé, et il séjourna dans le port pour se guérir, lui et ses gens. Peu de jours avant l'entrée du navire à Panama, le capitaine Diego de Almagro, son associé, avait été à sa recherche, avec un vaisseau et soixante-dix hommes. Il s'avança jusqu'au port où Pizarre avait essuyé une défaite. Almagro lui-même eut une rencontre avec les Indiens de ce village, et fut aussi vaincu. Il perdit un œil, bon nombre de chrétiens furent blessés; néanmoins ils parvinrent à chasser les Indiens de la place, y mirent le feu, se rembarquèrent, et suivirent la côte jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un grand fleuve, auquel ils donnèrent le nom de Sant-Juan (*Saint-Jean*), parce qu'ils y étaient arrivés le jour de la fête de ce bienheureux. Ils y trouvèrent quelques morceaux d'or. Almagro, ne découvrant pas de traces du capitaine Pi-

zarre, vint à Chuchama (1), où il le rejoignit.

Il fut convenu qu'Almagro retournerait à Panama, où il ferait armer des navires, recruterait plus de monde pour poursuivre leur projet, et qu'il finirait de dépenser ce qui restait aux associés : déjà ils devaient plus de 10,000 *castellanos* (2). Almagro éprouva à Panama une grande opposition de la part de Pedrarias et d'autres personnes, qui disaient qu'il ne fallait pas faire une expédition sans avantage pour sa majesté. Muni d'un plein pouvoir donné par son collègue, Almagro persista dans ce que tous deux avaient entrepris, et il signifia au gouverneur de ne pas leur porter empêchement, parce qu'ils

(1) Il est évident que cet endroit est le même que Cuchama, quoique l'orthographe diffère. Cette relation nous fournirait de nombreuses occasions de rectifier de semblables erreurs ; nous nous contenterons de restituer les noms dans le corps de l'ouvrage, et ce sera toujours en nous appuyant sur des autorités respectables.

(2) La valeur de cette ancienne monnaie d'or a beaucoup variée ; sous Charles V, c'est-à-dire à l'époque où écrivait Xerès elle équivalait à 9 fr. 60 cent.

étaient persuadés qu'avec l'aide de Dieu sa majesté serait satisfaite. Pedrarias fut forcé de le laisser faire ses enrôlements. Il partit de Panama avec cent dix hommes, et il alla rejoindre Pizarre, qui n'avait plus que trente hommes, restant des cent dix qui étaient partis avec lui, et des soixante-dix qu'Almagro conduisait quand il alla à sa recherche; les cent trente autres avaient péri.

Les deux chefs partirent dans deux navires avec cent soixante-dix hommes. Ils suivirent les côtes, et, quand ils pensaient trouver des villages, ils descendaient à terre dans trois canots conduits par soixante rameurs : c'est ainsi qu'ils se procuraient des vivres. Ils naviguèrent de cette manière pendant trois ans, souffrant de grandes fatigues, la famine et le froid. La plupart de leurs gens moururent de faim ; il n'y en eut que cinquante qui survécurent. Ils passèrent tout ce temps sans voir un bon pays : tout était marais, terres inondées et inhabitables. La belle contrée qu'ils découvri-

rent était au delà du fleuve Sant-Juan, Pizarre s'y arrêta avec le peu de monde qui lui restait; puis il envoya un capitaine et le navire le plus petit pour reconnaître quelques bonnes terres sur la côte plus avancée. Il expédia l'autre bâtiment à Panama, sous les ordres d'Almagro, pour ramener du monde, car il était impossible de faire des découvertes avec les deux vaisseaux réunis et les gens qu'il y avait.

Les hommes mouraient toujours. Soixante-dix jours après, le bâtiment qui avait été à la découverte revint au Rio Sant-Juan, où le capitaine Pizarre séjournait avec son monde: ce navire s'était avancé jusqu'au village de Lancebi, qui est sur cette côte. Les gens qui le montaient avaient reconnu d'autres endroits très-riches en or, en argent, et une population plus civilisée que tous les Indiens que l'on avait vus jusqu'alors. Ils amenaient six personnes pour leur faire apprendre l'espagnol; ils rapportaient aussi

beaucoup d'or, de l'argent et des étoffes. Le capitaine et ceux qui étaient restés en conçurent tant de joie, qu'ils oublièrent tous les maux et toutes les pertes qu'ils avaient éprouvés, et témoignèrent le plus grand désir de se rendre dans un pays qui présentait de si grands avantages.

Cependant Almagro revint de Panama avec son bâtiment chargé de troupes et de chevaux. Les deux navires, les capitaines et tous leurs gens partirent de Sant-Juan pour se rendre au pays nouvellement découvert. Comme la navigation était difficile, ils restèrent trop de temps pour que les vivres pussent suffire; force fut de débarquer le monde. En voyageant par terre, ils se procurèrent des aliments partout où il était possible. Les vaisseaux s'arrêtèrent à un village, dans la baie de Sant-Matheo (*Saint-Mathieu*): les Espagnols lui donnèrent le nom de Sanctiago (*Saint-Jacques*), ainsi qu'à des habitations nommées Tacamez, qui bordent la côte

en s'avançant. Les chrétiens observèrent ces villages; ils étaient importants et habités par une nation nombreuse et guerrière. Quatre-vingt-dix Espagnols étant arrivés à une lieue de Tacamez, plus de dix mille guerriers indiens vinrent les recevoir, et voyant que les chrétiens ne voulaient ni leur faire du mal ni ravir leurs biens, et qu'au contraire ils offraient la paix, ces gens abandonnèrent le projet de les combattre, comme ils en avaient d'abord eu l'intention. Cette contrée était riche en vivres, et les mœurs des habitants étaient très-convenables. Les villes avaient des rues et des places; plusieurs comptaient plus de trois mille maisons, il y en avait aussi de moindres.

Les capitaines et les autres Espagnols virent bien qu'ils étaient en trop petit nombre pour résister avec avantage aux indigènes. Ils résolurent donc de charger leurs vaisseaux des vivres qu'ils pourraient se procurer dans ces villages, et de se rendre à une île plus au delà, nommée del Gallo (*du Coq*), où ils séjourne-

raient en sûreté pendant que les bâtiments iraient à Panama porter au gouverneur la nouvelle de la découverte, et embarquer des troupes fraîches pour que les capitaines pussent mettre à fin leur entreprise et conquérir le pays : Almagro montait un des bâtiments. Plusieurs personnes avaient écrit au gouverneur de faire retourner à Panama les troupes de l'expédition, disant qu'il était impossible de souffrir plus de maux qu'ils n'en avaient endurés depuis trois ans qu'on était parti pour la découverte (1). Pedrarias avait décidé que tous ceux qui désiraient retourner pouvaient le faire, et que ceux qui préféraient

(1) Les mécontents avaient usé d'artifice pour faire parvenir leurs plaintes au gouverneur. Un soldat, nommé Saravia, cacha le mémoire qui contenait leur plainte dans un peloton de fil de coton, et y ajouta ce quatrain :

Pues señor governador,
Mirelo bien por entero
Que alla va el recogedor,
Y aca queda el carnicero. GARCILASSO, lib. VIII.

HERRERA, dec. III, lib. X, cap. III.

Monsieur le gouverneur, on s'en va vous chercher
Pour emmener les gens de la ville où vous estes,
Envoyez-nous-en donc, car voici le boucher
Qui les esgorgera comme de pauvres bestes.

(*Traduction de J. Baudoin.*

continuer les découvertes étaient libres de rester. Seize hommes restèrent donc avec le capitaine Pizarre, et tous les autres s'embarquèrent sur les deux vaisseaux pour se rendre à Panama (1). Il séjourna cinq mois dans cette île. A cette époque, le navire qui avait été à cent lieues au delà du pays découvert retourna; les gens qui le montaient avaient vu de nombreux villages et de grandes richesses. Ils apportaient encore plus de morceaux d'or, d'argent et d'étoffes que la première fois, et les naturels les leur avaient donnés de leur plein gré. Le capitaine revint donc dans leur compagnie, car le terme que le gouverneur avait fixé finissait, et ce fut le jour fatal qu'il entra au port de Panama.

Les deux capitaines étaient si ruinés qu'ils ne pouvaient plus aller en avant; ils étaient endettés d'une somme considérable. Francisco

(1) Zarate nous a conservé les noms de treize compagnons de Pizarre qui restèrent avec lui; les voici : Christoval de Peralta, Nicolas de Ribera, Domingo de Sera Luce, Francisco de Cuellar, Pedro de Candia, Alonso de Molina, Pedro Alcon, Garcia de Xeres, Antonio de Carrion, Alonso Briceño, Martin de Paz, Juan de la Torre, Bartolome Ruiz, pilote.

ZARATE, lib. I, cap. II.

Pizarre se fit prêter par ses amis un peu plus de mille *castellanos*. Il se rendit en Espagne avec cette somme, et fit au roi un exposé des services importants et signalés qu'il avait rendus à sa majesté pendant qu'il était employé. Il reçut en récompense la charge de gouverneur et d'adelantade de cette contrée, l'ordre de Saint-Jacques, diverses alcadies, la charge d'alguazil major et d'autres faveurs. Plusieurs sommes lui furent comptées au nom de sa majesté, qui, en empereur et roi, comble sans cesse de grâces tous ceux qui sont à son service. C'est pourquoi l'on est encouragé à se ruiner pour sa majesté, en découvrant dans la mer du Sud et dans tout l'Océan tant de terres et de provinces si éloignées de ces royaumes de Castille.

Quand François Pizarre eut été nommé gouverneur et adelantade par sa majesté, il partit de San-Lucar avec une flotte; et par un bon vent et sans aucun accident il arriva au port du Nombre de Dios. De là il se rendit

avec ses troupes à la ville de Panama, où il éprouva des contradictions et des oppositions nombreuses de la part de gens qui voulaient l'empêcher de partir, suivant les instructions de sa majesté, pour coloniser le pays qu'il avait découvert. Mais, grâce à sa constance, il quitta le port de Panama, à la tête de cent quatre-vingts hommes, de trente-sept chevaux et de trois navires. Sa navigation fut si heureuse, qu'en trois jours il entra dans la baie de Sant-Matheo, que l'on n'avait pu atteindre qu'en deux ans et plus, quand on la reconnut pour la première fois. Les troupes et les chevaux furent débarqués et suivirent le bord de la mer. Partout ils trouvèrent la population soulevée. Ils s'avancèrent jusqu'à une grande ville appelée Coaque, qu'ils surprirent pour ne pas donner aux habitants le temps de s'insurger comme à ceux des autres villes. Ils y prirent quinze mille *pesos de oro*, mille cinq cents marcs d'argent (1), et beaucoup d'éme-

(1) Le peso de oro valait un castellano, ou 9 fr. 60 cent. On sait que le marc est de 8 onces.

raudes que l'on ne connaissait pas alors, et qu'on ne regardait pas comme des pierres précieuses. C'est pourquoi les Espagnols les donnaient et les troquaient avec les Indiens pour des étoffes que ceux-ci leur livraient en échange. On fit prisonnier, avec plusieurs des siens, le cacique qui commandait cet endroit, et l'on s'empara de beaucoup d'étoffes de différentes sortes et d'une grande quantité de vivres qui auraient suffi aux Espagnols pour se nourrir pendant trois ou quatre ans.

Le gouverneur envoya les trois navires à Panama et à Nicaragua pour chercher un renfort de troupes et de chevaux, afin d'effectuer la conquête et la colonisation du pays; puis il séjourna quelques jours pour se reposer avec ses gens, jusqu'à ce que les vaisseaux ramenassent de Panama vingt-six chevaux et trente fantassins. Dès qu'ils furent arrivés, Pizarre partit avec tout son monde. L'on suivit la côte, qui est très-peuplée, en soumettant tous les villages au pouvoir de sa majesté : les

chefs venaient sur la route au-devant du gouverneur, sans se mettre en défense. Celui-ci ne leur faisait aucun mauvais traitement; au contraire, il les recevait tous avec amitié, et il leur tenait des discours capables de les attirer à notre sainte foi catholique, et cela par le moyen des religieux qu'il avait conduits avec lui. Pizarre marcha ainsi avec les Espagnols jusqu'à une île nommée de la Pugna (*du Combat*), et que les chrétiens appelèrent l'île de Sanctiago (1). Elle est à deux lieues de la terre ferme : comme elle est riche et abondante en vivres, le gouverneur s'y rendit sur les deux navires et des radeaux de bois de charpente à l'usage des Indiens. Les chevaux passèrent sur ces radeaux (2).

(1) Elle porte aujourd'hui le nom de Gorgona.

(2) *Balsas*. Ces balsas ou radeaux sont faits de grosses pièces de bois mises l'une à côté de l'autre, et fixées par deux poutres placées en travers; elles sont toujours par nombre impair, et vont en diminuant de longueur à mesure qu'elles s'éloignent du centre. Celle du milieu s'avance comme le timon d'une charrette, et c'est là que se place l'Indien qui gouverne. Il y a de ces radeaux qui peuvent porter cinquante hommes et trois chevaux.

ZARATE, lib. I, cap. VI.

Pizarre fut reçu dans cette île avec beaucoup de joie par le cacique à qui elle appartenait, et qui lui fit un excellent accueil. Les naturels lui apportaient des vivres sur sa route, et jouaient des instruments de musique qui leur servent dans les fêtes. Sanctiago a quinze lieues de circuit; elle est fertile, bien peuplée, et possède un grand nombre de villages commandés par sept caciques, qui, tous, obéissent à un seul. Cet Indien remit volontairement au gouverneur une certaine quantité d'or et d'argent. Comme c'était l'hiver, il séjourna quelque temps pour se reposer avec ses gens, parce que, si l'on avait marché dans cette saison par les pluies qu'il faisait, l'on aurait perdu beaucoup de monde. Pendant qu'il était dans ces quartiers d'hiver, plusieurs malades se guérirent.

Il est dans le caractère des Indiens de ne pas se soumettre aux autres peuples s'ils n'y sont contraints par la force. Le cacique vivait en paix avec le gouverneur; il s'était reconnu

sujet de sa majesté. Cependant on apprit par les interprètes qu'il avait rassemblé tous ses gens de guerre, et que depuis plusieurs jours il ne s'occupait qu'à faire fabriquer des armes pour augmenter le nombre de celles que les naturels possédaient. Ce que l'on vit en effet, car, dans le village où habitaient les Espagnols et le cacique, on trouva, dans la maison de ce dernier et dans beaucoup d'autres, une multitude de gens prêts à combattre, et qui attendaient que tous ceux de l'île fussent rassemblés pour assaillir les chrétiens, la nuit même. Quand on se fut assuré de la vérité, et que l'on eut fait une enquête secrète, le gouverneur ordonna de s'emparer sans délai du cacique, de ses trois fils, et de deux autres principaux habitants que l'on pouvait prendre en vie, puis les Espagnols tombèrent à l'improviste sur le reste. Ce soir-là plusieurs Indiens furent tués; mais la plupart s'enfuirent en abandonnant la ville. La maison du cacique et nombre d'autres furent livrées

au pillage : l'on y trouva de l'or, de l'argent et beaucoup d'étoffes. La nuit, on fit une garde assidue dans le camp des chrétiens; tous furent sur pied; ils étaient au nombre de soixante-dix cavaliers et de cent fantassins. Avant la pointe du jour on entendit crier aux armes : bientôt l'on vit s'avancer vers les retranchements une multitude de naturels, tous armés, marchant au son du tambour et d'autres instruments qu'ils portent à la guerre. Ces gens arrivèrent en divers corps séparés qui entourèrent le camp des chrétiens. Quand le jour fut venu, l'ennemi se rapprocha, et pénétra dans nos lignes. Le gouverneur donna l'ordre de le recevoir bravement. Pendant l'action, plusieurs Espagnols et quelques chevaux furent blessés; cependant, comme le Seigneur protége ses serviteurs, les Indiens furent défaits et prirent la fuite. La cavalerie poursuivit les fuyards, tuant et blessant tous ceux qu'elle pouvait atteindre. Un assez grand nombre périt dans cette rencontre. Les chrétiens revinrent

au camp, les chevaux étant fatigués, car l'action avait duré depuis la pointe du jour jusqu'à midi. Le lendemain Pizarre envoya sa petite armée, divisée en plusieurs corps, dans l'intérieur de l'île, à la recherche des insurgés afin de les combattre. Les hostilités durèrent vingt jours, de sorte qu'ils furent bien châtiés. Dix des principaux furent arrêtés avec le cacique, car il avait avoué que c'étaient eux qui l'avaient poussé à cette trahison, et qu'il n'y avait pris part que contre sa volonté, n'ayant pu détourner ces chefs de leur projet. Le gouverneur en fit justice, en ordonnant de brûler les uns et de trancher la tête aux autres.

Le soulèvement et la trahison du cacique et des naturels de l'île de Sanctiago furent cause qu'on leur fit la guerre jusqu'à ce qu'on les eût obligés d'abandonner l'île et de passer en terre ferme. Comme Sanctiago avait été très-peuplée, très-fertile et très-riche, le gouverneur ne voulut pas la dévaster : il résolut de mettre le cacique en liberté, afin qu'il rappelât les

habitant dispersés et que l'île se repeuplât de nouveau. Ce chef fut très-satisfait de pouvoir dorénavant servir sa majesté, et cela à cause des honneurs qu'il avait reçus pendant sa captivité.

On ne pouvait tirer aucun avantage de Sanctiago : Pizarre en partit donc avec les Espagnols et les chevaux qui purent entrer dans les trois batiments qui étaient à l'ancre, afin de se rendre à Tumbez, alors en paix. Il laissa le reste de son monde et un capitaine, jusqu'à ce que les navires retournassent les chercher. Pour effectuer la traversée avec plus de promptitude, il ordonna au cacique de Tumbez d'envoyer des radeaux; trois chrétiens s'y embarquèrent avec des marchandises. En trois jours les vaisseaux touchèrent à la plage de Tumbez. Au moment où le gouverneur débarqua, il trouva la population des villes soulevée : on sut, par des Indiens dont on s'était emparé, que les chrétiens et les marchandises qui étaient sur les radeaux avaient été pris. Aussitôt que les troupes et les che-

vaux furent à terre, Pizarre envoya chercher le monde qu'il avait laissé à Sanctiago. Les Espagnols s'établirent dans deux maisons fortifiées de la ville du cacique ; l'une d'elles ressemblait à un château fort. Le gouverneur donna l'ordre de reconnaître la campagne et de remonter une rivière qui coule dans les villages, afin d'apprendre ce qu'étaient devenus les trois chrétiens pris à bord des radeaux, et de tâcher de les délivrer avant que les Indiens ne les tuassent. Bien que dès le premier moment où l'on prit terre on eût mis la plus grande diligence à battre le pays, on ne put trouver ces trois chrétiens ni apprendre de leurs nouvelles. Les gens envoyés à cette expédition s'embarquèrent sur des radeaux avec autant de vivres qu'on put s'en procurer : ils emmenèrent quelques Indiens. Le gouverneur envoya des messagers du pays au cacique et à d'autres chefs, leur enjoignant au nom du roi de se conduire paisiblement et de ramener les trois chrétiens en vie sans leur faire aucun

mal. Son intention était de reconnaître les naturels comme sujets de sa majesté, quoiqu'ils eussent manqué à leurs devoirs, mais s'ils n'obéissaient il devait leur faire la guerre et mettre le pays à feu et à sang jusqu'à ce qu'il les eût exterminés. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'ils vinssent, et même ils se conduisaient avec arrogance, construisant des forts de l'autre côté du fleuve qui était grossi, et que l'on ne pouvait passer. Ils disaient aux Espagnols de traverser et qu'ils avaient tué leurs trois compatriotes. Aussitôt que tous ceux qui étaient restés dans l'île furent arrivés, le gouverneur fit faire un grand radeau, et il ordonna à un capitaine de traverser le fleuve à l'endroit le plus favorable, avec quarante chevaux et quatre-vingts fantassins. Les Espagnols passèrent sur le radeau depuis le matin jusqu'au soir. Le capitaine avait reçu l'ordre d'attaquer ces Indiens, puisqu'ils étaient en rébellion et qu'ils avaient tué des chrétiens. Si après les avoir punis en raison de leur délit, ils mon-

traient des intentions pacifiques, il pouvait les recevoir conformément aux injonctions du roi. Il devait les en requérir et leur parler au nom de sa majesté. Le capitaine partit avec ses troupes en emmenant des guides : après avoir franchi le fleuve, il marcha toute la nuit jusqu'à ce qu'il eût atteint l'ennemi, et au point du jour il attaqua les fortifications où il s'était retranché. L'affaire dura toute la journée; les chrétiens blessèrent et tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre, et firent prisonniers ceux qu'il fut possible de prendre vivants. A l'approche de la nuit, les nôtres se retranchèrent dans un village. Le jour suivant, dès l'aurore, nos troupes partirent en divers corps pour poursuivre l'ennemi. C'est ainsi que ces Indiens furent châtiés. Le capitaine, ayant vu que la perte qu'ils avaient éprouvée était suffisante, fit des propositions de paix au cacique. Celui-ci, qui se nommait Quilimassa, envoya des messagers avec un chef, et répondit par la bouche de cet homme que la

crainte des Espagnols l'avait empêché de venir; que s'il eût été certain que ces derniers ne voulussent pas le tuer, il se serait présenté paisiblement. Le capitaine répondit à l'envoyé que son maître pouvait venir sans crainte, qu'il ne lui serait fait aucun mal; que le gouverneur le recevrait amicalement comme sujet du roi, et lui pardonnerait son crime. Le cacique, ayant reçu cette assurance, se présenta accompagné d'autres chefs, bien qu'il parût fort effrayé. Le capitaine l'accueillit avec joie, et lui dit d'abord qu'on ne devait pas maltraiter ceux qui venaient avec des intentions pacifiques quoiqu'ils eussent été insurgés; et que, puisqu'ils étaient arrivés, cette guerre serait la dernière; qu'il n'avait qu'à rappeler ses sujets dans leurs villages. Le capitaine ordonna de transporter sur l'autre rive les vivres qu'il avait trouvés; puis il repassa le fleuve avec les Espagnols, le cacique et les chefs indiens, pour revenir où il avait laissé le gouverneur, à qui il rendit compte de tout ce qui

avait eu lieu. Celui-ci remercia Dieu des bienfaits qu'il lui avait accordés en le faisant vaincre sans qu'un seul Espagnol fût blessé, et il ordonna aux troupes d'aller prendre du repos. Il demanda au chef indien pourquoi il s'était soulevé, et comment il avait tué les chrétiens après avoir été si bien traité par eux. En effet, il lui avait rendu un grand nombre de ses sujets, dont le cacique de l'île s'était emparé; et il lui avait livré des officiers coupables d'avoir incendié son village, afin qu'il en fît justice. Le cacique répondit : « J'ai appris que certains chefs sous mes ordres, qui conduisaient des radeaux, ont pris trois chrétiens et les ont mis à mort, mais je ne m'y trouvais pas; néanmoins j'ai craint qu'on ne me crût coupable. » « Amenez-moi ceux qui l'ont fait, lui dit le gouverneur, et que les habitants rentrent dans leurs villages. » Le cacique fit appeler ses gens et les chefs; mais ils dirent qu'il était impossible d'avoir les meurtriers des chrétiens, parce qu'ils avaient quitté le pays.

leur notifia la sommation enjointe par le roi, afin de les amener à la connaissance de l'Église et à la soumission envers sa majesté. Après l'avoir entendu, ils répondirent par leurs interprètes, qu'ils désiraient être ses sujets : Pizarre les reçut comme tels dans les formes requises, puis ils prêtèrent leur aide et fournirent des vivres. A une portée d'arbalète avant d'arriver à cet endroit, il existe une grande place et une forteresse palissadée, avec de nombreux logements où les chrétiens s'établirent, afin de ne pas être à charge aux naturels. Le gouverneur ordonna, sous des peines sévères, qu'on respectât leurs personnes et leurs propriétés, ainsi que celles de tous ceux qui se présenteraient avec des intentions pacifiques, et il défendit de prendre plus de vivres que ce qu'ils donnaient pour nourrir les chrétiens. Ceux qui contrevinrent à ces ordres furent punis, parce que les naturels apportaient tous les jours les aliments nécessaires, le fourrage pour les chevaux, et

suivaient en tout les ordres qu'ils recevaient.

Pizarre, voyant que les rives de ce fleuve étaient fertiles et populeuses, ordonna de parcourir le pays qu'il arrose, et de voir s'il y avait un port dans une situation favorable. On en reconnut un excellent sur le bord de la mer et près de l'embouchure; l'on trouva des caciques, seigneurs de populations nombreuses, dans des endroits d'où ils pouvaient facilement venir au fleuve et rendre des services. Le gouverneur alla visiter tous ces villages, et, les ayant examinés, il dit que la contrée était propre à être colonisée par des Espagnols. Voulant se conformer aux désirs du roi, qui étaient que les nations fussent converties, et que la colonisation se fît d'un commun accord avec les personnes désignées par sa majesté, dans les endroit les plus convenables à son service et à l'avantage des natifs, il écrivit aux Espagnols restés à Tumbez, afin de les faire venir. Avant d'expédier un envoyé, il pensa qu'il pourrait éprouver des retards en retour-

naît, si ce n'était pas un personnage assez redouté du cacique et des Indiens de Tumbez pour les forcer d'aider les troupes à venir. Il envoya donc son frère Ferdinand Pizarre, capitaine général.

Après le départ de cet officier, il vint à la connaissance du gouverneur que des caciques, qui habitaient la montagne, ne voulaient pas se soumettre, quoiqu'ils en eussent été requis au nom de sa majesté : il envoya un capitaine avec vingt-cinq chevaux et de l'infanterie pour les subjuguer. Celui-ci les trouva qui avaient abandonné leurs villages : il leur signifia de se présenter en amis; cependant ils arrivèrent les armes à la main : alors il les chargea, et en peu de temps il en blessa et il en tua un si grand nombre, qu'il les mit en fuite. Le capitaine leur enjoignit de nouveau d'accepter la paix, les menaçant non-seulement de leur faire la guerre, mais de les exterminer ; ce qui les força de déposer les armes. Il les accueillit, revint près du gouverneur,

après avoir laissé tout le pays pacifié et en emmena les caciques. Pizarre leur fit beaucoup d'amitiés et leur ordonna de retourner chez eux et de rappeler leurs sujets. Le capitaine dit, que dans les villages de ces Indiens de la montagne, il avait trouvé une grande quantité de minerai d'or fin que les habitants exploitaient, et il en avait rapporté des échantillons. Les mines, suivant eux, étaient à vingt lieues du village. Le capitaine, qui avait été à Tumbez chercher les Espagnols, retourna avec eux trente jours après son départ. Plusieurs vinrent par mer avec les bagages, dans un vaisseau, une barque et des radeaux qui étaient arrivés de Panama avec des marchandises. Mais ces bâtiments n'amenaient pas de troupe, parce que le capitaine Diego de Almagro y était resté pour former une flotte, afin de se rendre à Tumbez et de coloniser pour son compte. Aussitôt que le gouverneur eut appris l'arrivée des bâtiments, il partit pour le port de Puechio avec

des troupes en descendant la rivière, pour que le débarquement du bagage se fît avec plus de promptitude et qu'on pût revenir par eau. Il aborda dans un endroit où était un cacique nommé Lachira : il trouva les chrétiens débarqués et qui se plaignirent des mauvais traitements que ce chef avait exercés envers eux. La nuit précédente ils n'avaient pas dormi de frayeur, parce qu'ils avaient remarqué que les Indiens allaient et venaient avec inquiétude et en pelotons. Le gouverneur prit des informations près des naturels, et il apprit que le cacique de Lachira (1), les principaux du pays, ainsi qu'un autre chef nommé Almotaxe, avaient résolu de tuer les chrétiens le jour même que Pizarre arriva. Dès que celui-ci le sut, il envoya secrètement des gens pour s'emparer du cacique d'Almotaxe et des chefs indiens : lui-même il

(1) Souvent les anciens historiens espagnols donnent aux chefs indiens le nom des pays qu'ils possédaient, et quelquefois ils désignent les pays par le nom de leurs caciques.

arrêta celui de Lachira et d'autres principaux habitants; ces gens avouèrent leur crime. Il ordonna aussitôt que justice fût faite : le cacique d'Almotaxe, ses chefs et plusieurs naturels furent brûlés, ainsi que tous les principaux Indiens de Lachira; mais le cacique de ce dernier endroit ne fut pas exécuté, parce qu'on ne le trouva pas assez coupable, et qu'il parut qu'il avait été forcé par les autres chefs. On pensa que si ces deux villages restaient sans maîtres ils seraient ruinés en peu de temps. On fit comprendre au cacique qu'il eût à bien se conduire dorénavant, parce qu'à la première trahison on ne lui pardonnerait pas; on lui dit de rassembler tous ses gens ainsi que ceux d Almotaxe jusqu'à ce qu'un enfant, héritier du cacique de cette ville, fût en âge de régner. Ce châtiment jeta la terreur dans tout le pays, de sorte qu'une ligue que les habitans avaient formée pour attaquer le gouverneur et les Espagnols fut dissoute, et par la suite tous

devinrent plus soumis et plus craintifs.

Cette justice étant faite, les gens et les bagages qui venaient de Tumbez ayant été débarqués, le révérend père Vincent de Valverde, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et les officiers de sa majesté examinèrent le pays et les côtes; puis le gouverneur traça et fonda une ville au nom du roi, de concert avec ces personnes, ainsi que leurs majestés le prescrivent. Le territoire et les côtes offraient les conditions et les qualités qu'un pays doit avoir pour être colonisé par les Espagnols, et les naturels pouvaient servir sans trop de fatigues, car on s'attachait surtout à leur conservation, comme c'est la volonté de notre souverain. Le cacique d'un village nommé Tangarara, est établi sur les bords de ce fleuve, à six lieues de la mer. On donna à cet endroit le nom de Sant-Miguel.

Pizarre ne voulut pas faire souffrir de préjudice aux bâtiments en retardant leur retour; c'est pourquoi, d'accord avec les offi-

ciers du roi, il fit fondre l'or que ce cacique et celui de Tumbez lui avaient donné, et il fit prélever le *quint* qui revenait à leurs majestés. Le reste, appartenant à la compagnie, fut emprunté par le gouverneur aux associés pour être remboursé par le premier or que l'on aurait. Avec cet or, il expédia les bâtiments, paya les nolis, et les marchands vendirent leur cargaison et partirent. Pizarre fit savoir à Almagro, son collègue, combien le service de Dieu et de sa majesté souffrirait de l'établissement d'une nouvelle colonie qui dérangerait ses projets.

Après avoir pourvu au départ des bâtiments, il partagea, entre les personnes qui s'établirent dans cette ville, les champs et les terrains à bâtir. Comme les nouveaux habitants n'auraient pas pu se soutenir ni coloniser le pays sans le secours des naturels, et comme ceux-ci auraient beaucoup souffert si les caciques n'avaient été répartis entre des personnes qui auraient eu autorité

sur eux, puisque, quand les Espagnols connaissent les Indiens qui gouvernent, ils sont bien traités et en sûreté, le gouverneur, du consentement des religieux et des officiers qui jugèrent cette mesure utile à la religion et profitable aux naturels, remit les caciques et les Indiens entre les mains des habitants de la nouvelle ville, pour les aider à se maintenir, et pour que les chrétiens les instruisissent dans notre sainte foi, conformément aux ordres de sa majesté, jusqu'à ce que l'on eût décidé ce qui était le plus convenable au service de Dieu et du roi, et plus avantageux aux indigènes. Des alcades, des régidors et d'autres officiers publics furent nommés, et des brevets leur furent délivrés afin qu'ils pussent administrer la justice.

Le gouverneur apprit que du côté de Chincha et de Cuzco, il se trouvait des villes nombreuses, grandes, fort riches; et qu'à douze ou quinze journées de Sant-Miguel, il y avait une vallée peuplée nommée Caxamalca, où

résidait Atabalipa, le plus grand souverain du pays. Ce prince était venu en conquérant, d'une contrée éloignée, sa patrie; et, étant arrivé à la province de Caxamalca, il s'y était fixé parce qu'il l'avait trouvée très-riche et fort agréable; de là il avait étendu ses conquêtes. Comme il est redouté des riverains du fleuve, ces derniers ne sont pas aussi fidèles au service de sa majesté qu'ils le devraient; au contraire, ils sont plus disposés en faveur d'Atabalipa, disant qu'ils le regardent comme leur seul souverain, et qu'une petite partie de son armée est suffisante pour exterminer tous les chrétiens, car il répand la terreur par sa cruauté inouie.

Pizarre résolut de rechercher Atabalipa, pour le soumettre au roi, et de subjuguer les pays voisins; car ce chef, une fois vaincu, on pacifierait facilement toute la contrée. Il partit de Sant-Miguel, le 24 septembre 1532. Le premier jour de marche, il passa le fleuve dans deux radeaux : les chevaux traversèrent

à la nage. La nuit il se reposa dans un village sur l'autre rive. Trois jours après il parvint à une forteresse située dans la vallée de Piura, qui appartenait à un cacique, auquel il avait envoyé un capitaine à la tête de quelques hommes, pour faire des propositions de paix, et lui signifier de ne pas inquiéter le cacique de Sant-Miguel. Le gouverneur y resta dix jours, et fit provision de ce dont il pouvait avoir besoin pour son expédition. Ayant compté les chrétiens qu'il emmenait avec lui, il trouva qu'il avait soixante-sept cavaliers et cent dix fantassins, dont trois arquebusiers et quelques arbalétriers.

Le lieutenant de Sant-Miguel ayant écrit qu'il restait peu de chrétiens dans cette ville, Pizarre fit savoir que ceux qui désiraient retourner pour s'y établir pouvaient le faire, qu'il leur donnerait des Indiens pour les aider, comme aux autres colons qui s'y étaient fixés, et qu'il poursuivrait sa conquête avec ceux qui resteraient, qu'ils fussent peu ou

beaucoup. Cinq cavaliers et quatre fantassins s'en retournèrent, de telle sorte que le nombre des citoyens s'éleva à cinquante-cinq, plus dix ou douze Espagnols qui ne voulurent pas d'établissements. Soixante-deux cavaliers et cent deux fantassins restèrent avec le gouverneur. Il fit fabriquer des armes pour ceux qui n'en avaient pas et pour leurs chevaux, puis il forma de nouveau le corps des arquebusiers, l'éleva à vingt hommes, et leur donna un capitaine pour les commander.

Quand Pizarre eut pourvu à tout ce qui était nécessaire, il partit avec sa petite armée. Il marcha jusqu'à midi, et il arriva à une place importante, environnée de murs en torchis, et appartenant à un cacique, nommé Pabor. Le gouverneur et ses troupes s'y logèrent : on apprit que ce chef avait été un grand prince, mais il était ruiné, et que Cuzco l'ancien, père d'Atabalipa, lui avait détruit vingt villages, et massacré les ha-

bitants ; malgré ces pertes Pabor commandait encore un grand nombre de sujets. Il avait avec lui un de ses frères qui est aussi puissant ; ils étaient retenus de bonne volonté dans la ville de Sant-Miguel. Ce village et celui de Piura sont dans des vallées plates, très-fertiles. Le gouverneur prit dans cet endroit des informations sur les villages et les caciques des environs et sur la route de Caxamalca. Il apprit qu'à deux jours de marche de là se trouvait une grande ville, nommée Caxas, où il y avait une garnison d'Atabalipa qui attendait que les chrétiens passassent de ce côté. Dès qu'il en fut instruit, il y envoya secrètement un capitaine avec de la cavalerie et des fantassins : il leur ordonna, dans le cas où les ennemis voudraient s'opposer violemment à leur passage, d'essayer de leur inspirer des sentiments pacifiques, et de les amener à reconnaître l'autorité du roi, en leur intimant les ordres de sa majesté. Le capitaine partit le jour même. Le lendemain,

Pizarre se mit en marche, il arriva à un village nommé Çaran, où il attendit le capitaine qui s'était rendu à Caxas. Le cacique du village apporta au gouverneur dans une forteresse ou il était arrivé à midi, des vivres, des lamas et d'autres choses. Le lendemain il quitta cette place, parvint à un village dépendant de Çaran, et y fit asseoir son camp pour attendre le capitaine qui était allé à Caxas.

Cinq jours après, cet officier envoya un messager pour instruire le gouverneur de ce qui lui était arrivé. Pizarre lui fit savoir sans retard qu'il l'attendait dans ce village, et il lui ordonna de venir le rejoindre aussitôt qu'il aurait terminé ses négociations, et en retournant de visiter et de soumettre un autre village des environs de Caxas, nommé Sicabamba. Il savait que le cacique de Çaran était souverain de villes riches et d'une vallée fertile: il était retenu chez les colons de la ville de Sant-Miguel. Pendant la huitaine que Pizarre attendit le capitaine, les Espagnols se reposèrent,

et préparèrent leurs chevaux pour l'expédition.

Dès son arrivée, le capitaine rendit compte au gouverneur de ce qu'il avait vu. Il rapporta qu'il avait été deux jours et une nuit avant d'arriver à Caxas sans prendre d'autre repos qu'à l'heure des repas. Il avait traversé de hautes montagnes afin de surprendre cette place; malgré cela, et nonobstant les bons guides qui le conduisaient, il n'avait pu y parvenir sans avoir été aperçu par des espions. Plusieurs de ces derniers furent pris, et l'on apprit d'eux quelle était la population. Les chrétiens s'étant rangés en bon ordre, il continua sa route jusqu'à la ville; en y entrant, il trouva les traces d'un camp qui paraissait avoir été occupé par des gens de guerre. Caxas est dans une petite vallée au milieu des montagnes. La population était un peu inquiète, mais le capitaine la rassura, et fit entendre qu'il venait de la part du gouverneur pour recevoir les habitants en qualité

de sujets de l'empereur. Alors se présenta un chef qui se disait au service d'Atabalipa, et chargé de percevoir les tributs de la province. On lui demanda le chemin de Caxamalca, et comment son maître voulait recevoir les chrétiens; on s'informa aussi de la ville de Cuzco, qui est à trente journées de chemin de là, et dont les murailles ont une étendue égale à une journée de marche. La résidence du cacique a quatre portées d'arbalète de longueur. On y voit une salle où mourut Cuzco l'ancien : le sol est parqueté d'argent; le plafond et les murailles sont couverts de plaques d'or et d'argent entremêlées. Cette contrée, jusqu'à l'année d'avant, avait appartenu à Cuzco, le jeune, fils de Cuzco l'ancien; mais depuis lors Atabalipa, son frère, ayant pris les armes, s'empara de la ville, imposa des tributs considérables; chaque jour il commettait les plus grandes cruautés envers les habitants. Outre les contributions qu'il percevait sur leurs biens et leurs revenus, ces gens lui

en payaient une avec leurs fils et leurs filles.

Peu de jours auparavant, Atabalipa occupait les retranchements que l'on avait vus, et il en était parti avec une portion de son armée. Il y avait dans Caxas une grande maison fortifiée, entourée de torchis et garnie de portes; beaucoup de femmes y étaient occupées à filer et à tisser des étoffes pour l'armée d'Atabalipa, sans qu'il y eût d'autres hommes que les portiers qui les gardaient. A l'entrée du village, des gens étaient pendus par les pieds. On sut par le chef, qu'Atabalipa les avait fait mettre à mort parce que l'un d'eux était entré dans les habitations des femmes pour coucher avec une d'elles; cet homme et tous les portiers qui avaient été de connivence avec lui furent exécutés.

Dès que le capitaine eut soumis Caxas, il alla à Guacamba, autre ville éloignée d'une journée de là; elle est plus considérable que la première, et les édifices sont mieux bâtis. La forteresse est en pierres bien taillées et bien assises,

longues et larges de cinq ou six pieds, et si bien unies ensemble qu'on ne voit point où elles sont jointes. Le toit est en terrasse, couvert de pierres de taille; un escalier, aussi en pierres, est entre les deux corps de logis. Une petite rivière passe entre cette ville et Caxas; les habitants l'utilisent. Il y a des chaussées et des ponts très-bien construits; une route, faite de main d'homme, traverse ces deux villes, et va de Cuzco à Quito, qui est éloigné de plus de trois cents lieues. Ce chemin est uni, et dans la montagne il est très-bien établi, et si large, que six cavaliers peuvent y marcher de front sans se toucher. Le long de cette route sont des canaux d'eau amenée de loin pour que les voyageurs puissent boire. A la distance de chaque jour de marche, on a construit une maison dans le genre d'une hôtellerie (1), où logent ceux qui vont et qui viennent. Au

(1) Les Indiens nomment ces maisons *tambos*. Ce sont des espèces de caravansérais. Il existe encore au Pérou des établissements de ce genre.

commencement de cette route et dans la ville de Caxas, on a bâti une maison à l'entrée d'un pont, et une garde y est établie pour percevoir un péage sur les voyageurs. On l'acquitte en objets de la nature de ceux qu'on transporte, et personne ne peut enlever du village une charge, si d'abord il n'y a fait entrer une pareille quantité. Cette coutume est fort ancienne; Atabalipa la suspendit en faveur de sa garnison. Aucun voyageur ne peut sous peine de mort sortir avec des fardeaux par une autre porte que par celle-là. Le capitaine rapporta aussi que dans ces deux villes il y a deux maisons pleines de chaussures, de pains de sel, d'une espèce d'aliment qui ressemblait à des boulettes de viande (1), et d'autres objets en dépôt destinés à l'armée

(1) *Albondigas*, Ce sont des espèces de crépinettes. Le célèbre cuisinier de Philippe III, Martinez Motiño, auteur d'un traité de cuisine publié à Madrid, 1617, en compte une grande variété. Cet ouvrage, aujourd'hui fort rare, prouve que, malgré la réputation de sobriété des Espagnols, ils étaient déjà fort avancés dans l'art culinaire.

d'Atabalipa. Ces populations, suivant lui, étaient bien organisées, et possédaient des institutions politiques. Un chef et d'autres naturels avaient accompagné le capitaine, qui annonça que cet Indien était chargé de présents pour le gouverneur. Ce messager dit à Pizarre que son maître Atabalipa l'avait envoyé de Caxamalca pour lui porter ce présent; il se composait d'une fontaine en pierre servant pour boire, représentant deux forteresses, et en outre de deux charges d'oies desséchées et écorchées, afin qu'il en fît de la poudre pour se parfumer, car tel était l'usage entre les gens du pays. Son maître l'envoyait dire au gouverneur qu'il désirait son amitié, et qu'il l'attendait pacifiquement à Caxamalca. Pizarre reçut le présent et lui parla avec bonté, disant qu'il se réjouissait beaucoup de son arrivée, puisqu'il était l'envoyé d'Atabalipa, qu'il désirait connaître à cause de tout ce qu'il avait entendu de lui; et qu'ayant appris qu'il faisait la guerre

à ses ennemis, il avait pris le parti d'aller le trouver afin de devenir son ami et son frère, et de l'aider dans ses conquêtes avec les chrétiens qui l'accompagnaient. Il lui fit donner à manger et tout ce qui était nécessaire ainsi qu'aux gens de sa suite, et il ordonna de les loger comme le méritaient les ambassadeurs d'un si grand prince. Quand ils se furent reposés, il les fit venir devant lui, et leur dit que s'ils désiraient repartir ou rester quelques jours ils pouvaient le faire. L'envoyé répondit qu'il voulait retourner pour porter sa réponse à son souverain. Le gouverneur lui répliqua : « Rapporte-lui de ma part ce que tu as entendu, et dis-lui que je ne m'arrêterai dans aucun village, afin de me trouver plus tôt près de lui. » Puis il lui donna une chemise et d'autres objets venant d'Espagne pour qu'il les emportât.

Pizarre resta encore deux jours après le départ de l'envoyé, parce que ceux qui venaient de Caxas étaient fatigués. Pendant ce

séjour il envoya aux colons de Sant-Miguel une description du pays, il leur écrivit ce qu'il avait appris d'Atabalipa, et il leur expédia les deux forteresses et des tissus de laine du pays qu'on lui avait apportés de Caxas. C'est une chose extraordinaire de voir le cas que l'on fait de ces étoffes en Espagne. On les prendrait plutôt pour de la soie que pour de la laine; elles sont enrichies de dessins et de figures d'or très-bien brochées dans l'étoffe. Aussitôt après avoir expédié ses messagers, le gouverneur partit; il marcha pendant trois jours sans trouver ni villages ni eau, excepté une petite source où il s'approvisionna avec beaucoup de peine. A la fin, il arriva à une grande place forte palissadée, où il ne vit personne. On sut qu'elle appartenait au cacique d'un village nommé Copiz, qu'il habite une vallée des environs, et que cette forteresse avait été abandonnée parce qu'elle manquait d'eau. Le lendemain, le gouverneur se leva au clair de la lune parce qu'il y avait

une grande journée de chemin avant de parvenir à un village A midi il arriva à une maison fortifiée, qui avait d'excellents logements, d'où sortirent quelques Indiens qui vinrent au-devant de lui; mais, comme il n'y avait ni eau ni vivres, il poussa deux lieues plus en avant, jusqu'au village du cacique.

Quand on y fut, Pizarre donna l'ordre à sa troupe de se loger ensemble dans un certain quartier. Il apprit par les principaux habitants du pays que ce village se nommait Motux, que le cacique était à Caxamalca, et qu'il avait fait une levée de trois cents hommes de guerre. Il y avait un chef placé par Atabalipa. Le gouverneur s'y reposa quatre jours, pendant lesquels il reconnut une partie des possessions du cacique, qui paraissaient s'étendre au loin dans une vallée fertile.

Tous les villages de cette contrée, jusqu'à Sant-Miguel, sont bâtis dans des vallées, ainsi que ceux que l'on connaît jusqu'au pied des montagnes aux environs de Caxamalca. Sur

toute cette route, les habitants ont une manière de vivre uniforme. Les femmes portent une robe large qui descend jusqu'à terre comme celles des femmes de Castille; les hommes ont une chemise courte. Ce sont des gens sales qui mangent la viande et le poisson crus ; ils font bouillir ou rôtir le maïs. Ils ont des sacrifices dégoûtants, et des temples d'idoles (1) qu'ils ont en grande vénération ; ils leur offrent leurs biens les plus précieux. Chaque mois ils immolent leurs propres enfants, et ils peignent avec le sang des victimes le visage des idoles et les portes des temples. Ils font de ces édifices la sépulture de leurs morts, et les remplissent de cadavres depuis

(1) *Mesquitas*, des mosquées. Quand Pizarre entreprit la conquête du Pérou, trente ans à peine s'étaient écoulés depuis que les Maures avaient été expulsés de l'Espagne ; aussi les Espagnols avaient-ils encore l'habitude de regarder comme mulsulmans tous les peuples infidèles; ce qui les maintenait dans cette erreur, c'était sans contredit l'idée qu'ils étaient en Asie. On sait que le désir de se rendre aux *îles des Épiceries* avait fait entreprendre à Christophe Colomb la découverte de l'Amérique, et que Pizarre lui-même n'avait pas eu d'abord d'autres intentions en quittant Panama.

le sol jusqu'au comble. Ils se sacrifient eux-mêmes, et se donnent la mort de leur propre volonté, en riant, en dansant et en chantant; et quand ils ont bien bu, ils prient qu'on leur coupe la tête. Ils immolent aussi des moutons. Les temples diffèrent des autres édifices; ils sont environnés de pierres et de murs en torchis, et fort bien construits sur l'endroit le plus élevé du village. Le costume de Tumbez et de tous ces endroits est le même, et les sacrifices sont semblables. Ils sèment les endroits qui peuvent être arrosés dans les plaines sur les bords des fleuves, et partagent les eaux dans des canaux artificiels. Ils récoltent beaucoup de maïs, d'autres semences, et des racines dont ils se nourrissent. Il pleut rarement dans ce pays.

Le gouverneur marcha deux jours dans des vallées très-peuplées; chaque nuit on se reposait dans des maisons fortifiées et entourées de murs de torchis. Les chefs des villages disaient que Cuzco l'ancien logeait dans

ces maisons quand il voyageait dans des pays sablonneux et arides, jusqu'à ce qu'il eût gagné une autre vallée bien habitée (1), au milieu de laquelle coule une rivière large et rapide, et, comme elle était grossie, le gouverneur passa la nuit sur la rive, et il donna ordre à un capitaine de traverser à la nage avec les hommes qui savaient nager, et de se rendre au village situé de l'autre côté, afin que personne ne s'opposât au passage. Ce fut le capitaine Ferdinand Pizarre qui eut cette commission. Les Indiens d'un village qui était sur le bord opposé vinrent à lui avec des démonstrations d'amitié. Il se logea dans une forteresse palissadée; mais bientôt il vit que

(1) La traduction italienne de Domingo de Gaztelù, s'exprime ainsi :... *il Cuzco vecchio allogiava in queste case quando faceva viaggio : la gente di questa terra viveva pacifica. Nel altro giorno, caminò per una via di terra secca e sabiosa, fino che arrivò in una valle bene populata.*

Cuzco l'ancien logeait dans ces maisons quand il était en voyage : les habitants de ce pays sont pacifiques. Le lendemain il (Pizarre) marcha dans un pays aride et sablonneux jusqu'à ce qu'il eût atteint une vallée bien habitée, etc. Cette version semble plus exacte.

les naturels étaient soulevés, malgré que plusieurs d'entre eux se fussent présentés pacifiquement. Tous les villages étaient abandonnés, et les meubles en avaient été enlevés. Il leur demanda s'ils avaient connaissance des intentions d'Atalibapa à l'égard des chrétiens, si elles étaient pacifiques ou non; personne ne voulut lui dire la vérité, par la crainte qu'ils avaient de ce prince. Ayant pris à part un des chefs, et l'ayant mis à la torture, cet Indien dit qu'Atabalipa les attendait pour les combattre, que son armée était divisée en trois parties. L'une était au pied des montagnes, une autre (1) à Caxamalca. Ce chef rapporta qu'il avait entendu Atabalipa dire avec beaucoup d'arrogance qu'il fallait tuer les chrétiens. Le lendemain matin Ferdinand Pizarre le fit savoir au gouverneur. Aussitôt celui-ci commanda de couper des arbres sur chaque côté du fleuve pour faire

(1) *In lo alto, e il resto...* Sur les hauteurs, et le reste... Trad. ital. déjà citée.

passer les troupes et les bagages. On construisit trois pontons sur lesquels l'armée passa durant toute la journée : les chevaux traversèrent à la nage. Pizarre resta pendant toute cette opération difficile jusqu'à ce que tout le monde eût passé. Aussitôt que cela fut fini, il alla prendre ses quartiers dans l'endroit où était le capitaine; puis il fit appeler un cacique, duquel il apprit qu'Atabalipa était à Guamachuco, en avant de Caxamalca, avec une forte armée, qui s'élevait à cinquante mille hommes. Le gouverneur, entendant parler de cette multitude de combattants, crut que le cacique se trompait dans ses calculs. Il s'informa de sa manière de compter : il apprit que ces gens comptaient de un à dix, de dix à cent, de cent à mille; et qu'Atabalipa avait avec lui cinq dizaines de mille hommes : ce cacique que Pizarre interrogea, était le plus puissant des bords du fleuve. Il raconta qu'Atabalipa étant venu dans ce pays, il s'était caché par

crainte de ce prince, et que celui-ci ne l'ayant pas trouvé dans son village, de cinq mille Indiens qui lui obéissaient, il lui en avait tué quatre mille, et pris six cents femmes et deux cents enfants qu'il avait partagés à ses soldats. Le cacique du village et de la forteresse où logeait le gouverneur se nommait Cinto, il était avec Atabalipa.

Pizarre séjourna quatre jours. La veille de son départ il eut un entretien avec un naturel de la province de Sant-Miguel : il lui demanda s'il oserait aller à Caxamalca comme espion, et l'informer de ce qui se passait dans le pays. L'Indien lui répondit : « Je n'ose pas aller en espion ; mais si tu veux j'irai comme ton envoyé parler à Atabalipa. Je saurai s'il y a des gens de guerre dans la montagne, et quelles sont ses intentions. » Le gouverneur lui dit de partir comme il l'entendrait, et que si des troupes occupaient la montagne ainsi qu'on le lui avait dit, de le lui faire savoir par un homme de sa suite : de parler à Atabalipa

et à ses gens, de leur exposer les bons traitements que lui-même et d'autres caciques avaient reçus du gouverneur et des siens, et que jamais ils ne faisaient la guerre qu'à ceux qui les attaquaient. Il devait sur toutes choses parler avec exactitude, selon ce qu'il avait vu, et dire à Atabalipa que s'il voulait bien agir, Pizarre serait son ami et son frère, et qu'il l'aiderait dans son expédition.

L'Indien partit après avoir reçu ces instructions, et le gouverneur poursuivit sa marche au milieu des vallées, trouvant tous les jours un village avec sa maison palissadée comme une forteresse. Trois jours après il arriva au pied d'une montagne, laissant à droite la route qu'il avait suivie parce qu'elle conduit à la Chincha, en traversant la plaine : l'autre mène droit à Caxamalca. On apprit que jusqu'à Chincha, le chemin était bordé de grands villages, qu'il était construit en chaussée et encaissé par deux murs en torchis, jusqu'au fleuve de Sant-Miguel; deux

charrettes pouvaient y marcher de front : de Chincha il se prolonge jusqu'à Cuzco. Dans beaucoup d'endroits, des arbres sont plantés de chaque côté, afin de donner de l'ombrage. Cette route était l'ouvrage de Cuzco l'ancien : il la suivait pour visiter ses états : les maisons fortifiées lui servaient de logement.

Plusieurs chrétiens furent d'avis que Pizarre suivît le chemin pour se rendre à Chincha, parce que par l'autre route on devait traverser une montagne dangereuse avant d'arriver à Caxamalca, qu'elle était occupée par les gens d'Atabalipa, et qu'il pouvait en résulter des pertes. Le gouverneur répondit qu'Atabalipa savait qu'il venait au-devant de lui depuis qu'il avait quitté le fleuve Sant-Miguel; que si il changeait de route, les Indiens diraient qu'il n'avait osé marcher à leur rencontre, et qu'ils s'énorgueilliraient encore davantage. « Cette raison et bien d'autres, » dit-il, « doivent empêcher de changer de route, il faut aller au-devant d'Atabalipa; et tous vous n'avez qu'à

vous conduire suivant les espérances que vous m'avez données. La multitude considérable des guerriers d'Atabalipa ne m'effraie pas, ajouta-t-il. Quoique les chrétiens soient beaucoup moins nombreux, la protection du Seigneur est suffisante pour vaincre nos ennemis, et pour les instruire dans notre sainte foi catholique; car chaque jour on le voit faire des miracles dans des occasions plus difficiles que dans celle-ci, puisque je vais avec le ferme désir de les amener à la vérité sans leur faire ni tort ni mal, excepté à ceux qui voudraient s'opposer à mes projets et prendre les armes. « Pizarre ayant parlé ainsi, tous dirent de marcher par la route qu'il choisirait comme la plus convenable, qu'ils le suivraient courageusement, et qu'au moment d'agir il verrait les actes de chacun. Arrivés au pied de la montagne, on se reposa un jour pour organiser le passage. Le gouverneur, de l'avis des personnes expérimentées, décida de laisser en arrière un corps de réserve avec les bagages, et il prit

avec lui quarante cavaliers et soixante piétons; il confia le reste à un capitaine, avec ordre de le suivre en bon ordre, en disant qu'il aviserait à ce qu'il y avait à faire. Il commença à gravir la montagne dans cette disposition; les cavaliers conduisaient leurs chevaux par la bride. A midi ils arrivèrent dans une forteresse palissadée, située au sommet d'une hauteur, dans un passage si difficile, que peu de chrétiens pourraient y tenir tête à une armée nombreuse. La route était si escarpée, que dans certaines parties on montait comme par des escaliers, et il n'y avait pas d'autre chemin pour traverser la montagne.

L'on franchit ce passage sans que personne le défendît. La forteresse est entourée d'un mur de pierres assises sur une hauteur environnée de rochers taillés. Le gouverneur s'y arrêta pour s'y reposer et dîner; le froid qui se fait sentir dans cette montagne est si grand, que les chevaux étant accoutumés à la chaleur des vallées, plusieurs furent malades.

De cet endroit, Pizarre alla passer la nuit dans un village; puis il envoya un exprès à l'arrière-garde, pour dire à ceux qui la composaient qu'ils pouvaient franchir le passage dangereux en toute sûreté, et qu'ils fissent leurs efforts pour venir prendre leurs logements à la forteresse. Cette nuit-là il s'établit dans une forteresse bâtie en pierres de taille, et aussi forte que quelque place d'Espagne que ce fût; les portes et les murs étaient aussi bien faits que s'il y avait eu dans ce pays les ouvriers et les outils que l'on a en Espagne. Les habitants s'étaient enfuis, excepté quelques femmes et quelques Indiens.

Le gouverneur envoya prendre deux des principaux par un capitaine; il les fit interroger chacun en particulier sur le pays, et il s'informa de l'endroit où était Atabalipa, s'il l'attendait pacifiquement ou avec des projets hostiles. Le capitaine apprit par ces gens que ce prince était à Caxamalca depuis trois

jours, et qu'il avait avec lui beaucoup de monde, mais ils ne connaissaient pas ses intentions; ils avaient toujours entendu dire qu'il voulait faire la paix avec les chrétiens. Les habitants de ce village étaient soumis à Atabalipa.

Comme le soleil allait se coucher, il arriva un Indien de la suite de celui que le gouverneur avait envoyé à Caxamalca. Cet homme dit que son chef l'avait expédié parce qu'il avait rencontré deux messagers d'Atabalipa, qu'il avait laissés en arrière, que dans deux jours ils seraient près de Pizarre; qu'Atabalipa était à Caxamalca; qu'il ne prendrait pas de repos jusqu'à ce qu'il eût parlé à ce prince, et qu'il reviendrait avec une réponse. Pendant la route il n'avait pas vu de gens de guerre. Le gouverneur écrivit à l'instant toutes ces nouvelles au capitaine qu'il avait laissé avec les bagages, lui disant aussi qu'à partir du jour suivant il s'avancerait à petite journée pour l'attendre, et qu'ensuite

ils marcheraient ensemble. Le lendemain matin Pizarre continua de gravir la montagne; puis il s'arrêta au sommet, sur un plateau près de quelques ruisseaux pour attendre ceux qui le suivaient. Les Espagnols se reposèrent sous des tentes de coton qu'ils emportaient avec eux, et ils firent du feu pour dissiper le grand froid que l'on éprouvait sur ces hauteurs, car en Castille, dans les plaines, jamais il ne fait aussi froid que dans cette montagne. Le sommet en est uni et tout couvert d'une plante semblable à *de la sparte courte* (*esparto corto*): il y vient quelques arbres clair-semés. Les eaux sont si froides qu'on ne peut les boire sans les faire chauffer.

Il y avait peu de temps que le gouverneur s'était arrêté pour se reposer, quand l'arrière-garde arriva, et d'un autre côté des messagers envoyés par Atabalipa, qui conduisaient avec eux dix lamas. Lorsqu'ils furent en présence du gouverneur, et qu'ils l'eurent salué,

ils dirent qu'Atabalipa envoyait ces animaux aux chrétiens, et qu'il désirait savoir quel jour ceux-ci seraient à Caxamalca, afin de leur procurer des vivres le long de la route. Pizarre leur fit un bon accueil, et dit qu'il se réjouissait du présent, puisque c'était son frère Atabalipa qui le lui envoyait, qu'il se rendrait près de lui le plus tôt qu'il pourrait.

Quand ils se furent reposés et qu'ils eurent mangé, le gouverneur les interrogea sur les affaires du pays et sur les guerres de leur maître. L'un d'eux répondit que depuis cinq jours ce prince attendait Pizarre à Caxamalca, et qu'il n'avait avec lui que peu de monde, ayant envoyé le reste de ses forces contre son frère Cuzco. Le gouverneur leur demanda des détails sur toutes les guerres qu'Atabalipa avait eues, et comment il avait commencé ses conquêtes. L'Indien lui répondit : « Mon maître est fils de Cuzco l'ancien, qui déjà est mort, et qui gouvernait toute cette contrée. Il laissa à son fils Ataba-

lipa la souveraineté d'une grande province au delà de Tomipunxa, et qui se nomme Guito; et il légua à son fils aîné toutes ses autres possessions et la souveraineté principale. Comme ce dernier succédait au souverain, il prit le nom de Cuzco que portait son père. Non content des états qu'il possédait, il fit la guerre à son frère Atabalipa. Celui-ci lui envoya des ambassadeurs pour le prier de le laisser en paix dans les biens que son père lui avait légués en héritage. Cuzco ne voulut pas y consentir, il tua les fils de son frère et le frère d'un des deux ambassadeurs. Atabalipa l'ayant appris, marcha contre lui à la tête d'une nombreuse armée jusqu'à la province de Tumepomba, qui faisait partie des états de Cuzco; et, comme les habitants avaient pris les armes, il incendia la principale ville et il les tua tous. Il apprit dans cet endroit que son frère avait pénétré dans ses possessions les armes à la main; il marcha contre lui. Dès que Cuzco sut qu'il arrivait, il s'enfuit du pays.

Alors Atabalipa poursuivit ses conquêtes dans les états de son frère sans trouver de résistance dans aucune ville, car on savait le châtiment qu'il avait infligé à Tumepomba. Dans toutes les provinces qu'il subjuguait il grossissait son armée. Etant parvenu à Caxamalca il trouva le pays riche et fertile; il s'y reposa afin de continuer la conquête de tous les états de son frère; puis il expédia un chef avec deux mille hommes de guerre pour assiéger la ville où il résidait. Comme celui-ci avait une armée nombreuse, les deux mille hommes furent tués. Atabalipa envoya de nouveau, il y a six mois, deux chefs et un plus grand nombre de guerriers. Depuis peu de jours il a reçu des nouvelles : les deux chefs ont conquis tout le territoire de Cuzco jusqu'à la ville qu'il habitait, et ce prince a été défait avec son armée : on s'est emparé de sa personne, et on lui a pris une quantité considérable d'or et d'argent. » Le gouverneur répondit à ce messager : « Je suis très-satisfait de ce que tu

viens de me raconter, et de la victoire de ton maître; puisque son frère, non content de ce qu'il possédait, voulait le dépouiller de son héritage. Il arrive aux ambitieux ce qui est arrivé à Cuzco; non-seulement ils n'acquièrent pas ce qu'ils convoitent méchamment, mais ils perdent leurs biens et leur personne. »

Pizarre pensa que tout ce que l'Indien venait de raconter lui avait été suggéré par Atabalipa pour épouvanter les chrétiens, et pour faire connaître sa puissance et son adresse. « Je crois, » dit-il au messager, « que ce que tu m'as rapporté est vrai : Atabalipa est un puissant souverain, et je sais que c'est un grand guerrier; mais tu sauras que mon maître l'empereur, roi d'Espagne, de toutes les Indes et de la terre ferme, est souverain du monde entier. Il a un grand nombre de serviteurs plus grands princes qu'Atabalipa, et ses généraux ont pris et vaincu des rois plus puissants que lui et que son frère. L'empereur m'a

envoyé dans ce pays pour répandre parmi les habitants la connaissance de Dieu et pour les soumettre. Avec ce petit nombre de chrétiens qui m'accompagnent, j'ai vaincu des rois plus redoutables qu'Atabalipa. S'il veut être mon ami et me recevoir comme tel, ainsi que d'autres princes l'ont fait, je serai son ami, je l'aiderai dans ses conquêtes, et j'affermirai sa puissance, car je traverse cette contrée jusqu'à ce que j'aie gagné l'autre mer. S'il veut la guerre, je la lui ferai comme je l'ai faite au cacique de Sanctiago, à celui de Tumbez, et à tous ceux qui ont voulu me la faire; mais je ne combattrai personne, et je ne ferai de mal à qui que ce soit, si personne n'est mon ennemi. »

Les envoyés ayant entendu ce discours, restèrent quelque temps stupéfaits et sans proférer une parole, en apprenant que si peu d'Espagnols avaient accompli de si hauts faits. Quelque temps après ils dirent qu'ils désiraient porter la réponse à leur maître, et le

prévenir que les chrétiens allaient bientôt arriver, afin qu'il leur envoyât des vivres pour la route. Le gouverneur les congédia.

Le lendemain matin il se remit en marche, toujours dans la montagne, et le soir il prit ses quartiers dans quelques habitations qu'il trouva dans une vallée. Dès qu'il y fut arrivé, le principal envoyé qu'Atabalipa avait expédié le premier avec le cadeau des forteresses, sur la route de Caxas se présenta. Le gouverneur parut beaucoup se réjouir de sa venue, et lui demanda quelles étaient les intentions de son maître. Celui-ci répondit qu'elles étaient bonnes, et que ce prince l'envoyait avec dix moutons qu'il amenait pour les chrétiens. Il s'exprimait avec aisance, et il semblait à ses discours un homme spirituel. Aussitôt qu'il eut fini de parler, Pizarre demanda aux interprètes ce qu'il avait dit; ils répondirent que ses expressions étaient les mêmes que celles de l'autre envoyé de la veille, qu'il avait aussi beaucoup parlé de la

grande puissance de son maître et de la force considérable de son armée, certifiant toujours, et protestant que le gouverneur serait reçu avec amitié, et qu'Atabalipa le traiterait en ami et en frère. Pizarre lui fit une réponse flatteuse comme à l'autre ambassadeur. Celui-ci avait un train de grand seigneur, il possédait cinq ou six vases d'or fin, et offrait à boire aux Espagnols de la *chicha* (1) qu'il avait apportée avec lui : il dit qu'il désirait voyager avec le gouverneur jusqu'à Caxamalca.

Pizarre se remit en route le lendemain matin, et marcha dans les montagnes comme auparavant. Il gagna des villages d'Atabalipa, où il se reposa un jour. Le surlendemain, l'envoyé qu'il avait expédié à ce prince, et qui était un des chefs indiens de la province de Sant-Miguel, arriva dans ces villages : voyant l'ambassadeur d'Atabalipa

(1) C'est une boisson fermentée, faite avec du maïs.

qui était présent, il se précipita sur lui, le saisit par les oreilles, et le tira avec force. Le gouverneur lui ordonna de le lâcher, car si on les eût laissé faire, cette rixe aurait été fort sérieuse; puis il lui demanda pourquoi il avait traité de cette façon l'ambassadeur de son frère Atabalipa. « C'est, répondit notre envoyé, que cet homme est un grand coquin, un espion d'Atabalipa, qui vient ici dire des mensonges et se faire passer pour un chef. Atabalipa se dispose fortement à la guerre dans la plaine de Caxamalca, il a avec lui une armée nombreuse, et j'ai trouvé la ville abandonnée. De là je me suis rendu au camp, j'ai vu qu'il avait des troupes considérables, des bestiaux, beaucoup de tentes, et que tous ses gens sont prêts à combattre : ils ont même voulu me faire mourir, et ils l'auraient fait, si je ne leur eusse dit que s'ils me tuaient on tuerait leurs ambassadeurs, et qu'on ne les laisserait pas partir jusqu'à ce que je fusse de retour. Voilà comment ils m'ont laissé

aller : ils n'ont pas voulu me fournir gratis des aliments; j'ai été obligé de donner d'autres objets en échange (1). Je demandai à voir Atabalipa et à lui exposer le sujet de mon ambassade; ils s'y sont opposés, disant qu'il observait le jeûne, et qu'il ne voulait parler à personne. Un de ses oncles vint me recevoir : je lui dis que j'étais ton envoyé, et tout ce que tu m'avais chargé de lui faire savoir. Il demanda quels gens étaient les chrétiens, quelles étaient leurs armes; je lui répondis que c'étaient des hommes braves, très-belliqueux, et qui possédaient des chevaux qui couraient comme le vent, que ceux qui les montent ont des lances fort longues, avec lesquelles ils tuent tous ceux qu'ils veulent, parce qu'ils les atteignent en deux sauts. Les chevaux, leur dis-je, font un grand carnage avec leur bouche et leurs pieds. Les

(1) Comme il était d'usage chez les peuplades du Pérou, de défrayer les ambassadeurs, c'était méconnaître le caractère de celui de Pizarre que de lui refuser des aliments.

chrétiens qui vont à pied, sont très-agiles; ils portent au bras un bouclier rond, en bois, avec quoi ils se défendent, et des pourpoints épais, rembourrés de coton. Ils ont des épées très-tranchantes, qui d'un seul coup fendent un homme en deux, et coupent la tête d'un lama. Avec ces épées ils coupent toutes les armes dont les Indiens se servent. D'autres ont des arbalètes qu'ils tirent de loin, et chaque coup tue un homme. Ils ont aussi des armes à poudre qui chassent des balles de feu et tuent une grande multitude d'hommes. Ils répondirent que tout cela n'était rien, que les chrétiens étaient peu nombreux, que les chevaux n'étaient pas armés, et qu'ils les tueraient avec leurs lances. Je leur répliquai qu'ils avaient la peau dure, et que leurs lances ne pourraient l'entamer. Les armes à feu, dirent-ils, ne les effrayaient pas, car les chrétiens n'en avaient que deux. Au moment de partir, je demandai d'être présenté à Atabalipa, puisque ses envoyés voyaient le gou-

verneur, et lui parlaient, à lui qui est plus puissant qu'eux : ils ne voulurent pas y consentir, c'est pourquoi je suis revenu. Tu peux voir si j'ai raison de vouloir tuer cet homme; car c'est un espion d'Atabalipa, comme on me l'a dit. Il te parle et il mange avec toi, et moi qui suis un cacique, ils n'ont pas daigné me laisser parler à Atabalipa, ni me donner à manger, et ce n'est que par les bonnes raisons que je leur ai données, que j'ai pu échapper à la mort. »

L'envoyé d'Atabalipa parut tout épouvanté de voir avec quel feu l'autre Indien s'exprimait; il répondit que s'il n'y avait personne dans la ville de Caxamalca, c'était afin que les maisons fussent libres pour que les Espagnols pussent s'y loger; qu'Atabalipa tenait la campagne parce que tel était son usage depuis le commencement de la guerre. « Si l'on t'a empêché de parler à Atabalipa, ajouta-t-il, c'est ce que, selon son usage, il jeûnait, et on n'a pas voulu te le laisser voir, parce que

quand il observe le jeûne, il vit en retraite, on ne peut alors lui parler, et personne n'a osé lui faire savoir que tu étais venu. S'il l'avait su, il t'aurait fait entrer, et t'aurait offert à manger. » Il ajouta beaucoup d'autres raisons, certifiant qu'Atabalipa attendait dans de bonnes intentions. S'il fallait écrire tout l'entretien qui eut lieu entre cet Indien et Pizarre, on en ferait un livre. Je dirai donc en somme que le gouverneur lui répondit qu'il pensait bien qu'il en était ainsi; et qu'il n'attendait rien moins de son frère Atabalipa. Il ne cessa de le traiter aussi bien qu'auparavant, et il faisait mauvaise mine à l'Indien son envoyé, donnant à entendre à celui d'Atabalipa qu'il en voulait à ce chef de ce qu'il l'avait maltraité en sa présence; mais en secret il était persuadé que son Indien avait dit vrai, car il connaissait les perfidies des naturels.

Le jour suivant, Pizarre partit, et alla passer la nuit dans des savanes, afin d'arriver

le surlendemain à midi à Caxamalca qui, disait-on, n'en était pas éloigné. Les messagers d'Atabalipa s'y rendirent avec des vivres pour les chrétiens. A la pointe du jour il se remit en marche avec ses troupes rangées en bon ordre, et il avança jusqu'a une lieue de Caxamalca où il attendit son arrière-garde. Le gouverneur disposa son armée à entrer dans la ville; il fit trois corps de sa cavalerie et des piétons, marcha dans cet ordre, et envoya des messagers à Atabalipa pour lui dire de venir de Caxamalca, afin d'avoir une entrevue. Quand on fut à l'entrée de cette ville, on vit le camp d'Atabalipa qui était assis sur le flanc d'une montagne à une lieue de Caxamalca.

Pizarre entra dans cette ville un vendredi, à l'heure de vêpres, le 15 novembre de l'année 1532 de Notre Seigneur Jésus-Christ. Au centre est une grande place environnée de murs en torchis et de maisons habitables. Le gouverneur n'ayant trouvé personne s'é-

tablit dans cette place, et il expédia un exprès à Atabalipa pour lui apprendre son arrivée, et l'engager à venir le voir et à lui montrer où il fallait qu'il se logeât. Pendant que cet homme était en route, Pizarre fit examiner la ville pour voir s'il n'y avait pas une position plus forte pour s'y retrancher. Il donna l'ordre que tout le monde restât dans la place, et défendit que les cavaliers missent pied à terre, jusqu'à ce que l'on sût si Atabalipa venait.

Quand on eut observé la ville, on reconnut qu'il n'y avait pas de position plus avantageuse que la place. Cette ville, la plus considérable de la vallée, est bâtie sur le penchant d'une montagne; elle a une lieue de surface. Deux rivières traversent la vallée; elle est unie, très-peuplée d'un côté et environnée de montagnes de l'autre. Caxamalca a deux mille habitants; à l'entrée sont deux ponts, et les deux rivières passent de ce côté. La place est plus grande qu'aucune d'Espagne, tout en-

tourée de constructions ; deux portes y donnent entrée et correspondent avec les rues de la ville. Les maisons ont plus de deux cents pas de large ; elles sont très-bien faites et environnées de murs de torchis de trois toises ; les toits sont couverts de paille et de bois qui s'appuient sur les murs. Il y a des maisons qui ont dans l'intérieur, des appartements divisés en huit parties ; elles sont mieux disposées que les autres. Les murailles de ces maisons sont en pierres de taille très-bien travaillées ; les appartements sont séparés par des murs en moellons, et ont chacun leur porte ; dans les cours, sont des bassins d'eau ammenée de loin dans des canaux pour le service des habitations.

En avant de la place, dans la direction de la campagne, est une forteresse en pierre ; un escalier aussi en pierres de taille mène de cette place à la forteresse ; une petite porte secrète et un escalier dérobé sont établis du côté de la campagne, afin que l'on puisse monter à la

forteresse sans passer par la place. Au-dessus de la ville, du côté de la montagne où commencent les maisons, s'élève une autre forteresse construite sur un rocher taillé à pic presque tout autour. Plus grande que la première, elle a une triple enceinte, et l'on y parvient par un escalier en escargot. On n'a pas encore vu chez les Indiens de pareilles forteresses. Entre la montagne et la grande place il y en a une plus petite, tout environnée de logements; ils étaient remplis de femmes au service d'Atabalipa. Avant d'arriver dans la ville on voit une maison entourée d'une enceinte de murailles en torchis, avec une cour plantée d'arbres. Les habitants disent que c'est la maison du soleil : cet astre a des temples dans tous les villages. Il y a encore beaucoup d'autres temples dans cette ville et dans tout ce pays; ils sont en si grande vénération, que quand les Indiens y entrent ils quittent leurs chaussures.

Une fois que l'on est parvenu dans les

montagnes, les habitants sont bien meilleurs que tous ceux que l'on laisse en arrière : ils sont beaucoup plus propres et plus intelligents. Les femmes sont aussi plus retenues; elles ont sur leurs robes des cordons bien travaillés et liés en ceinture. Au-dessus de cette robe elles mettent une pièce d'étoffe de laine qui les couvre depuis la tête jusqu'à mi-jambe, et qui ressemble à une mantille. Les hommes portent de petites chemises sans manches et une couverture de laine. Toutes les femmes tissent chez elles de la laine et du coton. Elles fabriquent les étoffes nécessaires et les chaussures des hommes avec les mêmes matières. Ces chaussures sont faites comme des souliers.

Pizarre était resté avec les Espagnols pour attendre Atabalipa, ou quelqu'un qui lui donnât un logement. Voyant qu'il se faisait tard, il expédia un capitaine et vingt cavaliers pour dire à ce prince de venir lui parler. Il recommanda d'éviter le combat avec ses gens, à

moins d'y être absolument forcé; de faire tout son possible pour parvenir jusqu'à lui, et de retourner avec une réponse. Lorsque ce capitaine fut à moitié chemin, le gouverneur monta au haut de la forteresse. Il vit en avant des tentes élevées dans la campagne, une grande multitude d'Indiens. Craignant que les chrétiens ne se trouvassent en danger en cas d'attaque, il leur envoya son frère, le capitaine Ferdinand, avec vingt autres chevaux, afin qu'ils pussent plus facilement se défendre et battre en retraite. Il lui recommanda d'empêcher que l'on n'en vînt aux mains.

Bientôt après il commença à pleuvoir et à grêler : Pizarre donna l'ordre aux chrétiens de se loger dans les appartements du palais, et il fit placer le capitaine de l'artillerie et ses pièces dans la forteresse. Sur ces entrefaites, un Indien arriva de la part d'Atabalipa, pour dire au gouverneur de se loger où il voudrait, excepté dans la forteresse : que son maître ne pouvait venir, parce qu'il observait le jeûne.

Le gouverneur répondit qu'il en agirait ainsi, et qu'il avait envoyé son frère pour prier son maître de venir le voir; car il avait grande envie de le connaître, à cause du bien qu'on lui avait dit de sa personne. Le messager partit avec cette réponse : le capitaine Pizarre et les chrétiens furent de retour avec la nuit. Quand ils furent en présence du gouverneur, ils lui dirent que pendant leur marche ils avaient trouvé un mauvais pas, c'était un bourbier qui, de loin, ressemblait à une route; en effet, une large chaussée en pierre, conduit jusqu'au camp d'Atabalipa. Comme ce chemin passe dans des endroits difficiles, ils s'étaient engagés dans ce mauvais pas, puis ils avaient traversé d'un autre côté. Avant d'arriver au camp, ils avaient franchi deux cours d'eau. Une rivière coulait en avant des retranchements d'Atabalipa, les Indiens la passent sur un pont. De ce côté le camp était environné d'eau.

Le capitaine, qui était parti le premier, avait laissé ses gens en deçà de la rivière, dans la

crainte d'épouvanter les naturels, et il n'avait pas voulu passer le pont parce qu'il avait eu peur qu'il ne s'enfonçât; mais il avait traversé l'eau en emmenant son interprète avec lui : il avait passé au milieu d'une troupe de gens rangés en bataille. Étant arrivé au logement d'Atabalipa, il vit quatre cents Indiens au milieu d'une place, et qui semblaient être de garde.

Le *tyran* (*el tyrano*) était à la porte de sa demeure, assis sur un petit siége : un grand nombre d'Indiens et de femmes étaient devant lui, debout, et l'entouraient presque Il avait sur la tête une houppe de laine que l'on aurait prise pour de la soie cramoisie, haute de deux mains, et liée avec des cordons qui descendaient jusqu'aux yeux, ce qui le faisait paraître beaucoup plus grave qu'il ne l'était en effet. Il tenait les yeux fixés en terre sans détourner la vue. Quand le capitaine fut devant ce prince, il lui fit dire par son interprète ou truchement, qu'il était un officier

du gouverneur, qui l'envoyait pour lui faire visite, et pour lui exprimer le désir qu'il avait de le voir : que Pizarre serait très-satisfait s'il voulait bien venir. Il lui tint aussi d'autres discours auxquels Atabalipa ne répondit rien : il ne leva pas même la tête pour le regarder ; mais un chef parla pour lui.

Pendant ce temps le second capitaine arriva à l'endroit où le premier avait laissé ses gens. Il s'informa de ce qu'était devenu son collègue ; on lui répondit qu'il était allé parler au cacique. Il laissa aussi son monde, passa la rivière, et arriva où était Atabalipa. Le premier capitaine dit alors : « Voilà le frère du gouverneur, parle-lui, puisqu'il vient te voir. » A ces mots le cacique leva les yeux, et dit : « Mayçabilica, un chef que j'ai sur les bords de la rivière de Turicara m'a fait savoir comment vous maltraitiez les caciques, que vous les enchaînez, et il m'a envoyé un collier de fer. Il m'a appris qu'il avait tué

trois chrétiens et un cheval; néanmoins, demain matin j'irai voir le gouverneur, et je serai l'ami des chrétiens, parce qu'ils sont bons. » Ferdinand Pizarre lui répondit : « Mayçabilica est un coquin, un seul chrétien le tuerait, lui et tous les Indiens de cette rivière. Comment pourrait-il tuer des chrétiens et un cheval, puisqu'ils sont tous des lâches (*unas gallinas*, *des poules*)? Ni le gouverneur ni les chrétiens ne maltraitent les caciques, si ceux-ci ne veulent pas leur faire la guerre, et nous agissons fort bien à l'égard des Indiens qui désirent être nos amis. Quant à ceux qui veulent la guerre, on la leur fait jusqu'à ce qu'ils soient exterminés, et lorsque tu auras vu ce que sont les chrétiens, quand ils t'aideront dans tes guerres contre tes ennemis, alors tu sauras que Mayçabilica t'a menti. » — « Eh bien! dit Atabalipa, un cacique a refusé de se soumettre à mes ordres, mes troupes partiront avec vous, et vous lui ferez la guerre. » Ferdinand Pizarre répondit : « Pour un seul ca-

cique il n'est pas nécessaire que ton armée se mette en campagne; dix cavaliers chrétiens suffisent pour le vaincre. » Atabalipa se prit à rire, et dit aux capitaines de boire; mais, comme ceux-ci se méfiaient, ils lui répondirent qu'ils jeûnaient. Cependant ils cédèrent à ses instances et acceptèrent. A l'instant des femmes arrivèrent avec des vases d'or, dans lesquels était de la chicha de maïs. Dès qu'Atabalipa les vit, il leur jeta un coup d'œil sans leur parler; aussitôt elles s'éloignèrent et revinrent avec d'autres vases d'or plus grands que les premiers, et on les leur présenta pour boire. Ensuite ils prirent congé d'Atabalipa, après être convenus avec lui qu'il viendrait voir le gouverneur le lendemain matin.

Le camp de ce prince était sur le penchant d'une colline; les tentes, tissues de coton, occupaient une lieue de longueur : au milieu s'élevait celle d'Atabalipa. Toute son armée était hors des tentes et sur pied, et leurs ar-

mes, qui sont des lances de la grosseur des piques, étaient plantées en terre. Ces deux capitaines crurent voir trente mille hommes dans le camp. Aussitôt que Pizarre fut instruit de ce qui s'était passé, il fit faire bonne garde, et il ordonna à son commandant en chef d'inspecter les postes et que toute la nuit des patrouilles parcourraient les approches des retranchements, ce qui fut fait. Le lendemain samedi, de bonne heure, le gouverneur reçut un messager d'Atabalipa, qui lui dit : Mon maître m'envoie vers toi pour te prévenir qu'il désire te voir, et qu'il conduira avec lui ses troupes armées puisque tu en as fait autant hier. Il demande que tu lui envoies un chrétien pour l'accompagner. « Dis à ton maître, lui répondit Pizarre, qu'il vienne sous de bons auspices et comme il voudra ; de quelque façon qu'il se présente, je le recevrai en frère et en ami, mais je ne lui enverrai pas de chrétien, parce qu'il n'est pas dans nos usages qu'un prince en envoie à un autre. »

Le messager retourna avec cette réponse. A peine fut-il arrivé au camp, nos sentinelles virent les troupes se mettre en marche. Peu après, un autre envoyé se présenta, et dit au gouverneur : « Atabalipa m'a chargé de te faire savoir qu'il ne veut plus amener ses guerriers, et qu'au lieu d'eux, beaucoup de ses gens viendront sans armes, parce qu'il désire les avoir à sa suite, les loger dans cette ville, et qu'ils doivent lui préparer un logement dans la place pour qu'il puisse y demeurer. Il veut que ce soit dans la maison appelée la maison du Serpent parce qu'il y a dans l'intérieur un serpent en pierre. » Le gouverneur répondit : « qu'il en soit ainsi, et qu'Atabalipa vienne au plus vite, car je désire le connaître. »

On vit presque aussitôt toute la campagne pleine de gens qui s'avançaient et s'arrêtaient presque à chaque pas pour attendre ceux qui venaient du camp. Ce concours de monde dura jusqu'au soir ; ils marchaient di-

visés en colonnes. Quand ils eurent franchi tous les mauvais pas, ils s'arrêtèrent dans la campagne, près du camp des chrétiens, et pendant tout ce temps-là du monde sortait de celui d'Atabalipa.

Alors Pizarre commanda aux Espagnols de s'armer dans leurs logements, de tenir leurs chevaux sellés et bridés, sous les ordres de trois capitaines, et que personne ne sortît pour se rendre à la place. Il ordonna au capitaine d'artillerie de pointer ses pièces sur les ennemis qui occupaient la plaine, et d'y faire mettre le feu quand il serait temps. Il fit placer son monde en embuscade dans les rues qui conduisaient à la place, et prit vingt fantassins, qui restèrent avec lui dans son logement pour l'aider à s'emparer de la personne d'Atabalipa, s'il venait traîtreusement, comme cela paraissait être, puisqu'il se faisait accompagner de tant de monde. Il recommanda de le prendre en vie, et que personne ne sortît de son poste, quand même on verrait en-

trer l'ennemi dans la place, jusqu'à ce que l'on eût entendu les décharges de l'artillerie. Il devait avoir des sentinelles en observation, et, s'il s'apercevait qu'Atabalipa se présentait avec de mauvaises intentions, il donnerait le signal de courir sus, et qu'alors tous devraient sortir de leurs logements, et les cavaliers monter à cheval aux cris Sanctiago.

C'est dans ces dispositions que le gouverneur attendit l'entrée d'Atabalipa sans qu'aucun chrétien ne se montrât dans la place, excepté la sentinelle, qui prévenait de ce qui se passait dans l'armée ennemie. Pizarre et le commandant en chef visitaient les postes des Espagnols, examinant s'ils étaient prêts à marcher qnand l'instant serait venu, disant à tous de se faire une forteresse de leur cœur, puisqu'il n'en avait pas d'autres, et qu'il n'avait de secours à attendre que de Dieu, qui protège dans les grands dangers ceux qui marchent pour son service.

« Bien qu'il y ait cinq cents Indiens pour un chrétien, ajoutaient-ils, montrez ce courage dont les gens de cœur font preuve dans de telles occasions, et espérez que Dieu combattra pour vous. Au moment de l'attaque, précipitez-vous avec force et promptitude, et chargez sans que les chevaux se jettent les uns sur les autres. » Tels étaient les discours que le gouverneur et le commandant en chef tenaient aux chrétiens pour les encourager; car ceux-ci auraient préféré sortir en rase campagne que de rester dans les maisons. Chacun, à voir leur courage, paraissait valoir cent hommes, et tant de monde les effrayait peu.

Le gouverneur voyant que le soleil allait se coucher, qu'Atabalipa ne bougeait pas et qu'il sortait toujours des troupes de son camp, lui envoya dire par un Espagnol d'entrer dans la place, et de venir le voir avant qu'il fût nuit. Quand le messager fut en présence d'Atabalipa, il le salua et lui fit signe

de se rendre près du gouverneur; aussitôt le prince se mit en marche avec ses gens. Ceux qui formaient l'avant-garde avaient des armes cachées sous leurs chemises, c'étaient des espèces de juste-au-corps très-forts, rembourrés de coton, des sacs de pierres et des frondes, ce qui prouvait leurs mauvaises intentions. Dès que l'avant-garde commença à entrer dans la place, une troupe d'Indiens, couverts d'une espèce de livrée de diverses couleurs disposées comme les cases d'un échiquier, marchait en tête pour balayer la route. Après eux venaient en chantant et en dansant trois autres pelotons vêtus d'une façon différente, puis une multitude de gens couverts d'armures, portant des couronnes d'or et d'argent. Au milieu d'eux était Atabalipa, dans une litière garnie de plumes de perroquets de toutes sortes de couleurs, et enrichie de lames d'or et d'argent. Un grand nombre d'Indiens le portaient sur leurs épaules; deux autres litières et deux hamacs, dans lesquels étaient les

personnages principaux, le suivaient. Une multitude de gens divisés en colonnes marchaient ensuite, et portaient des couronnes d'or et d'argent.

Aussitôt que les premiers corps furent entrés dans la place, ils s'éloignèrent et firent place aux autres. Quand Atabalipa fut arrivé au milieu, il fit arrêter tout le monde, et il ordonna que l'on continuât de tenir élevée sa litière et les autres. Il entrait toujours du monde dans la place : un chef indien de l'avant-garde monta à la forteresse où était l'artillerie, et leva deux fois une lance comme pour donner un signal. Dès que le gouverneur le vit, il demanda à frère Vincent de Valverde s'il voulait aller parler à Atabalipa avec un truchement : celui-ci y consentit et s'avança en tenant un crucifix d'une main et la Bible de l'autre. Il passa au milieu des Indiens, parvint jusqu'à Atabalipa, et s'exprima ainsi par la voix de son interprète : « Je suis un prêtre de Dieu ; j'en-

seigne aux chrétiens les choses du Seigneur, et je viens les enseigner à vous aussi; j'enseigne ce que Dieu nous a appris et ce qui est contenu dans ce livre. C'est en cette qualité que je te prie, de la part de Dieu et des chrétiens, d'être leur ami, car Dieu le veut, et tu t'en trouveras bien. Va parler au gouverneur qui t'attend. » Atabalipa demanda qu'on lui donnât le livre pour le voir, et on le lui remit fermé. Comme il ne pouvait pas l'ouvrir, le religieux étendit le bras pour lui montrer comment il fallait s'y prendre. Atabalipa lui donna avec dédain un coup sur le bras, ne voulant pas le permettre; et en s'efforçant de l'ouvrir il y réussit. Il ne s'étonna pas de voir les caractères ni le papier, comme les autres Indiens, et il le jeta à cinq ou six pas de lui. Il répondit avec beaucoup d'orgueil et en ces termes au discours que le moine lui avait fait entendre par le truchement : Je suis bien instruit de ce que vous avez fait sur votre route, et comment vous avez traité mes ca-

ciques et pillé les maisons. » Le frère Vincent lui répondit : « Les chrétiens n'en ont pas agi ainsi : quelques Indiens ayant apporté des effets sans que le gouverneur en fût instruit, il les a renvoyés. » — « Eh bien ! reprit Atabalipa, je ne bougerai pas d'ici que vous ne m'ayez tout rendu. » Le religieux retourna près du gouverneur avec cette réponse. Atabalipa se leva sur sa litière, et exhorta les siens à se tenir prêts. Le frère Vincent raconta au gouverneur ce qui s'était passé avec Atabalipa, et qu'il avait jeté à terre la sainte Écriture.

A l'instant même Pizarre revêtit une cuirasse rembourrée de coton, prit son épée, son bouclier, traversa au milieu des Indiens avec les Espagnols qu'il avait gardés près de lui, et courageusement, accompagné de quatre hommes, qui seuls avaient pu le suivre, il parvint jusqu'à la litière d'Atabalipa, puis sans la moindre crainte il lui saisit le bras gauche en s'écriant : Santiago! Aus-

sitôt l'on entendit les décharges de l'artillerie et le son des trompettes : toute la cavalerie et les fantassins sortirent. Dès que les Indiens virent galopper les chevaux, presque tous quittèrent la place, et s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils enfoncèrent une partie de l'enceinte de la ville, et un grand nombre tombèrent les uns sur les autres. Les cavaliers passèrent sur eux en les tuant et en les blessant, et ils poursuivirent les fuyards. L'infanterie chargea avec tant de furie ceux qui restèrent dans la place, qu'en peu de temps la plupart furent passés au fil de l'épée.

Cependant le gouverneur tenait toujours Atabalipa par le bras, ne pouvant pas le tirer en bas de son brancard parce qu'il était trop élevé. Les Espagnols tuèrent assez de porteurs pour que la litière tombât, et si le gouverneur n'avait pas protégé Atabalipa, cette fois ce barbare aurait expié toutes les cruautés qu'il avait commises. En le défendant il fut légèrement blessé à la main.

Pendant toute l'action aucun Indien ne fit usage de ses armes contre les Espagnols, tant fut grande leur épouvante en voyant Pizarre au milieu d'eux, le galop des chevaux, et en entendant tout à coup les décharges de l'artillerie. C'étaient des choses nouvelles pour eux, et ils cherchèrent plutôt à s'enfuir qu'à combattre.

Ceux qui portaient la litière d'Atabalipa semblaient être des chefs; tous furent tués, ainsi que ceux qui étaient dans les litières et dans les hamacs. Il y avait dans ces litières un grand seigneur qui remplissait près d'Atabalipa l'office d'écuyer, et qu'il estimait beaucoup; les autres étaient aussi des personnages puissants et ses conseillers. Le cacique de Caxamalca fut massacré, un grand nombre de chefs moururent aussi, mais on n'en tient pas compte, car il y en avait une multitude. Tous ceux qui composaient la garde d'Atabalipa étaient des gens de distinction. Le gouverneur retourna à son habitation avec son prison-

nier, dépouillé de ses vêtements que les Espagnols lui avaient arrachés en essayant de le faire descendre de sa litière.

C'est une chose merveilleuse de voir un prince si grand et si puissant fait prisonnier en si peu de temps. Le gouverneur envoya aussitôt dans la ville pour lui chercher des vêtements; il le fit habiller, et le consola ainsi du chagrin de se voir si promptement déchu de sa puissance. Entre autres paroles consolantes, il lui dit: « Ne sois pas honteux d'avoir été vaincu et fait prisonnier : les chrétiens que je conduis sont il est vrai peu nombreux, néanmoins j'ai conquis avec eux de plus vastes états que les tiens, et j'ai soumis des princes plus puissants que toi à l'obéissance de l'empereur mon maître, roi d'Espagne et du monde entier. Nous sommes venus par son ordre conquérir ce pays pour que tous aient la connaissance de Dieu et de la sainte foi catholique; nous n'avons donc que de bonnes intentions. Nous sommes venus

pour que tu apprennes à connaître le Seigneur, et que tu abandonnes cette existence diabolique et brutale dans laquelle tu vis. Voilà pourquoi Dieu, le créateur du ciel, de la terre et de tout ce qui existe, a permis qu'une petite troupe comme la nôtre soit victorieuse d'une si grande multitude d'ennemis. Quand tu connaîtras l'erreur dans laquelle tu as vécu, tu sauras combien il est avantageux pour toi que nous soyons venus dans ce pays par l'ordre de sa majesté. Tu dois te trouver bien heureux de n'avoir pas été vaincu par une nation cruelle comme la tienne, qui n'épargne personne. Pour nous, nous traitons avec humanité nos ennemis vaincus : nous ne faisons la guerre que quand ils nous attaquent, et, quoique nous puissions les détruire, nous leur pardonnons. Lorsque je tenais en mon pouvoir le cacique de l'île, je l'ai remis en liberté, afin qu'il se conduisît bien à l'avenir. J'en ai fait de même avec ceux de Tumbez, de Chilimasa et d'autres. Après qu'ils furent en-

tre nos mains, et quoiqu'ils méritassent la mort, je leur ai pardonné. Si nous nous sommes emparés de ta personne, et si nous avons tué tes gens, c'est parce que tu es arrivé avec une armée nombreuse quand nous t'avions fait prier de te présenter en ami, c'est parce que tu as jeté par terre le livre qui contient la parole de Dieu. Aussi le Seigneur a-t-il permis que ton orgueil soit abaissé, et qu'aucun Indien ne puisse blesser un seul chrétien. »

Atabalipa répondit à ce discours du gouverneur : « Mes officiers m'ont trompé, ils m'ont dit de ne pas tenir compte des Espagnols, mon intention était de venir en ami, ils n'ont pas voulu y consentir. Tous ceux qui m'ont donné ce conseil, ont été tués. J'ai bien vu la bonté et le courage des Espagnols, et que Mayçabilica les a calomniés. »

Comme la nuit était arrivée, le gouverneur, voyant que ceux qui avaient poursuivi les fuyards n'étaient pas de retour, fit tirer une

décharge d'artillerie et sonner la trompette pour qu'ils commençassent leur retraite. Peu après, tous rentrèrent au camp avec les nombreux prisonniers qu'ils avaient faits, et qui s'élevaient à plus de trois mille. Le gouverneur demanda aux siens s'il n'y avait pas de blessés. Son commandant en chef, qui était à leur tête, lui répondit qu'un seul cheval avait reçu une blessure légère. Le gouverneur, rempli de joie, lui dit : « J'en remercie vivement Dieu, notre Seigneur ; et tous, messieurs, rendons-lui de nombreuses actions de grâces pour le miracle éclatant qu'il a fait aujourd'hui pour nous. Nous pouvons croire en vérité que, sans sa protection particulière, nous n'aurions pu entrer dans ce pays, et encore moins rester vainqueurs d'une si grande armée. Plaise à Dieu, puisque par sa miséricorde il a bien voulu nous accorder de telles faveurs, qu'il nous accorde la grâce d'accomplir d'autres œuvres semblables pour mériter son saint royaume. Mais, messieurs, vous

êtes fatigués; que chacun aille donc se reposer dans son logement, et, quoique Dieu nous ait fait vaincre, ne cessons pas d'être sur nos gardes; car ces gens sont en déroute, il est vrai; mais ils sont artificieux et aguerris, et ce prince, vous le savez, est craint et obéi. Ils essaieront toutes les perfidies et toutes les ruses pour le tirer d'entre nos mains. Que cette nuit et toutes les suivantes il y ait une bonne garde et des patrouilles, afin que nous puissions être avertis. » Après cette allocution ils allèrent souper. Pizarre fit asseoir Atabalipa à sa table, et le traita avec bonté. Ce chef fut servi comme lui; ensuite il envoya chercher pour le servir celles de ses femmes que l'on avait prises, le prince lui-même en choisit une. Le gouverneur ordonna qu'on fît un bon lit pour Atabalipa dans la chambre où il dormait. Une simple garde surveillait le prisonnier sans qu'il fût enchaîné.

La bataille avait duré un peu plus d'une demi-heure, car le soleil était déjà couché

quand l'action avait commencé. Si la nuit n'était pas arrivée, de trente mille ennemis et plus (des gens qui avaient vu des armées en rase campagne, furent d'avis qu'il y en avait plus de quarante mille), fort peu auraient échappé. Il y avait dans la place plus de deux mille morts sans les blessés. On remarqua dans cette affaire un fait merveilleux ; les chevaux, qui la veille ne pouvaient se remuer à cause des douleurs provenant du froid qu'ils avaient souffert, galoppèrent ce jour-là avec tant d'ardeur, qu'ils semblaient n'avoir pas été malades.

La nuit, le capitaine commandant en chef inspecta les sentinelles et les postes, et les plaça dans des endroits convenables. Le lendemain matin le gouverneur envoya un capitaine avec trente cavaliers pour battre toute la plaine, et fit briser les armes des Indiens. Pendant ce temps-là, ceux qui étaient restés au camp firent ôter de la place, par les Indiens prisonniers, les cadavres qui s'y trou-

vaient. Le capitaine et les cavaliers ramassèrent tout ce qu'il y avait dans le camp et dans les tentes d'Atabalipa, et retournèrent avant midi dans les retranchements des chrétiens avec un convoi d'hommes, de femmes, de moutons, de l'or, de l'argent et du butin. Cette incursion produisit 80,000 pesos d'or, 7,000 marcs d'argent et quatorze émeraudes : l'or et l'argent étaient en morceaux énormes, en plats grands et petits, en seaux, en vases, brasiers, grandes coupes, et autres pièces de différentes formes. Atabalipa dit que tous ces vases étaient à son usage, et que les Indiens qui s'étaient enfuis en avaient emporté une quantité très-considérable. Le gouverneur ordonna de lâcher tout le bétail parce qu'il y en avait beaucoup trop, et que cela embarrasserait, de tuer chaque jour ce qui serait nécessaire, et de conduire dans la place les prisonniers que l'on avait faits la veille pour que les chrétiens prissent ceux dont ils avaient besoin pour se servir. Il fit met-

tre les autres en liberté afin qu'ils se rendissent chez eux. Ils étaient de différents pays, d'où Atabalipa les avait fait venir pour faire la guerre, et pour le service de son armée.

Plusieurs Espagnols furent d'avis de tuer tous les gens de guerre, ou tout au moins de leur couper les mains. Le gouverneur ne voulut pas y consentir, disant qu'il n'était pas bien d'être aussi cruel : qu'Atabalipa était puissant, qu'il pouvait, il est vrai, réunir de grandes forces; mais que le pouvoir de Dieu était sans comparaison bien supérieur : que le Seigneur protégeait les siens par sa bonté infinie, et qu'ils devaient être certains que celui qui les avait préservés du danger de la veille, les soutiendrait dans les périls futurs. Puisque les chrétiens avaient le louable projet de conquérir ces sauvages infidèles au service de Dieu, et de les instruire dans la sainte foi catholique, ils ne devaient pas, disait-il, imiter ces gens-là dans les cruautés qu'ils

exercent, et les sacrifices qu'ils font de leurs prisonniers. « La mort de ceux qui ont péri pendant l'action suffit, ajouta-t-il : ces gens ont été conduits comme à la boucherie, il n'est pas bien de les tuer et de leur faire du mal. » C'est ainsi qu'ils furent mis en liberté.

On trouva dans cette ville de Caxamalca des maisons pleines du haut en bas d'étoffes liées en ballots ; on disait qu'elles avaient été rassemblées pour les besoins de l'armée d'Atabalipa. Les chrétiens prirent tout ce qu'ils voulurent, et cependant ils laissèrent ces maisons si remplies, qu'il ne paraissait pas qu'on y eût touché. Ces étoffes étaient les meilleures que l'on eût vues aux Indes. La plus grande partie était d'une laine très-fine et choisie; d'autres, de coton de diverses couleurs et très-bien tissues.

Voici leurs armes de guerre, et comment ils s'en servent. Des frondeurs, qui lancent des pierres de la grosseur d'un œuf, rondes

comme des cailloux de rivières, et travaillées à la main, marchent à l'avant-garde. Ces gens portent des boucliers qu'ils font avec des planches minces et très-fortes. Ils ont aussi des plastrons rembourrés de coton. Après ceux-ci viennent d'autres guerriers armés de haches d'armes et de massues; ces dernières sont de la longueur d'une brasse et demie, et de la force des lances de nos capitaines d'infanterie. La masse qui est à l'extrémité est en métal et grosse comme le poing ; elle a cinq ou six pointes aiguës, chacune de la grosseur du doigt: ils manient cette arme à deux mains. Leurs haches sont de la même grandeur ou plus grandes, la partie coupante est de métal, longue d'une palme, et fait à peu près comme le fer d'une hallebarde. Plusieurs de ces haches et de ces massues sont en or et en argent, ce sont celles des chefs. Ces guerriers sont suivis de gens qui ont de petites lances pointues comme des dards. L'arrière-garde est formée de piquiers

armés de piques de trente palmes de long. Ils portent au bras gauche un brassard matelassé en coton, à l'aide duquel ils manient leur arme. Tous sont divisés en compagnies, qui ont leurs étendards et leurs chefs, avec autant d'ordre que les Turcs. Plusieurs ont des casques de bois qui leur couvrent la tête jusqu'aux yeux : ils sont rembourrés en coton, et aussi solides que du fer. Tous les guerriers qu'Atabalipa avait dans son armée étaient des hommes fort adroits et aguerris, comme des gens qui combattaient sans cesse. Ils étaient jeunes et de haute stature : mille de ces guerriers avaient suffi pour conquérir cette ville, qui compte vingt mille habitants.

La maison où résidait Atabalipa, située au milieu de son camp, est la plus belle que l'on ait vue chez les Indiens. Quoique petite, elle est divisée en quatre appartements : au milieu est une cour dans laquelle l'eau arrive par un conduit; cette eau est si chaude, que la main ne peut en supporter la

température. Elle sort toute bouillante d'une montagne des environs. Un autre conduit amène de l'eau froide qui se joint à la première, et toutes deux se jettent dans le même bassin. Quand on veut n'en avoir qu'une on bouche l'autre canal. Le bassin est grand et construit en pierre. En dehors de la maison, dans la cour, est un autre bassin qui n'est pas aussi bien fait que le premier. Il est garni d'escaliers en pierre pour y descendre quand on va se baigner. La chambre où Atabalipa se tenait pendant le jour a une terrasse qui donne sur un jardin : celle où il dormait près de là a une croisée qui s'ouvre sur la cour et le bassin. La terrasse donnait aussi sur la cour, les murs étaient enduits d'un bitume rouge très-brillant et plus beau que la rubrique. Les poutres qui supportent les toitures sont peintes de la même couleur; un autre appartement sur le devant est composé de quatre chambres rondes comme des cloches, elles sont toutes quatre réunies ensemble, et

peintes d'un blanc aussi pur que la neige. Les deux autres parties servent pour les gens. La rivière passe devant cette résidence.

Nous avons rapporté la victoire des chrétiens, et comment Atabalipa fut fait prisonnier; nous avons parlé de son camp et de son armée, nous allons raconter comment le père d'Atabalipa se rendit puissant, et nous donnerons des détails sur ses forces et ses états, tels qu'Atabalipa lui-même les a racontés au gouverneur. Le père d'Atabalipa, nommé Cuzco, régnait sur toute cette contrée. On lui obéissait dans une étendue de trois cents lieues, et on lui payait tribut. Il était d'une province au delà de Guito : trouvant le pays qu'il habitait tranquille, fertile et riche, il s'y établit, et une grande ville où il se fixa prit le nom de Cuzco. Il était si redouté et si obéi qu'on le traitait presque comme une divinité. Plusieurs villes conservent des statues de ce prince : il avait cent fils ou filles, dont la plupart vivent encore Il mourut

il y a huit ans en laissant pour héritier un de ses enfants qui portait le même nom que lui. Il était né de sa femme légitime; ils nomment ainsi la première de leurs femmes ou la plus aimée du mari. Ce prince était plus âgé qu'Atabalipa à qui Cuzco l'ancien laissa la souveraineté de la province de Guito, qui fut séparée de ses possessions les plus importantes. Les restes de Cuzco sont enterrés dans la province de Guito où il cessa de vivre. Cependant sa tête a été transportée dans la ville de Cuzco où on la conserve avec un grand respect. Elle est enfermée dans l'or et l'argent; car le parquet, la muraille et le plafond de la maison où elle est déposée sont tout couverts de plaques d'or et d'argent arrangées en compartiment.

On compte dans cette ville une vingtaine de maisons dont les murailles sont garnies de feuilles d'or dans l'intérieur et au dehors. Elle possède beaucoup de riches édifices où Cuzco conservait son trésor, qui se compose

de trois petites chambres remplies de morceaux d'or, cinq autres, d'argent, et de cent mille *tejuelos* (*lingots d'or circulaires*) qu'on avait retirés des mines; chacun de ces *tejuelos* pèse cinquante *castellanos* : c'était le produit des tributs des pays qu'il avait subjugués. Au delà de cette ville il y en a une autre nommée Collao, où passe une rivière qui roule une grande quantité d'or. A dix journées de marche de la province de Caxamalca, on trouve dans une province, nommée Guaneso, une autre rivière aussi riche que celle-là. Toutes ces contrées possèdent un grand nombre de mines d'or et d'argent.

Ce dernier métal s'exploite avec si peu de travail, qu'un Indien en retire chaque jour cinq ou six marcs. On le trouve mêlé avec du plomb, de l'étain et du soufre, ensuite on l'épure. Pour l'exploiter, les Indiens mettent le feu à la montagne, et à mesure que le soufre s'enflamme l'argent tombe par morceaux. Les

meilleures mines sont celles de Guito et de Chincha.

De là jusqu'à Cuzco on compte quarante journées de marche d'Indien chargé : le pays est très-peuplé. Chincha, qui est une grande ville, est à moitié chemin. De nombreux troupeaux de lamas parcourent les campagnes; un grand nombre de ces animaux deviennent sauvages, car il est impossible de garder tous ceux qui naissent. Chaque jour les Espagnols qui sont avec le gouverneur en tuent cent cinquante, et ils ne semblent pas diminuer, et il y en aurait toujours dans cette vallée, quand même on y resterait un an. Tous les Indiens en général en font leur nourriture.

Atabalipa dit aussi que depuis la mort de son père il était resté sept ans en paix avec son frère, chacun dans le territoire qu'il avait reçu en partage. Depuis à peu près un an Cuzco avait pris les armes dans l'intention de s'emparer des états d'Ataba-

lipa. Celui-ci lui avait envoyé dire de ne pas lui faire la guerre, et de se contenter de ce que son père lui avait laissé. Cuzco ne voulut pas y consentir. Alors Atabalipa quitta sa capitale, nommée Guito, avec le plus grand nombre de guerriers qu'il put rassembler, et il se rendit à Tomepomba, où il combattit contre son frère, lui tua plus de mille hommes, et le força de prendre la fuite. Comme cette dernière ville s'était défendue, il l'avait brûlée, et il avait tué tous les habitants. Il voulait aussi ravager toutes les places de ce pays; mais il abandonna cette entreprise pour aller à la poursuite de son frère, qui s'était enfui dans ses états. Atabalipa conquit toute la contrée; chaque ville lui ouvrait ses portes, sachant le carnage qu'il avait fait à Tomepomba. Il y avait six mois que ce prince avait envoyé deux de ses officiers, gens très-braves, l'un nommé Quisquis et l'autre Chaliachin, à la tête de quarante mille hommes, contre la capitale

de son frère, et ils s'étaient rendus maîtres de tout le pays et même de la ville où Cuzco résidait. Ils avaient tué un nombre considérable de gens, et s'étaient emparés de sa personne et du trésor de son père. Ils le firent aussitôt savoir à Atabalipa, qui ordonna de lui envoyer le prisonnier. Il avait appris qu'ils arriveraient bientôt (1) avec un trésor considérable. Ses capitaines étaient restés dans la ville qu'ils avaient prise, pour garder le trésor qui s'y trouvait; ils commandaient une garnison de dix mille hommes choisis dans les quarante mille qu'ils avaient emmenés. Les trente mille autres étaient retournés se reposer chez eux, en emportant leur part du butin, et ce prince avait en sa puissance tout ce que son frère avait possédé.

Atabalipa et ses principaux chefs marchaient portés dans des litières. Depuis le commence-

(1) *Con lui e*, dit la traduction italienne, c'est-à-dire avec Cuzco et,... ce qui rend le sens plus clair.

ment de la guerre, ils avaient tué beaucoup de monde. Ce prince avait exercé nombre de cruautés contre ses ennemis. Il gardait près de lui tous les caciques des villes qu'il avait conquises, et des gouverneurs étaient placés par ses ordres dans toutes les villes, autrement il n'aurait pas pu conserver le pays en paix et soumis comme il est. C'est par ces moyens qu'il s'est fait craindre et obéir, et que ses gens de guerre étaient aidés et bien traités par les naturels.

Ce prince avait le projet, s'il n'avait pas été fait prisonnier, d'aller se reposer chez lui, et pendant la route d'achever la conquête de toutes les villes des environs de Tomepomba qui s'étaient défendues, et de les peupler de nouveaux habitants pris parmi ses sujets. Ses chefs devaient lui envoyer quatre mille hommes mariés pris à Cuzco pour peupler Tomepomba. Atabalipa ajouta qu'il présenterait au gouverneur son frère Cuzco, que ses chefs avaient pris dans sa capitale, afin qu'il en fît

ce qu'il jugerait à propos. Comme il craignait qu'on ne le tuât lui-même, il offrit, aux Espagnols qui l'avaient instruit dans la religion (1), une grande quantité d'or et d'argent. Le gouverneur lui demanda combien il en donnerait, et à quelle époque. Atabalipa promit de remplir en morceaux d'or, sceaux, vases, lingots et autres pièces semblables une grande salle longue de vingt-deux pieds sur dix-sept de large, jusqu'à une raie blanche qui est la moitié de la hauteur de la salle qui, suivant lui, avait une toise et demie de haut. De plus, en argent il livrerait deux fois la capacité de cette chambre tout entière, et cela dans deux mois. Le gouverneur lui dit d'expédier des messagers pour cela, et que, s'il tenait sa parole, il n'avait rien à craindre. Aussitôt ce prince envoya des exprès à ses officiers qui étaient dans la

(1) *Predicado*. J'ai traduit littéralement cette expression. J'avoue néanmoins que je préfère la version de l'édition de Venise, *che l'avevano preso* qui l'avait pris, car il est évident qu'Atabalipa pensait plutôt au salut de son corps que de son âme.

ville de Cuzco pour qu'ils lui envoyassent deux mille Indiens chargés d'or, et beaucoup d'argent, outre ce qu'ils avaient déjà fait partir avec son frère. Le gouverneur lui demanda combien de temps les messagers emploieraient pour aller à la ville de Cuzco. Atabalipa lui dit que, lorsqu'il envoyait en toute hâte porter un message en courant de ville en ville et en changeant les courriers, la nouvelle arrivait en cinq jours; mais que si les gens qui en étaient chargés faisaient toute la route, quoique ce fussent des hommes agiles, ils restaient quinze jours pour aller. Pizarre lui demanda aussi pourquoi il avait fait tuer plusieurs Indiens que les chrétiens avaient trouvés morts dans le camp quand ils allèrent le reconnaître. Il répondit que le jour où le gouverneur lui avait envoyé son frère Ferdinand Pizarre pour lui parler, un des chrétiens ayant heurté plusieurs Indiens avec son cheval, il avait fait mettre à mort ceux-ci s'étant reculés.

Atabalipa était un homme de trente ans, d'une belle prestance, bien fait, plutôt replet, d'une figure très-belle, l'air cruel et les yeux remplis de sang. Il parlait avec lenteur et gravité comme un grand seigneur, il raisonnait fort bien. Les Espagnols, l'ayant entendu, le jugèrent un homme d'esprit. Quoique cruel, il était gai, il parlait aux siens avec dureté, mais il cachait alors son humeur enjouée.

Dans ses conversations avec Pizarre, il lui dit qu'à dix jours de Caxamalca, sur la route de Cuzco, il y avait dans certaine ville un temple que les habitants regardaient comme leur métropole. Tous vont y offrir de l'or et de l'argent. Son père avait beaucoup de vénération pour cet édifice, ainsi que lui. Il assura que de grandes richesses y étaient renfermées; car, bien que chaque endroit eût son temple où sont des idoles particulières, l'idole générale de tous les Indiens était dans cet endroit. Un grand sage qui, selon les Indiens, connaissait l'avenir, parce qu'il parlait

avec cette idole, habitait le temple. Le gouverneur, ayant entendu raconter à Atabalipa ce fait qu'il connaissait déjà, lui fit comprendre comment toutes ces idoles n'étaient qu'imposture, et que c'était le diable qui parlait par leur bouche, pour les entraîner à leur perte, comme il a entraîné tous ceux qui ont vécu et sont morts dans cette croyance. Il lui dit qu'il n'y avait qu'un Dieu, seul créateur du ciel, de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles, et en qui les chrétiens croyaient, que nous ne devions regarder que lui comme Dieu, obéir à ses commandements, et recevoir le baptême : que ceux qui feront ainsi gagneront son royaume, et que les autres souffriront les peines de l'enfer où brûlent éternellement tous ceux qui ne l'ont pas connu. « Vous avez servi le diable en lui faisant des sacrifices, continua-t-il, et en élevant des temples, toutes choses qui doivent cesser, parce que l'empereur, qui est le roi de tous les chrétiens et

de vous tous, m'a envoyé vers vous. C'est parce que vous vivez et que vous avez toujours vécu dans l'ignorance de Dieu, que le Seigneur a permis qu'avec toute votre nombreuse armée vous soyez vaincu et fait prisonnier par si peu de monde. Considérez bien le peu de protection que votre Dieu vous a accordé, et vous reconnaîtrez que c'est le diable qui vous trompe. » Atabalipa ayant répondu que comme jusqu'à présent ni lui ni ses ancêtres n'avaient vu les chrétiens, il ignorait tout cela, et qu'il avait vécu comme ses pères, et il ajouta qu'il était surpris de ce qu'il venait d'entendre, qu'il voyait bien que celui qui parlait dans les idoles n'était pas le vrai Dieu, puisqu'il lui avait été si peu secourable.

Quand les Espagnols se furent reposés des fatigues du voyage et du combat, le gouverneur envoya des messagers à la ville de Sant-Miguel, pour apprendre aux colons ce qui s'était passé, s'informer de ce qu'ils faisaient, et

s'il était arrivé des vaisseaux. Puis il donna l'ordre de construire au centre de la place de Caxamalca une église, où l'on célébrerait le saint sacrifice de la messe. Il commanda d'abattre le mur d'enceinte de la ville, parce qu'il était trop bas, et il en fit reconstruire un autre en torchis, de la hauteur de deux toises sur cinq cent cinquante pas de long. Il fit faire d'autres travaux pour améliorer les fortifications. Chaque jour il demandait s'il ne se formait pas des rassemblements de naturels, et ce qui se passait dans le pays.

Quand les caciques de cette contrée eurent appris l'arrivée du gouverneur et la captivité d'Atabalipa, un grand nombre vinrent avec des démonstrations d'amitié pour voir ce prince; plusieurs commandaient à trente mille Indiens, tous sujets d'Atabalipa. Aussitôt qu'ils arrivaient devant leur souverain, ils faisaient des salutations respectueuses, lui baisaient les [illegible] tandis que celui-ci les rece-

vait sans les regarder. La sévérité d'Atabalipa, et l'obéissance absolue de ses sujets étaient vraiment surprenantes. Chaque jour on lui apportait des présents. Tout prisonnier qu'il était, il avait un train de prince et paraissait très-gai. Il est vrai que le gouverneur le traitait fort bien, quoique plusieurs fois il lui dît que des Indiens avaient rapporté aux Espagnols qu'il rassemblait des gens de guerre à Guamachuco et dans d'autres endroits. Atabalipa répondit qu'il n'existait personne dans tout le pays qui osât se mettre en marche sans ses ordres; que si des gens de guerre se présentaient, c'était lui qui les avait appelés, et qu'alors on pouvait faire ce que l'on voudrait de sa personne, puisqu'on le tenait prisonnier.

Les Indiens faisaient beaucoup de faux rapports; cependant les chrétiens étaient fort inquiets. Parmi les nombreux messagers qui vinrent à Atabalipa, il en arriva un de ceux qui conduisaient son frère prisonnier. Il lui

dit que Cuzco était déjà tué, lorsqu'ils avaient eu connaissance de sa captivité. Le gouverneur, l'ayant appris, en témoigna beaucoup de chagrin. Il avait dit de ne pas le faire mourir et de l'amener en vie, qu'autrement il ferait mettre à mort Atabalipa. Celui-ci affirmait que ses chefs avaient agi ainsi sans qu'il le sût. Le gouverneur interrogea les messagers, et il apprit qu'effectivement on l'avait tué.

Quelques jours après, des gens d'Atabalipa, et un de ses frères, arrivèrent de Cuzco. Ils conduisaient avec eux quelques-unes des sœurs et des femmes d'Atabalipa. Ils apportaient une grande quantité de vaisselle d'or, des sceaux, des vases, d'autres objets et beaucoup d'argent. Ils dirent qu'il y en avait encore davantage en route, qu'attendu la longueur du voyage, les porteurs Indiens étaient forcés de se reposer, et qu'ils ne pouvaient pas arriver si vite. Que chaque jour il vendrait une partie de l'or et de l'argent qui restait en

arrière. C'est ainsi que peu de temps après il arriva vingt mille pesos d'or, un autre jour trente, puis cinquante, et enfin soixante mille en vases, en grands bassins de deux à trois arrobes, en sceaux et en énormes bassins d'argent, ainsi que beaucoup de vaisselle. Le gouverneur fit tout déposer dans une maison où logeait la garde d'Atabalipa, jusqu'à ce que cet or, joint avec celui qui devait arriver, complétât la quantité promise.

Le 20 de décembre de la même année, des Indiens, envoyés de Sant-Miguel, vinrent avec une lettre qui apprit qu'il était arrivé, à un port de cette côte nommé Concebi, près de Quaquo, six vaisseaux dans lesquels étaient cent cinquante Espagnols et quatre-vingt-quatre chevaux. *Les trois plus grands de ces bâtiments* (1) venaient de Panama; ils

(1) Les mots en italique manquent dans l'édition de 1547 que j'ai sous les yeux; on trouve dans la traduction italienne de Gaztelù *li tre navili piu grandi*, ce qui complète la phrase tronquée dans l'espagnol.

étaient montés par le capitaine Diego de Almagro et cent vingt hommes, trois autres étaient des caravelles parties de Nicaragua avec trente hommes. Ils arrivaient dans ce gouvernement dans l'intention d'y prendre du service. Dès qu'ils eurent débarqué les troupes et les chevaux pour s'acheminer par terre, un vaisseau était parti de Concebi pour apprendre où se trouvait le gouverneur. Étant arrivés à Tumbez, le cacique n'avait pas voulu leur donner des nouvelles, ni remettre la lettre que Pizarre avait laissée pour les vaisseaux qui arriveraient. Ce bâtiment était donc reparti sans nouvelles du gouverneur. Un autre, qui plus tard avait mis à la voile, continua de suivre la côte jusqu'au port de Sant-Miguel. Là le capitaine du navire mit pied à terre et se rendit à la ville, où l'on se réjouit beaucoup de son arrivée. Cet officier repartit aussitôt avec les lettres que le gouverneur avait envoyées dans cette ville, et dans lesquelles il racontait la victoire que

Dieu lui avait accordée, ainsi qu'à ses gens, et l'immense richesse du pays.

Pizarre et les siens conçurent la plus grande joie de l'arrivée de ces vaisseaux. Il expédia à l'instant des courriers, et écrivit au capitaine de Almagro et à d'autres personnes qui l'accompagnaient, de venir, leur faisant savoir combien leur arrivée leur serait agréable. » Aussitôt débarqués au port de Sant-Miguel, leur disait-il, vous vous rendrez chez les caciques des environs de Caxamalca, pour ne pas être à charge à la colonie; car ces chefs ont des vivres en abondance. J'aurai le soin de faire fondre de l'or pour payer les nolis des transports, afin que vous repartiez promptement. »

Chaque jour des caciques se présentaient au gouverneur. Il en arriva un matin deux, qu'on nommait les chefs des voleurs, parce que leurs sujets attaquent tous ceux qui traversent leur pays; ils habitent sur la route de Cuzco. Il y avait soixante jours qu'Ataba-

lipa était en captivité quand le cacique de la ville où était le temple principal, et le gardien de cet édifice, se présentèrent au gouverneur. Celui-ci ayant demandé à Atabalipa qui ils étaient, il répondit que l'un était le chef de la ville du Temple, et que l'autre en était le gardien; qu'il était fort content de leur arrivée, parce qu'il leur ferait payer cher les mensonges qu'ils avaient faits. Il demanda une chaîne pour mettre aux fers le gardien, parce qu'il lui avait conseillé de faire la guerre aux chrétiens, et prétendait que l'idole lui avait dit qu'il les tuerait tous. Il avait aussi assuré à son père, pendant qu'il était au lit de mort, qu'il ne succomberait pas. Le gouverneur envoya chercher une chaîne : alors Atabalipa enchaîna cet homme, en disant qu'on ne le remît pas en liberté tant qu'il n'aurait pas fait apporter tout l'or du temple; il ajouta qu'il voulait donner cet or aux chrétiens, puisque son idole était un imposteur : il dit ensuite au gardien : « Je veux voir si celui

que tu appelles ton Dieu t'ôtera cette chaîne. »

Pizarre et le chef, qui était venu avec le gardien, envoyèrent chercher l'or du temple et celui que possédait ce cacique. Les messagers promirent de revenir dans cinquante jours avec tout ce qu'il y avait. Le gouverneur apprit que des Indiens se rassemblaient, et que Guamachuco était occupé par des gens de guerre. Il envoya Hernando Pizarre, vingt cavaliers et quelques fantassins dans cette ville, qui est à trois journées de Caxamalca, pour s'informer de ce qui se passait, et pour faire venir l'or et l'argent. Le capitaine Pizarre partit de Caxamalca le soir du jour des rois 1533.

Quinze jours après, plusieurs chrétiens arrivèrent avec une quantité considérable d'or et d'argent. Il y avait plus de trois cents charges ds ces métaux en bassins, grands vases et autres pièces. Le gouverneur ordonna de tout déposer dans la maison des gardes d'Atabalipa, avec ce que l'on avait

déjà apporté, disant qu'il garderait ce prince comme caution jusqu'à ce qu'il eût tenu sa promesse; et, pour plus de sûreté, il le confia à des chrétiens, qui devaient le surveiller jour et nuit. Au moment d'emmagasiner les objets, on les comptait tous pour qu'il n'y eût pas de fraude. Un frère d'Atabalipa était arrivé avec toutes ces richesses, il rapporta qu'il avait laissé à Xauxa une quantité d'or et d'argent encore plus considérable, qu'un chef d'Atabalipa, nommé Chilicuchima l'accompagnait.

Ferdinand Pizarre fit savoir qu'il avait pris des informations sur le pays, que l'on ne parlait pas de rassemblement : et il ajoutait qu'il était à Xauxa, avec un chef, qu'il désirait savoir quelles étaient les intentions de son frère, et s'il voulait qu'il continuât d'avancer; car il ne marcherait pas sans avoir de réponse. Le gouverneur lui écrivit qu'il avait le gardien entre ses mains, de se porter vers le temple, parce qu'Atabalipa avait donné l'ordre de prendre le trésor qui s'y

trouvait, et qu'il se hâtât de l'enlever. Il lui recommanda de lui écrire de toutes les villes où il passerait, ce qu'il fit.

Le capitaine Ferdinand Pizarre, voyant l'extrême lenteur que l'on mettait à apporter l'or, expédia trois chrétiens pour faire venir celui qui était à Xauxa, et pour visiter la ville de Cuzco. Il autorisa un d'entre eux à prendre possession de cette ville et des environs, à sa place, et au nom de S. M., devant un notaire qui le suivait. Il les fit accompagner d'un frère d'Atabalipa, et leur défendit de maltraiter les naturels, de leur prendre de l'or et d'autres objets malgré eux, et de ne pas dépasser les ordres du chef qu'ils avaient avec eux, de peur qu'on ne les tuât. Il leur ordonna de tâcher de voir la ville de Cuzco et d'écrire la relation de tout ce qui leur arriverait. Ils partirent de Caxamalca le 15 février de la même année.

Le capitaine Diego de Almagro arriva à

Caxamalca avec quelques troupes, le soir de Pâques Fleuri, le 14 du mois d'avril 1533. Ils furent bien reçus du gouverneur et de ceux qui l'accompagnaient. Un nègre, qui était parti avec les chrétiens qui se rendaient à Cuzco, retourna, le 23 avril, avec cent sept charges d'or et sept d'argent. Il venait de Xauxa, où l'on avait rencontré les Indiens qui arrivaient avec de l'or. Les autres Espagnols avaient continué leur voyage vers Cuzco. Ce nègre dit que le capitaine Ferdinand Pizarre serait bientôt de retour, qu'il avait été à Xauxa pour avoir une entrevue avec Chilicuchima. Le gouverneur fit déposer cet or avec l'autre, et toutes les pièces furent comptées.

Le 25 mars, le capitaine Ferdinand Pizarre entra dans Caxamalca avec tous les chrétiens qu'il avait emmenés et le chef Chilicuchima; il fut fort bien reçu du gouverneur et des autres chrétiens. Il rapporta du temple vingt-

cinq charges d'or et deux mille marcs d'argent; et il remit au gouverneur une relation rédigée par Miguel Stette, qui avait été de ce voyage en qualité d'inspecteur (*veedor*). C'est la suivante.

RELATION

DU VOYAGE FAIT PAR LE SEIGNEUR CAPITAINE

FERDINAND PIZARRE,

D'APRÈS LES ORDRES DU SEIGNEUR GOUVERNEUR
SON FRÈRE, DE LA VILLE DE CAXAMALCA
A PARCAMA, ET DE LA A XAUXA.

Mercredi, jour de l'Épiphanie, vulgairement nommé la fête des rois mages, le 6 janvier 1533, le capitaine Ferdinand Pizarre partit de Caxamalca à la tête de vingt chevaux et de quelques fusiliers. Le même jour il alla passer la nuit dans certaines habitations, à cinq

lieues de cette ville. Le lendemain, il dîna dans un autre village nommé Ychoca, et il y fut bien reçu; on lui donna tout ce dont il avait besoin, lui et ses gens. Il dormit ce jour-là dans un petit village appelé Guancasanga, et qui dépend de Guamachuco. Le jour suivant, de bonne heure, il arriva dans cette grande ville, située dans une vallée entourée de montagnes. Elle est d'une belle apparence, les édifices sont bien construits; le cacique se nomme Guamanchoro; ce chef accueillit fort bien le capitaine et ses hommes. Un frère d'Atabalipa, qui avait été pour hâter l'envoi de l'or de Cuzco, y arriva. Le capitaine apprit par cet Indien que le chef Chilicuchima était en marche à vingt journées de là, et qu'il apportait toute la quantité qu'Atabalipa avait demandée.

Le capitaine, voyant que l'or arrivait si lentement, envoya un exprès au gouverneur pour savoir ce qu'il devait faire, lui disant qu'il attendait sa réponse pour se por-

ter en avant. Il demanda dans cette ville, à des Indiens, si Chilicuchima venait de si loin; et, ayant mis à la question quelques-uns des principaux habitants, il sut d'eux que ce chef était à sept lieues de là, dans la ville d'Andamarca, avec vingt mille hommes de guerre; qu'il venait pour tuer les chrétiens et délivrer son maître. L'Indien, qui fit cet aveu, dit qu'il avait dîné avec lui la veille. Un ami de ce chef, ayant été pris en particulier, dit la même chose.

Dès que le capitaine en eut connaissance, il résolut de marcher à la rencontre de Chilicuchima; et, ayant rangé sa troupe en bon ordre, il se mit en route. Ce jour-là il alla passer la nuit dans un petit village nommé Tambo, sur le territoire de Guamachuco. Il prit de nouvelles informations, et tous les Indiens qu'on interrogea répondirent dans le même sens que les premiers. Pendant la nuit on fit bonne garde. Le lendemain matin il se porta en avant en très-

bon ordre, et il arriva à Andamarca avant midi; ce chef n'y était pas. Le capitaine ne put pas en avoir d'autres nouvelles, sinon qu'il était dans une ville nommée Xauxa, ainsi que l'avait dit le frère d'Atabalipa, et qu'il venait avec beaucoup d'or. Il reçut à Andamarca cette réponse du gouverneur :

« Vous savez que Chilicuchima et l'or viennent de loin, et que j'ai dans mes mains le chef du temple de Pachacama; vous savez aussi quelle quantité d'or il a promise. Informez-vous du chemin qui conduit dans cet endroit; et si vous pensez qu'il soit convenable que vous y alliez, allez-y, parce qu'en attendant, l'or de Cuzco arrivera. »

Le capitaine s'informa de la route du temple; et malgré que ses gens étaient *mal pourvus d'armes* (1) et d'autres objets nécessaires pour

(1) C'est ainsi que j'ai rendu *La gente iva mal adereçada de herrage*; ce dernier mot signifiant des objets en fer. Voilà comment Gaztelù traduit ce passage : *La gente che portava andava male in ordine di calciamenti*. Ces gens n'avaient que de

un voyage aussi long, considérant l'important service qu'on rendrait à sa majesté en allant chercher cet or, il résolut de l'entreprendre dans la crainte que les Indiens ne l'enlevassent. Il voulait aussi examiner le pays, et voir s'il pouvait être colonisé par des chrétiens; quoiqu'il sût que la contrée était coupée par des rivières nombreuses qu'il fallait passer sur des ponts de cordages, traverser de mauvais pas, et que la route était longue. Il emmena plusieurs chefs qui avaient été dans le pays, et il se mit en route le 14 janvier.

Le même jour il franchit plusieurs passages dangereux des rivières, et il alla passer la nuit sur la pente d'une montagne, dans un village nommé Totopamba. Les Indiens le reçurent fort bien, et lui donnèrent généreusement des vivres, ainsi que tout ce dont on eut

mauvaises chaussures. *Herrage* signifie quelquefois les fers d'un cheval qui en sont effectivement la chaussure, *calzamento;* mais ici ce mot se rapporte à *gente*, et par conséquent je ne pense pas qu'il faille le prendre dans ce sens : *sub judice lis est*.

besoin pour la nuit, et le lendemain ils fournirent des porteurs pour le bagage.

Le jour suivant le capitaine quitta cet endroit, et fut coucher dans un autre petit village nommé Coronga. Au milieu de la route on trouva une montagne toute couverte de neige, et partout un nombre considérable de troupeaux avec leurs bergers qui habitent les montagnes comme en Espagne. Ce village fournit des vivres, des porteurs et tout ce qui fut nécessaire; il dépend de Guamachoro. Le lendemain, le capitaine, étant parti, alla passer la nuit à Pinga, endroit peu important; l'on n'y trouva personne, la frayeur ayant fait fuir les habitants. La journée avait été très-pénible, à cause d'une descente d'escaliers en pierre fort rapide et dangereuse pour les chevaux. Le jour suivant, à la dînée, il parvint à une grande ville située dans une vallée. Une rivière très-rapide traverse la route; on la passe sur deux ponts réunis faits en cordages, et de cette manière : on élève un gros pilier de-

puis le niveau de l'eau jusqu'à une grande hauteur; d'un rivage à l'autre passent des câbles de liannes semblables à de l'osier, gros comme la cuisse, et fixés à de grandes pierres. Ces câbles sont éloignés entre eux de la largeur d'une charrette; ils sont traversés par de fortes cordes bien entrelacées; en bas sont quelques rochers qui consolident ces ponts. Les gens du commun passent sur un pont; un portier y est placé pour percevoir le péage: l'autre est réservé pour les principaux habitants et les chefs: ce pont est toujours fermé; on l'ouvrit pour faire passer le capitaine et ses gens; les chevaux traversèrent sans difficulté.

On se reposa deux jours, parce que le capitaine et son monde étaient fatigués de leur pénible voyage. Les Espagnols furent très-bien reçus; les naturels leur fournirent des vivres et tout ce dont ils avaient besoin. Le chef se nomme Pumapaecha. Le capitaine Ferdinand Pizarre quitta cet endroit, et alla dîner dans un petit village, où les Indiens

apportèrent tout ce qui lui était nécessaire. On passa sur un autre pont de cordages semblable au premier, et l'on alla dormir dans un village à deux lieues de là. Les habitants vinrent recevoir les chrétiens avec des démonstrations d'amitié; ils fournirent des vivres, et ils donnèrent des Indiens pour porter les bagages.

On marcha ensuite dans une vallée remplie de champs de maïs, et de petits hameaux bâtis à droite et à gauche de la route. Pizarre partit le lendemain dimanche, et il arriva le matin à un village, où il reçut le meilleur accueil. Les Indiens lui donnèrent beaucoup de moutons, de la *Chicha*, et ce dont ils avaient besoin. Tout ce pays est très-riche en maïs et en troupeaux; les chrétiens en rencontraient un grand nombre sur leur chemin. Le capitaine quitta ce village le jour suivant : il suivit la vallée, et il gagna une grande ville qu'on appelle Guarax, et son chef Pumacapillay. Cet Indien et ses sujets

fournirent beaucoup de vivres et des porteurs. Guarax est dans une plaine près d'une rivière. On voit dans les environs d'autres villes, riches en troupeaux et en maïs. Il y avait dans un seul parc deux cents lamas destinés seulement à la nourriture de Pizarre et de ses gens.

Le capitaine partit le soir, et il alla coucher dans un endroit nommé Sucaracoay, où il fut bien reçu. Le cacique se nommait Marcocana; nous nous y reposâmes un jour, car les gens et les chevaux étaient fatigués de la route. Cette ville était considérable; elle avait garnison. Chilicuchima occupait les environs avec cinquante mille hommes.

Le lendemain, Ferdinand Pizarre partit de Sucaracoay, traversa une vallée cultivée et riche en troupeaux, et il alla passer la nuit deux lieues plus loin, dans un hameau nommé Pachicoto. Il quitta dans cet endroit la route royale qui conduit à Cuzco, et il prit celle des plaines. Le jour suivant il se remit en mar-

che, et il fut coucher à un village que l'on appelle Marcara; le chef se nommait Corcora.

Les habitants sont des propriétaires de troupeaux qui ont leurs bergers. A certaines époques de l'année ils les conduisent dans la plaine pour les faire paître, comme c'est l'usage en Castille et dans l'Estremadure. De ce pays, les eaux descendent à la mer et rendent le chemin difficile. L'intérieur des terres est très-froid, couvert de marais et de neiges; la côte est fort chaude. Il pleut trop peu, pour nourrir les semences; mais les eaux qui coulent des montagnes arrosent la terre, qui est très-fertile en fruits et en vivres de toute sorte.

Le lendemain, il marcha le long d'un fleuve bordé de vergers et de champs, et il alla passer la nuit dans un hameau nommé Guaracanga. Il s'arrêta la nuit suivante dans un grand bourg, que les Indiens appellent Parpunga; il est sur le rivage de la mer. On y voit une forteresse et cinq casemattes peintes de diverses

façons en dehors et dans l'intérieur; les portes sont d'un beau travail, suivant l'usage d'Espagne : l'entrée principale est ornée de deux tigres. Les habitants furent remplis de frayeur en voyant des gens nouveaux pour eux : surtout les chevaux les étonnaient beaucoup. Le capitaine les fit tranquilliser par l'interprète, et ces Indiens se rendirent fort utiles. En quittant ce bourg, on prit une autre route plus large, faite par les peuplades des environs; elle est garnie de murailles de chaque côté.

Pizarre avait resté deux jours à Parpunga pour faire reposer son monde et pour attendre que les chevaux fussent ferrés (1). A la sortie de cette ville, il passa une rivière avec ses gens, les hommes sur des radeaux et les chevaux à la nage. Il alla coucher dans un village nommé Guamamayo, situé au-dessus d'un ravin, sur le bord de la mer. Près de cet en-

(1) *Esperar herrage*. Le traducteur italien dit *spettar vittovaglie*, attendre des vivres. Cette fois, je crois positivement qu'il a tort.

droit on traversa à la nage une autre rivière avec de grandes difficultés, car elle était très-grosse et très-rapide. Dans cette partie du pays on ne trouve pas de ponts, les fleuves étant très-larges et débordés. Le chef du village et les habitants lui prêtèrent secours pour l'aider à passer le bagage. Ils fournirent une grande quantité de vivres et des porteurs.

Pizarre et ses gens quittèrent cet endroit le 9 janvier, et il alla passer la nuit trois lieues plus loin, dans un village soumis au cacique de Guamamaya. Presque toute la route est bordée de terres en cultures d'arbres et de vergers, elle est unie, et de chaque côté règne un mur en torchis. Le soir on alla coucher dans une grande ville sur le bord de la mer, et que l'on appelle Guarva. Elle est bâtie dans une belle position, et possède de beaux édifices. Les chrétiens furent bien reçus des chefs et des Indiens; ceux-ci leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin. Dès la pointe du jour, le capitaine partit avec

son monde, et il alla au village de Llachu, où il coucha. On donna à cet endroit le nom du village des Perdrix, parce que dans chaque maison il y en avait en cage. Les habitants se présentèrent en amis, reçurent le capitaine avec des démonstrations de joie, et lui rendirent nombre de service. Le cacique ne se fit pas voir.

Le lendemain, le capitaine partit de grand matin, parce qu'on lui avait dit que ce jour-là la traite était très-longue. Il alla dîner dans un grand village, nommé Siculacumbi, qui est à cinq lieues plus loin. Le chef du pays et les naturels vinrent avec des démonstrations pacifiques, et donnèrent tous les vivres nécessaires pour la journée. Le capitaine se remit en marche à l'heure de vêpres, accompagné de ses gens, pour gagner la ville où était le temple. Il traversa à gué une rivière, et suivit une route bordée de murs en torchis, et il alla passer la nuit dans une ville à une lieue et demie plus loin. Le jour

suivant, dimanche 30 janvier, le capitaine continua son voyage; et, sans quitter des bois et des habitations, il arriva à Pacalcami, qui est l'endroit où le temple est situé. A moitié chemin est un village où le capitaine dîna. Le chef de Pacalcami et les principaux habitants vinrent le recevoir avec amitié, et témoignèrent aux Espagnols d'excellentes dispositions. Aussitôt le capitaine alla occuper de très-grands logements qui sont dans la ville. Sans plus tarder, il dit au chef, qu'il venait par ordre du seigneur gouverneur pour chercher l'or du temple, que le cacique lui avait promis, et qu'il fallait à l'instant l'aller prendre et le lui livrer, ou bien le porter où était son frère.

Tous les principaux du pays et les prêtres de l'idole, s'étant consultés, répondirent qu'ils le donneraient; mais ils dissimulèrent et gagnèrent du temps. Enfin, ils en apportèrent une fort petite quantité, disant qu'il n'y en avait pas davantage. Le capitaine, cacha ses in-

tentions, demanda à voir l'idole, et qu'on l'y conduisît, ce qui fut fait. Elle était dans une maison bien peinte, au milieu d'une belle salle très-obscure, fétide et bien fermée. Cette idole était en bois et fort laide, les gens dirent que c'était le Dieu qui les avait créés et qu'il faisait croître tous leurs vivres. A ses pieds étaient quelques bijoux d'or. Ils ont tant de respect pour ce Dieu, qu'il n'y a que les prêtres ou ses serviteurs, comme ils les appellent, qui puissent le servir, les autres n'osent pas entrer, et ils pensent qu'ils ne sont pas dignes de toucher de la main les murs de sa maison. On s'accorde à dire que le diable est dans cette idole, et qu'il parle avec ses suppôts, qu'ils ont ensemble des entretiens diaboliques qu'ils publient dans tout le pays. Ils la regardent comme un Dieu, et ils lui font de nombreux sacrifices. De trois cents lieues à la ronde on vient en pèlerinage près de ce diable avec de l'or, de l'argent et des richesses; ceux qui les apportent se présentent au portier qui leur réclame

leur offrande, après quoi ils parlent à l'idole et lui demandent ce qu'ils désirent Les prêtres, avant de servir cette divinité, doivent jeûner pendant plusieurs jours et cesser tout commerce avec les femmes. Dans toutes les rues de cette ville, aux portes principales et dans les environs du temple, on voit un grand nombre de ces idoles de bois que les Indiens adorent à l'imitation de leur diable. Il résulte des rapports de beaucoup de chefs du pays, que depuis la ville de Catamez, où commence ce gouvernement, tous les habitants de la côte apportaient à ce temple de l'or et de l'argent, et que chaque année ils payaient un certain tribut. Ils avaient des intendants et des maisons pour la perception du tribut; on y trouva un peu d'or, et des indices qui prouvaient qu'il y en avait eu beaucoup plus. On sut par les Indiens que le diable avait commandé qu'on enlevât ces trésors. On pourrait dire beaucoup de choses sur les idolâtries pratiquées à l'égard de cette fausse divinité;

mais je n'en parlerai pas pour éviter d'être prolixe. Les Indiens prétendent surtout que l'idole leur dit qu'elle est leur Dieu, qu'elle peut les détruire s'ils lui déplaisent et ne la servent pas bien, qu'elle tient en sa puissance toutes les choses de ce monde. Les naturels étaient si troublés et si épouvantés d'avoir vu seulement le capitaine entrer pour la voir, qu'ils croyaient qu'aussitôt que les chrétiens seraient sortis de ce temple l'idole les ferait périr tous.

Les chrétiens firent comprendre aux Indiens la grossière erreur dans laquelle ils étaient, que l'être qui parlait dans cette idole, c'était le diable qui les trompait, et ils les engagèrent dorénavant à ne plus y croire et à ne pas faire ce qu'il leur conseillait. Ils leur tinrent aussi d'autres discours sur leurs idolâtries. Le capitaine ordonna d'abattre la salle obscure où était l'idole, et de la briser devant tous les naturels; il leur fit comprendre beaucoup de choses ayant rapport à notre sainte

religion, puis il leur indiqua le signe de la croix, afin qu'ils se défendissent du démon.

Xachacama est une ville considérable; près du temple on voit un édifice consacré au soleil, il est situé sur une éminence entourée de cinq murailles bien faites; il y a des maisons avec des terrasses comme en Espagne; la ville paraît ancienne, à en juger par les édifices en ruines que l'on y voit. La plus grande partie du mur d'enceinte est écroulée; le principal chef de l'endroit se nomme Taurichumbi.

Les caciques des environs vinrent voir le capitaine, et lui offrirent en présent des produits de leur territoire, de l'or et de l'argent; ils s'étonnèrent beaucoup de ce qu'il avait osé pénétrer où était l'idole et la détruire. Le cacique de Malaque, qui s'appelait Lincoto, vint faire acte de soumission à S. M., et il apporta un présent d'or et d'argent. Celui de Noax, nommé, Alincay fit de même; celui de Gualco, dont le nom était Guarilli, offrit pareillement de l'or et de l'argent. Le cacique de Chincha et

dix de ses principaux sujets présentèrent aussi de l'or et de l'argent; il dit que son nom était Tambianuea, celui de Goarva s'appelait Guaxchapaicho, celui de Colixa Aci, et celui de Sallicaimarca Yspilo. D'autres chefs des environs apportèrent leurs présents d'or et d'argent, qui, joint à ce que l'on avait enlevé du temple, forma *quatre-vingt-dix mille pesos*. Le capitaine parla avec bonté à tous ces chefs, et les remercia de leur visite; il leur recommanda au nom de S. M. de toujours se conduire de même, et il les renvoya très-satisfaits.

Ferdinand Pizarre apprit à Xachaçama que Chilicuchima, le chef d'Atabalipa, était à quatre jours de marche de la ville, avec beaucoup de monde et l'or, qu'il ne voulait pas venir plus avant. On disait aussi qu'il avait l'intention de combattre les chrétiens. Le capitaine lui expédia un messager avec une escorte, pour lui dire d'apporter l'or, puisqu'il savait que son souverain était prisonnier, qu'il l'attendait depuis longtemps, et que le gouverneur aussi

était mécontent de son retard, il le rassura pour l'engager à venir, ne pouvant aller le trouver à cause des chevaux, car le chemin était mauvais. Il lui fit dire de se rendre à un village situé sur la route, et que là le premier arrivé attendrait l'autre. Chilicuchima répondit qu'il ne manquerait pas de se conformer aux intentions du capitaine. Celui-ci partit donc de Xachacama pour rejoindre ce chef.

Le même jour le capitaine Ferdinand Pizarre arriva au village de Guarva, situé dans une plaine, sur le bord de la mer. Là il quitta le rivage et il regagna l'intérieur des terres. Le 3 mars, il partit de Guarva, et il remonta pendant toute la journée un fleuve bordé de bois. Le soir il alla se reposer dans un village sur le bord de ce fleuve, et qui est soumis au village de Guarva, on le nomme Guaranga. Il en partit le lendemain, et il alla passer la nuit dans un hameau nommé Ayllon, bâti au pied d'une montagne: cet endroit, dépendant d'A-

ratambo, village plus considérable, fort riche en troupeaux et en maïs.

Le jour suivant, 5 même mois, il fut coucher dans un village dépendant de Caxatambo (*Aratambo*), et que l'on nomme Chincha; on trouve dans la route une grande montagne de neige, très-escarpée. Les chevaux y enfonçaient jusqu'au ventre. Le bétail est très-nombreux dans ce village; le capitaine y séjourna deux jours. Il en repartit le samedi 7, et fut passer la nuit à Caxatamba. C'est une grande ville, située dans une vallée profonde, et riche en troupeaux. On trouve sur toute la route beaucoup de porcs, de lamas. Le nom du cacique est Sachao : il se montra très-serviable aux Espagnols. On prit dans cette ville la grande route que Chilicuchima devait suivre; la distance est de trois journées de marche. Le capitaine Pizarre s'informa si ce chef avait passé pour se rejoindre à lui comme il l'avait promis; tous les Indiens lui dirent que oui, et qu'il conduisait tout l'or;

mais, comme on le vit par la suite, on leur avait fait la leçon pour qu'ils répondissent ainsi, si le capitaine venait; puisque Chilicuchima restait à Xauxa, sans penser à se rendre à l'endroit convenu : on sait que les Indiens disent rarement la vérité. Quoique ce fût une entreprise pénible et dangereuse, le capitaine se décida à marcher par la grande route par où Chilicuchima devait arriver, afin de le rejoindre, et s'il n'avait pas pris ce chemin, d'aller le trouver partout où il serait, afin de s'emparer de l'or, défaire son armée, ou le gagner par de bons traitements; et s'il s'y refusait de l'attaquer et de s'emparer de l'or. Le capitaine prit donc le chemin d'une ville nommée Pomba, qui est sur la route royale. Le lundi, 9 du mois, il fut coucher dans le village d'Oyu, situé au milieu des montagnes. Le chef se présenta pacifiquement, et donna aux chrétiens tout ce dont ils avaient besoin pour la nuit. On en partit le matin, et le soir on se rendit à un

hameau de bergers, près d'un petit lac d'eau douce de trois lieues de large, et dans une plaine riche en troupeaux de moutons de moyenne grandeur, comme ceux d'Espagne, et dont la laine est très-fine.

Le mercredi de bonne heure, le capitaine Ferdinand Pizarre et ses gens arrivèrent à Pombo. Tous les principaux de la ville, et quelques chefs d'Atabalipa qui s'y trouvaient réunis, vinrent le recevoir avec des guerriers. Il trouva dans cet endroit cent cinquante arrobes d'or, que Chilicuchima avait envoyés. Quant à lui, il restait à Xauxa avec son armée. Aussitôt que le capitaine se fut établi dans ses logements, il demanda aux officiers d'Atabalipa pourquoi ce chef envoyait cet or et ne venait pas lui-même, comme il l'avait promis. Ils répondirent que c'était parce qu'il avait une grande frayeur des chrétiens, qu'une quantité considérable d'or venait de Cuzco, et qu'il n'osait pas se présenter avec si peu. Ferdinand Pizarre lui envoya de cette

ville un messager pour le tranquilliser, et lui dire que, puisqu'il n'était pas venu, il irait lui-même le trouver, mais qu'il n'en fût pas effrayé. Le capitaine fit reposer un jour les chevaux, qui étaient très-fatigués, pour qu'ils pussent combattre en cas de besoin.

Le vendredi, 14 mars, il se mit en route avec tous ses gens de pied et les cavaliers pour se rendre à Xauxa. Le soir il fut reposer à Xacamalca, à six lieues de Pombo, en suivant une plaine : au milieu est un lac d'eau douce qui commence près de la ville, et qui a huit à dix lieues de tour. Il est tout environné de villages; sur les bords paissent beaucoup de troupeaux, on y voit un grand nombre d'oiseaux aquatiques d'espèces très-variées, et de petits poissons. Le père d'Atabalipa et lui-même avaient fait venir de Tumbez beaucoup d'embarcations pour leur divertissement. Une rivière qui passe par Pombo sort du lac, et traverse un certain quartier de cette ville, elle est tortueuse et

profonde : on peut, en la descendant, venir débarquer à un pont près de Pombo. Ceux qui le passent payent un droit comme en Espagne. Les bords de cette rivière sont couverts de bétail ; on lui donna le nom de Guadiana, parce qu'elle ressemble beaucoup à ce fleuve.

Samedi, 15 du mois de mars, le capitaine partit de Xacamalca : il dîna dans une maison éloignée de trois lieues. Il y fut bien reçu et bien nourri. Il alla coucher à trois autres lieues plus loin, dans un village nommé Carma : il est bâti sur le penchant d'une montagne. On installa le capitaine dans une maison peinte, où sont d'excellents logements. Le cacique lui fit une bonne réception, fournit des vivres et des porteurs. Le dimanche matin, il quitta ce village, car la journée devait être forte, et il commença à marcher, ses gens étant rangés en bon ordre, dans la crainte que Chilicuchima ne lui eût dressé des embûches, puisqu'il n'avait pas envoyé de messager. Vers

l'heure de vêpres, il arriva dans un village nommé Yanaymalca, d'où l'on vint à sa rencontre. Il apprit que Chilicuchima avait quitté Xauxa, ce qui augmenta ses soupçons; et comme il n'en était qu'à une lieue, aussitôt après avoir dîné il se mit en marche. Lorsqu'on fut en vue de cette ville, on aperçut du haut d'une colline de nombreux rassemblements, sans distinguer si c'étaient des guerriers ou du peuple. Étant arrivé sur la place principale, Pizarre vit que ces rassemblements étaient composés d'habitants qui s'étaient réunis pour lui faire fête.

Avant de mettre pied à terre, le capitaine demanda Chilicuchima. On lui répondit qu'il s'était rendu dans une autre ville sous prétexte de quelques affaires, et qu'il viendrait le lendemain. Ce chef s'était absenté jusqu'à ce qu'il eût connu, par les Indiens qui accompagnaient Pizarre, quelles étaient les intentions des Espagnols; car voyant qu'il avait mal agi en ne tenant pas sa parole, et que le

capitaine avait fait quatre-vingts lieues pour le voir, il soupçonnait qu'on arrivait pour le prendre et le tuer. Il craignait aussi les chrétiens et surtout les chevaux. Le capitaine conduisait avec lui un fils de Cuzco l'ancien. Dès que celui-ci sut que Chilicuchima était parti, il voulut se rendre près de lui, et il y alla dans une litière.

Pendant toute la nuit suivante les chevaux restèrent sellés et bridés. On défendit aux chefs du pays de laisser paraître aucun Indien sur la place, leur disant que les chevaux étaient mécontents et qu'ils les tueraient. Le fils de Cuzco revint le lendemain avec Chilicuchima, tous deux dans des litières et bien accompagnés. En entrant dans la place ils mirent pied à terre, laissèrent tout leur monde, et se rendirent au logement de Ferdinand Pizarre avec quelques personnes de leur suite. Chilicuchima s'excusa de n'être pas venu selon sa parole au-devant de lui, prétendant qu'il n'avait pu le faire à cause

de ses occupations importantes. Le capitaine lui ayant demandé pourquoi il n'était pas venu au rendez-vous comme il l'avait promis; il répondit que son maître Atabalipa lui avait défendu de bouger. Pizarre lui répliqua : « Je ne suis plus mécontent, allez vous reposer, et vous viendrez avec moi près du gouverneur qui retient prisonnier votre maître Atabalipa : celui-ci ne sera mis en liberté qu'après avoir livré l'or qu'il a promis. Je sais que vous en gardez beaucoup; il faut tout prendre, nous partirons ensemble et vous serez bien traité. » Chilicuchima lui dit que son maître lui avait commandé de ne pas se mettre en marche, que par conséquent s'il ne recevait pas de nouveaux ordres, il n'oserait pas y aller; car ce pays était nouvellement conquis, et s'il le quittait il pourrait se soulever.

Ferdinand Pizarre discuta longtemps avec ce chef; il finit par lui dire d'y penser la nuit, et de lui rendre réponse le lendemain

matin. Le capitaine voulut le persuader par de bonnes raisons, dans la crainte d'exciter une révolte dans le pays, et qu'il n'en advînt malheur aux trois Espagnols qui étaient allés à Cuzco.

Le lendemain matin, de bonne heure, Chilicuchima se rendit au logement du capitaine, et lui dit : que puisqu'il voulait qu'il allât avec lui, il ne pouvait que se conformer à ses désirs; qu'il y consentait, et qu'il laisserait un chef avec ses gens de guerre.

Ce jour-là on recueillit trente charges d'or de bas aloi, et il fut convenu que l'on partirait dans deux jours. Pendant ce temps-là, trente ou quarante charges d'argent furent apportées. Les Espagnols se tinrent sur leurs gardes; les chevaux restèrent sellés jour et nuit, car ce chef d'Atabalipa commandait des forces si nombreuses, que si les chrétiens avaient été attaqués de nuit il en serait résulté de grands malheurs.

La ville de Xauxa, bâtie dans une belle

vallée, et sous un ciel tempéré, est très-grande; une rivière considérable passe auprès; le sol est très-fertile; elle est construite comme celles d'Espagne, les rues sont bien tracées : dans les environs sont plusieurs villages qui en dépendent. La population de Xauxa et de son territoire est fort nombreuse; car, suivant l'estimation qu'en firent les Espagnols, chaque jour plus de cent mille hommes se rassemblent sur la place; et, néanmoins, les marchés et les rues sont si remplis, qu'il semble que tous les habitants y soient réunis. Il y avait des gens chargés de compter toute cette population, afin de savoir quels étaient ceux qui devaient servir les guerriers; d'autres devaient inspecter ce que l'on apportait dans la ville.

Chilicuchima avait des intendants chargés de pourvoir l'armée, des charpentiers qui travaillaient le bois; et, comme un grand prince, il tenait autour de lui beaucoup de gens pour le service ou pour la garde de sa

personne : sa maison avait trois ou quatre portiers; enfin, il se faisait servir comme son maître, et il l'imitait en tout. On le redoutait dans toute la contrée à cause de sa grande valeur. Il avait su gagner, d'après les ordres de son souverain, plus de six cents lieues de pays. Pendant ses conquêtes, il avait livré des batailles nombreuses en plaine et dans des passages dangereux, constamment il était resté vainqueur, et il avait soumis tout le pays. .....

Le vendredi 20 mars, le capitaine Ferdinand Pizarre partit de Xauxa pour retourner à Caxamalca; il emmenait avec lui Chilicuchima. Le même jour il alla jusqu'à Pombo, où vient aboutir la route royale de Cuzco; il y resta le jour de son arrivée et le lendemain. Le *mercredi*; en suivant des plaines riches en bétail, il alla loger dans de grandes maisons; cette nuit-là il neigea beaucoup. Le jour suivant il coucha dans un village au milieu des montagnes, et que l'on nomme

Tambo. Près de là est une rivière profonde, traversée par un pont; on descend au bord de l'eau par un escalier en pierre très-dangereux : si l'ennemi occupait la hauteur, il pourrait faire beaucoup de mal. Le capitaine reçut du cacique de cet endroit tout ce dont il eut besoin; et l'on fit des réjouissances, tant pour la venue de Ferdinand Pizarre que pour celle de Chilicuchima : il était d'usage de lui donner des fêtes. Le vendredi suivant, on alla se reposer dans un village nommé Tonsucancha; le cacique s'appelle Tillima. On y fut bien reçu; nombre de gens vinrent offrir leur service; car, bien que le village fût petit, une multitude d'habitants des environs accoururent pour voir les chrétiens. Il y a dans cet endroit beaucoup de moutons petits, et dont la laine, fort bonne, ressemble à celle d'Espagne. Le lendemain on alla passer la nuit à cinq lieues plus loin dans une ville nommée Guaneso; la route est pavée, il y a des canaux creusés pour l'écoulement des eaux. On dit

qu'ils furent pratiqués à cause des neiges qui tombent dans ce pays à une certaine époque de l'année. Guaneso est une grande ville, bâtie dans une vallée entourée de montagnes très-élevées : elle a trois lieues de tour. Du côté de Caxamalca on franchit une montée très-escarpée. Le capitaine et les chrétiens reçurent un très-bon accueil ; et, pendant deux jours qu'ils y séjournèrent, on fit beaucoup de fêtes. Cette ville a plusieurs villages sous sa dépendance ; les troupeaux y sont très-nombreux.

Le dernier jour du même mois, le capitaine quitta Guaneso avec ses gens, et ils arrivèrent à un pont qui traverse une grande rivière. Il est construit en grosses poutres : un portier est chargé de recevoir le péage, comme c'est l'usage dans le pays. On coucha ce soir-là dans un village à quatre lieues du dernier endroit. Chilicuchima fit donner tout ce dont on avait besoin pour la route. Le premier d'avril on passa la nuit à Pincosmarca, village situé sur le penchant d'une

haute montagne : le cacique se nomme Panpay. On logea le jour d'après à Guari, jolie ville où passe une autre rivière large et profonde, traversée par un pont. Cet endroit est très-fort, à cause des fondrières profondes qui l'entourent de deux côtés. Chilicuchima dit qu'il s'y était battu contre l'armée de Cuzco, qui avait attendu les siens dans cette place, et qu'elle s'y était défendue deux ou trois jours. Quand les gens de Cuzco furent vaincus, ils passèrent le pont, et y mirent le feu ; mais Chilicuchima et son armée traversèrent à la nage, et tuèrent une grande partie des ennemis.

Ferdinand Pizarre partit de cette ville le lendemain, et il alla coucher à Guacango, à cinq lieues au delà : puis le jour suivant, à Piscobamba, grande ville bâtie sur le flanc d'une hauteur. Le cacique se nomme Tanguame. Cet Indien et ses sujets le reçurent très-bien, et rendirent beaucoup de services aux chrétiens. A moitié chemin de cette ville,

à Guacabamba, est une rivière très-profonde, sur laquelle est un pont double, en cordages, tel que ceux que l'on a déjà décrits; c'est-à-dire qu'il est construit de cette façon : on élève un pilier de pierre, tout près de l'eau. D'un côté du fleuve à l'autre, sont des câbles gros comme la cuisse, faits en osier : de fortes cordes bien entrelacées traversent ces câbles; les parapets sont très-élevés. En bas sont de grandes pierres fixées pour consolider le pont. Les chevaux passèrent très-facilement, quoique le pont tremblât quand on traversait, ce qui est très-effrayant lorsqu'on n'y est pas accoutumé; mais il n'y a pas de danger, car ces ponts sont très-solides. Tous ont des gardiens comme en Espagne, et cela est organisé ainsi que nous l'avons déjà dit.

Le capitaine ayant quitté cette ville, alla loger dans des habitations qui sont à cinq lieues plus loin. Il repartit le jour suivant de cet endroit, nommé Agoa, et qui dépend

de Piscobamba. C'est un riche village, abondant en mais, et bâti au milieu des montagnes. Le cacique et les siens fournirent ce qui fut nécessaire pour la route, et le matin ils procurèrent les gens dont on eut besoin. Le lendemain soir, le capitaine fut loger à Lonchucho, village à quatre lieues d'Agoa; le chemin est très-difficile. Lonchucho est placé dans un fond; une demi-lieue avant d'y arriver, on trouve une route très-large, taillée dans le roc; des marches sont pratiquées dans la pierre, et il y a des passages très-dangereux et très-forts pour qui voudrait s'y défendre.

Ferdinand Pizarre se rendit ensuite à Andamaca, d'où il partit pour Pachamaca. Les deux routes royales qui conduisent à Cuzco se réunissent dans cette ville. Depuis Pombo on compte trois lieues de chemins très-difficiles : les descentes et les montées ont des escaliers de pierre. Du côté du penchant de la montagne sont des murs en pierre pour

empêcher de tomber ; car il y a des endroits où, si l'on glissait on se briserait en morceaux : c'est très-utile pour les chevaux, qui sans cela se précipiteraient. On trouve à moitié chemin un pont de pierre et de bois construit entre deux rochers avec beaucoup d'art. D'un côté de ce pont sont des logements fort bien bâtis et une cour en pierre, où, suivant les Indiens, on donnait des festins et des fêtes aux souverains du pays quand ils passaient par-là.

Depuis cet endroit, Ferdinand Pizarre suivit jusqu'à Caxamalca la même route qu'il avait prise en allant, et il entra dans cette ville avec Chilicuchima, le 25 du mois de mai 1533. On vit alors une chose inouie depuis la découverte des Indes, et c'est un fait à faire remarquer aux Espagnols. Au moment où Chilicuchima passa la porte de la ville où son souverain était prisonnier, il prit à un porteur indien de sa suite une charge moyenne, et la mit sur ses épau-

les. Un grand nombre de principaux chefs qui l'accompagnaient suivirent son exemple; et, chargés de cette façon, ils entrèrent où était leur maître. Aussitôt qu'il le vit, il leva les mains vers le soleil, et il rendit grâce à cet astre de ce qu'il lui avait permis de le voir encore. Puis, s'approchant de son souverain avec beaucoup de tendresse et en pleurant, il lui baisa la figure, les mains et les pieds : les autres chefs qui étaient venus avec lui firent de même. Atabalipa montra tant de fierté, que bien qu'il n'y eût dans ses états personne qu'il aimât davantage, il ne le regarda même pas, et il ne fit pas plus de cas de lui que du dernier des Indiens qui étaient présents. Cette coutume de porter un fardeau pour se présenter devant Atabalipa était en usage auprès de tous les souverains qui ont régné dans ce pays.

La relation ci-dessus est faite par moi Miguel Estete, inspecteur (*veedor*), qui ai accompagné le capitaine Ferdinand Pizarre, et j'ai rap-

porté tous les faits tels qu'ils se sont passés.

MIGUEL ESTETE.

Le premier auteur continue :

Le gouverneur pensa que les six navires qui étaient dans le port de Sant-Miguel ne pouvaient y séjourner plus longtemps, et que, si on retardait leur départ, ils finiraient par se perdre. Les capitaines de ces bâtiments lui avaient demandé d'être payés et expédiés. Pizarre convoqua donc un conseil pour qu'ils fussent congédiés, et qu'une relation de ce qui s'était passé fût envoyée à S. M. Il fut convenu avec les officiers, que l'on fondrait tout l'or qu'il y avait dans la ville, et qu'Atabalipa y avait fait transporter, et tout ce qui arriverait, pendant que l'on serait occupé à cette opération; qu'une fois terminée et le partage fait, le gouverneur irait coloniser, suivant les ordres de S. M.

Le 3 mars de l'année 1533, on annonça publiquement que l'on allait fondre, et l'on se mit au travail.

Dix jours après, un des chrétiens qui avait été à Cuzco, arriva à Caxamalca; c'était celui qui était parti en qualité de notaire. Il rapportait une relation dans laquelle on racontait comment on avait pris possession dans cette ville, au nom de S. M., et l'on y donnait une description des places qui sont sur la route. Il y était dit que l'on en comptait trente principales, et d'autres plus petites; que la ville de Cuzco est aussi grande qu'on l'a déjà rapporté, qu'elle est sur le penchant d'une montagne, près d'une plaine, que les rues sont bien dessinées et pavées, et que, pendant le séjour des envoyés qui dura une huitaine, ils ne purent voir tout ce qu'elle contenait. Cuzco y avait une maison revêtue de plaques d'or, carrée et fort bien construite. Elle a sur chaque face trois cent cinquante pas de long. Ils avaient enlevé de cette maison sept cents plaques

d'or, qui pesaient l'une dans l'autre cinq cents *pesos*. Les Indiens retirèrent d'une autre maison deux cent mille *pesos*; mais, comme il était à un titre très-bas, les nôtres n'en voulurent pas : il n'y avait que sept ou huit carats par *peso*. Ces deux maisons étaient les seules plaquées en or qu'ils virent, les Indiens ne leur ayant pas laissé observer toute la ville. A en juger par l'apparence et par les officiers qui y résidaient, il paraissait y avoir de grandes richesses.

Les Espagnols y trouvèrent le chef Quisquis, qui commande la place pour Atabalipa; il est à la tête de trente mille hommes de garnison qui la gardent, parce qu'elle est près des Caraïbes et d'autres peuples qui sont en guerre avec cette ville. Le notaire parla fort au long des choses que l'on voit à Cuzco, et du bon ordre qui y règne. Il dit que le chef des Espagnols qui y avaient été envoyés revenait avec eux et six cents plaques d'or et d'argent, ainsi qu'une quantité considé-

rable de ces métaux que leur avait donnée à Xauxa le chef que Chilicuchima avait laissé dans cette ville. De sorte que tout l'or qu'ils apportaient se montait à cent soixante-huit charges de *paligueres* (1) portées par quatre Indiens; ils conduisaient, disait-il, peu d'argent. Ne recevant l'or que peu à peu, ils devaient attendre, et il fallait beaucoup d'Indiens pour l'aller chercher, car on le recueillait de ville en ville. Il pensait qu'ils seraient à Caxamalca dans un mois.

Les convois d'or qui venaient de Cuzco, comme on vient de le dire, arrivèrent à Caxamalca le 13 juin 1533; il y en avait deux cents charges et vingt-cinq d'argent. Il paraissait y avoir cent trente quintaux d'or. Quand cet or fut arrivé, il en vint encore soixante charges de bas aloi, la plus grande partie était

(1) Ce mot n'est pas espagnol : le traducteur déjà cité le rend par *Paligheri* qui n'est pas italien. On peut supposer avec quelques raisons qu'il signifie un brancard ou palaquin, terme qui n'est pas sans analogie avec cette expression.

en plaques semblables à des planches de caisses de trois à quatre palmes de largeur. Elles avaient été enlevées des murs des appartements; et il y avait des trous qui semblaient indiquer qu'on les avait clouées; on acheva de fondre et de faire le départ de cet or, le jour de Saint-Jacques, et tout l'or et l'argent ayant été pesés dans une balance, la totalité s'éleva à un million trois cent vingt-six mille cinq cent trente-neuf *pesos* d'or fin, sur lesquels, après que l'on eut prélevé le droit du fondeur, sa majesté devait avoir le *quint*, qui s'éleva à deux cent soixante-deux mille cinquante-neuf *pesos* d'or fin. L'argent produisit cinquante-un mille six cent dix marcs, dont dix mille cent vingt-un furent pour l'empereur.

Pizarre préleva le quint et le droit du fondeur sur la totalité, puis il partagea le reste entre les conquérants qui l'avaient gagné. Il revenait à chaque cavalier huit mille huit cent quatre-vingts *pesos* d'or, et trois cent

soixante-deux marcs d'argent, et aux fantassins quatre mille quatre cent quarante *pesos*, et cent quatre-vingt-un marcs d'argent; mais chacun eut plus ou moins, suivant la qualité des personnes et les peines qu'elles avaient souffertes.

Avant le partage de l'or, le gouverneur en avait mis à part une certaine quantité qu'il donna aux colons qui étaient restés à Sant-Miguel, à tous ceux qui étaient venus avec le capitaine Diego de Almagro, à tous les marchands, et aux marins qui arrivèrent après que la guerre fut terminée : de sorte que tous ceux qui se trouvèrent dans le pays en eurent leur part. On peut donc appeler cette fonte une fonte générale, car elle fut générale pour tous.

Il arriva pendant ce travail un événement digne d'être noté : un jour on fondit quatre-vingt mille pesos d'or, tandis qu'ordinairement on n'en fondait qui cinquante ou soixante mille. Cette fonte fut faite par les Indiens. Ils

ont parmi eux des orfèvres et des fondeurs habiles qui travaillent avec neuf fourneaux.

Je n'omettrai pas de parler des prix que l'on a payé les vivres, et certaines marchandises dans ce pays, bien qu'il y aura des personnes qui ne me croiront pas, car ces prix sont exorbitants; mais je puis le dire sans mensonge, puisque je l'ai vu et que j'ai acheté divers objets. Un cheval s'est vendu mille cinq cents *pesos*, un autre, trois mille trois cents; le prix ordinaire était de deux mille cinq cents, encore n'en trouvait-on pas : une bouteille de vin de trois *açumbres* (6 *litres* 0.60) soixante *pesos*. J'ai payé deux *açumbres* quarante *pesos* : des chaussures le même prix; un manteau, de cent à cent vingt *pesos*; une épée quarante ou cinquante; une tête d'ail, un demi-*peso*; une main de papier dix *pesos*; les autres choses dans la même proportion. Je sacrifiai douze *pesos* pour avoir un peu plus d'une demi-once

de safran gâté. Un *peso* d'or vaut un *castellano*.

J'en aurais bien long à dire si je voulais parler de l'augmentation des prix et du peu de cas que l'on faisait de l'or et de l'argent. Les choses en étaient arrivées à ce point, que, si quelqu'un devait à un autre, il lui donnait un morceau d'or au hasard, sans le peser, et bien qu'il payât le double de ce qu'il devait, peu lui importait. Ceux qui avaient des dettes allaient de maison en maison avec un Indien chargé d'or chercher leurs créanciers pour les payer.

Voilà comment se firent la fonte et les répartitions de l'or et de l'argent, et quelle est la richesse de ce pays. Ces métaux étaient aussi peu estimés des Espagnols que des Indiens.

Il existe une ville dépendante de Cuzco, et qui appartenait à Atabalipa, où, dit-on, il y a deux maisons en or : les tuiles qui les couvrent sont de la même matière. Avec l'or qui vient de Cuzco, l'on apporta quelques

pailles de blés, faites en or massif, ayant leurs épis à l'extrémité, exactement comme ils naissent dans les champs. S'il fallait décrire les différentes formes des objets en or que l'on apporta, ce serait à n'en plus finir; il y avait des pièces d'orfévreries en or qui pesaient huit arrobes, de grandes fontaines avec des tuyaux conduisant l'eau dans une cuvette, qui faisait partie de la même pièce, où étaient beaucoup d'oiseaux de diverses espèces, et des hommes qui puisaient de l'eau: tout cela fait en or. Suivant le rapport d'Atabalipa, de Chilicuchima et de bien d'autres personnes, ce prince avait à Xauxa des moutons et des bergers tout en or, et ces moutons et ces bergers étaient de grandeur naturelle. Ces objets appartenaient à son père, et il promit de les donner aux Espagnols. On compte sur les richesses d'Atabalipa et de son père des choses surprenantes.

Rapportons encore un fait qui mérite d'être cité: un chef indien, cacique de Caxamalca,

se présenta au gouverneur, et lui dit, par le moyen de interprètes : « Je te fais savoir que depuis qu'Atabalipa est en captivité, il a envoyé à Guito et dans toutes les autres provinces de ses états pour faire rassembler un grand nombre de gens de guerre, afin de venir t'attaquer toi et tes gens, et vous tuer tous. Cette armée vient sous les ordres d'un chef habile, nommé Lluminabe ; elle est très-proche d'ici et doit arriver de nuit. Elle attaquera vos retranchements en mettant le feu de tous côtés ; le premier que l'on s'efforcera de tuer, ce sera toi ; puis ils mettront Atabalipa en liberté. Il arrive de Guito deux cent mille hommes de guerre et trente mille Caraïbes qui mangent de la chair humaine. Une province, nommée Paçalta, et d'autres contrées, ont aussi fourni un grand nombre de gens.

Pizarre, ayant reçu cet avis, remercia beaucoup le cacique, le combla d'honneur, et ordonna à un notaire d'écrire ce rapport et de faire une enquête. Cet officier fit arrêter

un oncle d'Atabalipa, plusieurs chefs et quelques Indiens, et l'on découvrit que tout ce que le cacique de Caxamalca avait dit était vrai.

Le gouverneur eut un entretien avec Atabalipa, et lui dit : « Quelle est cette trahison que tu machines contre moi, qui t'ai honoré comme mon frère, et qui me suis fié à ta parole? » Puis il lui répéta tout ce qu'il avait découvert. « Te railles-tu de moi, » répondit Atabalipa; « car tu me dis toujours des plaisanteries. Que sommes-nous, moi et tous mes gens? Pourrions-nous avoir quelque avantage sur des hommes aussi braves que vous? Il disait cela sans montrer le moindre trouble et en riant, pour mieux dissimuler sa perfidie. Depuis qu'il était prisonnier, il avait si souvent menti avec le sourire d'un fourbe, que les Espagnols qui l'entendirent étaient émerveillés de voir tant d'adresse chez un sauvage.

Pizarre envoya à l'instant chercher une

chaîne et la lui fit mettre au cou; puis il expédia deux Indiens en espions pour découvrir où était cette armée que l'on disait être à sept lieues de Caxamalca. Il desirait savoir si elle se trouvait sur un terrain où l'on pût envoyer cent cavaliers. On apprit qu'elle s'avançait peu à peu dans un pays très-montagneux; qu'aussitôt qu'Atabalipa avait été enchaîné il avait envoyé des exprès pour dire à son commandant que le gouverneur l'avait fait mourir. Dès que ce chef et son armée eurent reçu ce message, ils retournèrent sur leurs pas : mais bientôt après Atabalipa avait expédié d'autres émissaires pour porter l'ordre de venir sans retard; et il indiquait à quelle heure et par quel endroit, ils devaient attaquer les retranchements; qu'il était vivant et qu'on le mettrait à mort s'ils tardaient à venir. Le gouverneur, ayant eu connaissance de tout ceci, fit entrer beaucoup de vivres dans le camp, et fit faire

des rondes par tous les cavaliers (1). Chaque quart, cinquante cavaliers faisaient la ronde, et au quart du point du jour, cent cinquante allaient en reconnaissance. Toutes les nuits, le gouverneur et ses capitaines veillaient, inspectaient les patrouilles et prenaient toutes les dispositions nécessaires. Les soldats qui dormaient pendant le quart ne quittaient pas leurs armes, et les chevaux étaient sellés.

Toutes ces précautions s'observaient dans le camp, lorsqu'un samedi, au lever du soleil, deux Indiens, qui étaient au service des Espagnols, vinrent dire qu'ils avaient pris la fuite devant l'armée qui était à trois lieues de là; et que, la nuit prochaine ou la suivante, le camp des chrétiens serait attaqué; car l'en-

(1) La traduction italienne, qui comme nous l'avons dit, paraît avoir été faite sur un texte plus exact que celui que nous avons sous les yeux, ajoute, *facendo tre quarti ogni notte*, en faisant trois *quarts* (suivant l'expression des marins), chaque nuit.

nemi s'avançait en toute hâte, en conséquence des ordres donnés par Atabalipa. Alors le gouverneur, de concert avec les officiers de sa majesté, les capitaines et d'autres personnes expérimentées, condamna à mort Atabalipa, et ordonna dans son arrêt, qu'attendu la trahison dont ce prince s'était rendu coupable, il serait brûlé vif, à moins qu'il n'embrassât le christianisme, et cela pour la sécurité des chrétiens, pour le bien et la tranquillité du pays; car, Atabalipa étant mort, toute son armée serait débandée, et ses gens n'auraient pas le courage de nous attaquer, et d'exécuter ses ordres.

On alla donc le chercher pour le supplice. Quand il fut arrivé sur la place, il dit qu'il voulait être chrétien. On le fit savoir de suite au gouverneur, qui ordonna de le baptiser. Le révérend père Vincent de Valverde, qui travaillait à sa conversion, le baptisa. Pizarre dit de ne pas le brûler, mais de le pendre à un poteau sur la place, ce qui fut fait. Il y resta jus-

qu'au lendemain matin; alors les religieux, le gouverneur et les autres Espagnols le conduisirent à l'église pour y être enseveli avec beaucoup de solennité et tous les plus grands honneurs possibles. Ainsi finit cet homme qui avait été si cruel. Il mourut avec beaucoup de courage, sans témoigner de faiblesse, et en disant qu'il recommandait ses enfants au gouverneur.

Au moment où on allait l'ensevelir, on entendit des cris de douleur que poussaient dans sa maison, ses femmes et ses serviteurs. Il mourut un samedi, à l'heure même où il avait été vaincu et fait prisonnier. Plusieurs personnes dirent que ce fut pour ses péchés qu'il expira le même jour, et à la même heure. Voilà comment Atabalipa expia ses grands crimes et les cruautés qu'il avait exercées sur ses sujets; car tous d'une voix disaient, qu'il avait été le plus cruel et le plus sanguinaire des hommes. Pour le plus léger motif, il détruisait une ville; pour

la plus petite faute d'un seul homme, il en faisait tuer dix mille. Il tenait en servitude toute cette contrée par sa tyrannie, mais tous les habitants le détestaient.

Aussitôt après sa mort, le gouverneur choisit un autre fils de Cuzco l'ancien, nommé Atabaliba, qui paraissait aimer les chrétiens, et il le revêtit de la souveraineté en présence des caciques, des chefs du pays et d'autres Indiens. Il leur ordonna à tous de le regarder comme leur maître, et de lui obéir comme ils avaient obéi à Atabalipa; puisqu'il était leur souverain naturel, étant fils légitime de Cuzco l'ancien. Tous répondirent qu'ils le regarderaient comme leur seigneur, et qu'ils lui obéiraient ainsi que le gouverneur l'avait commandé.

Que l'on me permette de raconter un fait surprenant. Vingt jours avant ces événements, et quand on ne savait rien de l'armée qu'Atabalipa avait fait rassembler, ce prince, causant un jour gaiement avec des Espagnols,

aperçut dans le ciel, vers dix heures, du côté de Cuzco, un signe semblable à une comète enflammée qui brilla une grande partie de la nuit : dès qu'il l'eut vu, il dit que bientôt un grand prince mourrait dans cette contrée.

Quand le gouverneur eut investi Atabaliba le jeune de la possession et de la souveraineté du pays, ainsi qu'on l'a déjà rapporté, il lui dit qu'il désirait lui communiquer les ordres de sa majesté, et ce qu'il devait faire pour être son vassal. Atabaliba répondit qu'il fallait auparavant qu'il fît une retraite de quatre jours sans parler à personne, parce que telle était leur coutume quand un souverain mourait, afin que son successeur fût craint, obéi, et qu'ensuite tous les sujets lui fissent acte de soumission. Il passa donc quatre jours dans la retraite; puis le gouverneur arrêta avec lui les conditions de la paix, au son des trompettes, et lui remit l'étendard royal. Ce prince le reçut, l'éleva de sa propre main au nom de l'empereur notre seigneur; et se recon-

nut vassal de sa majesté. Alors tous les principaux chefs et les caciques qui étaient présents le saluèrent comme leur souverain avec beaucoup de respect, lui baisèrent les mains et la joue; et, se tournant vers le soleil, ils le remercièrent, les mains jointes, disant qu'il leur avait donné un maître légitime. C'est ainsi que ce prince fut élu à la place d'Atabalipa. Aussitôt on lui attacha sur la tête une houpe très-riche, qui descendait sur son front et lui couvrait presque les yeux. Chez eux c'est la couronne du prince qui gouverne Cuzco : Atabalipa la portait.

Quand tout cela fut fini, plusieurs des Espagnols qui avaient conquis le pays, surtout ceux qui y étaient depuis longtemps, ceux qui souffraient des infirmités, et qui ne pouvaient ni servir ni rester à cause de leurs blessures, demandèrent leur congé au gouverneur, le suppliant de leur permettre de retourner chez eux avec l'or, l'argent, les pierres précieuses et les bijoux qu'ils avaient eus en partage. Cette permission leur fut accordée.

Plusieurs revinrent avec Ferdinand Pizarre, frère du gouverneur.

Plus tard on donna d'autres congés; car chaque jour il arrivait de nouveaux soldats, qui accouraient à la renommée des richesses que les premiers avaient acquises. Le gouverneur fit délivrer, à tous les Espagnols qu'il avait congédiés, des brebis, des béliers et des Indiens pour porter leur or, leur argent et leurs effets jusqu'à Sant-Miguel. Dans le voyage, plusieurs particuliers perdirent beaucoup d'or et d'argent, des béliers et des brebis s'étant enfuis avec leurs charges; des Indiens aussi s'échappèrent. Ces pertes s'élevèrent à plus de vingt-cinq mille *castellanos*. Pendant la route de Cuzco au port, qui est de deux cents lieues environ, ils eurent beaucoup à souffrir de la faim, de la soif, de la fatigue et du manque de bêtes de somme ou d'Indiens pour porter leurs richesses. Ils se rendirent par mer à Panama. De là ils passèrent au Nombre-de-Dios, où ils s'embarquèrent, et

Notre Seigneur les conduisit jusqu'à Séville, où sont déjà arrivés quatre vaisseaux qui ont porté les quantités d'or et d'argent suivantes :

L'an 1533, le 5 du mois de décembre, le premier de ces quatre bâtiments arriva à Séville. Il avait à bord le capitaine Christoval de Mena ; il apportait huit mille *pesos* d'or et neuf cent cinquante marcs d'argent qui appartenaient à cet officier. Un prêtre, natif de Séville, et nommé Juan de Sosa, apportait avec lui six mille *pesos* d'or et quatre-vingts marcs d'argent. Outre cela, ce navire était chargé de trente-huit mille neuf cent quarante-six *pesos* d'or.

L'an 1534, le 9 de janvier, le second navire, nommé Sancta-Maria-del-Campo, entra dans la rivière de Séville. Il y avait à bord le capitaine Ferdinand Pizarre, frère de François Pizarre, gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Castille. Le bâtiment était chargé de cinquante-trois mille *pesos* d'or et decinq mille

quatre cent quatre-vingts marcs d'argent appartenant au roi. Il portait pour des passagers et des particuliers trois cent dix mille *pesos* et treize mille cinq cents marcs d'argent. Ces métaux étaient en barres, en plaques et en lingots d'or et d'argent renfermés dans de grandes caisses. Il y avait encore à bord du navire, et pour sa majesté, trente-huit vases d'or et quarante-huit d'argent, parmi lesquels était un aigle d'argent qui contenait deux outres d'eau, et deux grandes bassines, l'une d'or et l'autre d'argent, dans chacune desquelles on pouvait mettre un bœuf coupé en morceaux; deux sacs d'or de la contenance de deux fanéges de blé; une idole d'or de la grandeur d'un enfant de quatre ans, et deux petits tambours. Les autres vases étaient des bassins d'or et d'argent, de la contenance de deux arrobes et plus chaque. Il y avait aussi pour les passagers vingt-quatre vases d'argent et quatre en or. Ces trésors furent déchargés sur le môle, et transportés à la chambre

de commerce; les vases et les autres objets furent expédiés dans vingt-sept caisses; il fallait une paire de bœufs pour traîner une charrette chargée de deux caisses.

Le 3 juin de la même année, deux vaisseaux arrivèrent ensemble; l'un commandé par Francisco Rodriguez, l'autre par Francisco Pavon. Ces bâtiments portaient cent quarante-sept mille cinq cent dix-huit *pesos* d'or et trente mille cinq cent onze marcs d'argent appartenant à des passagers ou à des particuliers.

Sans compter les vases et les objets en or et en argent déjà désignés, l'or de ces quatre navires s'éleva à sept cent huit mille cinq cent quatre-vingts *pesos*; chaque *peso* vaut un *castellano*; on le vend communément quatre cent cinquante maravédis; et en additionnant tout l'or des quatre vaisseaux, sans compter les vases et les autres objets, la totalité s'éleva à trois cent dix-huit millions huit cent soixante-un mille maravédis. L'argent se montait à

quarante-neuf mille huit marcs, chacun de huit onces, qui, en les calculant à deux mille deux cent dix maravédis, donnent un total de cent huit millions trois cent sept mille six cent quatre-vingts maravédis.

Un des deux derniers navires qui arrivèrent (celui qui était commandé par Francisco Rodriguez), appartenait à Francisco Xérez, natif de cette ville de Séville, qui est l'auteur de cette relation, écrite par ordre du gouverneur François Pizarre, pendant son séjour à Caxamalca, dans la province de la Nouvelle-Castille, en qualité de secrétaire du gouverneur.

LOUANGES A DIEU.

Ici se trouve une ode en neuf stances adressée à l'empereur Charles V par l'auteur; elle ne mérite pas d'être traduite.

FIN.

Ce présent ouvrage, intitulé : La Conquête du Pérou, terminé à la gloire de Dieu et de la Vierge Marie, a été imprimé à Salamanque, par Juan de Junta. Il fut fini le 5 juillet de l'année 1547 de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, 4, PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGES,
RELATIONS ET MÉMOIRES
ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.

HISTOIRE VÉRITABLE

D'UN VOYAGE CURIEUX,

FAIT

PAR ULRICH SCHMIDEL DE STRAUBING.

NUREMBERG, — 1599.

Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVII.

J. C. Brauner

HISTOIRE VÉRITABLE

D'UN

VOYAGE CURIEUX,

FAIT PAR ULRICH SCHMIDEL DE STRAUBING,

DANS L'AMÉRIQUE OU LE NOUVEAU MONDE,

AR LE BRÉSIL, ET LE RIO DE LA PLATA, DEPUIS L'ANNÉE 1534,
JUSQU'EN 1554.

Où l'on verra tout ce qu'il a souffert pendant ces dix-neuf ans,

ET LA DESCRIPTION

PAYS ET DES PEUPLES EXTRAORDINAIRES QU'IL A VISITÉS.

OUVRAGE ÉCRIT PAR LUI-MÊME,

ET PUPLIÉ DE NOUVEAU

APRÈS CORRECTIONS DES NOMS DE VILLES, DE PAYS ET DE RIVIÈRES,

PAR LEVINUS HULSIUS.

NUREMBERG.
AUX FRAIS DE LEVINUS HULSIUS.

1599

PRÉFACE.

Cette Relation parut pour la première fois à Francfort en 1567, à la suite d'une traduction allemande de Cadamosto. Levinus Hulsius, libraire de Nuremberg, l'inséra ensuite dans sa collection de voyages en vingt-six volumes in-octavo : elle en forme la qua-

trième partie réimprimée plusieurs fois depuis ; mais la première édition qui est de 1599 est beaucoup plus complète que les autres. Les éditeurs s'étant permis plusieurs retranchements, Hulsius publia aussi à la même époque une traduction latine de ce livre, sous le titre de : *Vera historia admirandæ cujusdam navigationis, quam Huldericus Schmidel Straubingensis ab anno* 1534, *usque ad annum* 1554 *in Americam vel novum mundum, juxta Brasiliam et Rio della Plata, confecit*, etc., *ab ipso Schmidelio germanicè descripta : nunc vero*, etc., *in hanc formam reducta*. Les noms propres du texte original étaient altérés de la manière la plus méconnaissable : Hulsius les rectifia en partie ; mais il laissa subsister un grand nombre d'erreurs que j'ai corrigées de mon mieux, en ayant soin cependant d'en prévenir cha-

que fois par une note, ou bien en restituant la véritable orthographe entre parenthèses, quand il s'agit de noms espagnols. Lorsque ce sont des noms indiens, n'ayant pas de documents assez positifs, je les ai conservés comme ils sont écrits par l'auteur. Cette Relation fut aussi traduite en latin par Gotthard Artus de Dantzik : elle forme la septième partie de la collection connue sous le nom de *Grands voyages*. Cette version, faite probablement sur la première édition allemande, est beaucoup moins correcte que celle d'Hulsius.

Je vais rappeler en peu de mots quelles furent les expéditions qui précédèrent le voyage d'Ulrich Schmidel.

Le Rio de la Plata fut découvert en 1515 par Juan Diaz de Solis, qui y périt misérablement, massacré par les Indiens. Loaisa, Magellan, et quelques autres aventuriers es-

pagnols, portugais et génois le visitèrent successivement (1), mais Sébastien Cabot fut le premier qui en 1526 tenta d'y former un établissement durable. Ce navigateur pénétra très-avant dans ce fleuve auquel Solis avait donné son nom, et qui prit plus tard celui de Rio de la Plata ou rivière de l'Argent, parce que suivant Herrera c'est de là que l'on apporta le premier argent d'Amérique en Espagne. Cabot avait remonté assez loin la rivière du Paraguai, et même il n'avait été arrêté que par la crainte d'empiéter sur les possessions portugaises.

Après cinq ans de séjour dans ce pays, ayant perdu beaucoup de monde dans divers combats contre les Indiens, Cabot se décida à retourner en Europe pour demander

(1) Quant à la découverte du Brésil, voyez la préface de l'Histoire de la province de Sancta-Cruz, qui forme le second volume de cette collection.

des renforts. Il rendit un compte si avantageux de cette province, que don Pèdre de Mendoce en sollicita le gouvernement, qu'il obtint à la condition d'y transporter mille hommes et cent chevaux, et d'y construire trois forteresses.

Ulrich Schmidel, auteur de la Relation que nous publions aujourd'hui, faisait partie de cette expédition. Je n'ai pu recueillir sur lui que les renseignements qu'il nous fournit dans le récit de ses voyages. Il n'était probablement que simple soldat; au moins aucun passage de son livre ne nous apprend qu'il ait jamais exercé de commandement. Schmidel avait peu d'instruction; cependant il ne manquait pas de bon sens, et sa narration porte un grand caractère de vérité. Il ne faut pas y chercher des considérations d' un ordre élevé : ce ne sont que les

mémoires d'un vieux soldat, qui de retour dans ses foyers raconte simplement et sans exagération ce qui lui est arrivé.

Nous croyons devoir prévenir le lecteur que, pour tirer un véritable profit de cet ouvrage, il est bon de le comparer continuellement avec les commentaires d'Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, qui paraîtront immédiatement après ce volume

PRÉFACE

D'ULRICH SCHMIDEL.

L'AN 1534 de l'incarnation de notre seigneur et rédempteur Jésus-Christ, moi Ulrich Schmidel de Straubing, je m'embarquai à Anvers, et depuis j'ai parcouru l'Espagne, les Indes et différentes îles, non sans courir quelques dangers. Je vais raconter le plus brièvement possible ce qui nous est arrivé à mes compagnons et à moi pendant tout ce voyage qui dura depuis 1534 jusqu'en 1554, époque à laquelle, grâce à la protection de Dieu tout-puissant, je rentrai dans ma patrie.

LEVINUS HULSIUS

AU LECTEUR BÉNÉVOLE.

AVERTISSEMENT NÉCESSAIRE.

Le voyage d'Ulrich Schmidel a déjà paru, il est vrai, en langue allemande, dans la ville de Francfort sur le Mein (1). Cependant, j'ai fait

(1) Dans un recueil de voyages, imprimé en 1567 chez Martin Lechler, sous le titre de *Wahrhaftige Beschreibung aller*

dernièrement l'acquisition d'un manuscrit de cet ouvrage, qui me parait être l'original. Il est orné du portrait de l'auteur et de beaucoup d'autres dessins. Je l'ai lu avec le plus grand soin, et je l'ai comparé avec l'exemplaire imprimé. J'ai fait des recherches pour vérifier l'exactitude des noms de lieux cités dans ce livre, et j'en ai trouvé un grand nombre, soit sur les cartes géographiques, soit dans les ouvrages de divers historiens. Mais il y en a beaucoup d'autres qui n'ont encore été cités par personne, et dont il n'est fait mention dans les écrits d'aucun géographe. Cela vient sans doute de ce que cette admirable relation n'a encore été publiée qu'en allemand, et avec tant de négligences et d'incorrections, qu'il est presque impossible de trouver sur les

und mancherley sorgfältigen schiffahrten, auch viler (sic) *unbekandten erfundnen Landschaften* (*Voyez* Bibliothèque américaine, n° 106).

cartes les endroits dont il est question; par exemple, au lieu de *Ténériffe*, *Gomera* et *Palma*, qui sont trois îles des Canaries, on lit dans l'édition imprimée *Demerieffe Rumero* et *Palman*; pour *Santiago*, qui est une des îles du Cap Verd, *Sancto Ango*; pour *Mexico*, *Mechseckheim* : don Pèdre de Mendoce, général en chef de l'armée, est appelé *Pierre Machossan* : tout le livre est rempli de bévues de ce genre. M'étant donc consulté, j'ai pensé qu'il était nécessaire de corriger ces nombreuses erreurs et de rétablir cette relation dans sa première forme, sans pourtant y rien changer; car elle s'accorde en tout point avec les historiens espagnols, italiens et français.

Thevet, dans sa Cosmographie, parle de l'expédition dont Schmidel fit partie. Fr. Lopez de Gomara, dans son Histoire des In-

des occidentales, seconde partie, chapitre 89, rapporte qu'en 1534 don Pèdre de Mendoce, sous les ordres duquel servait Ulrich Schmidel, arriva au Rio de la Plata avec douze vaisseaux, qui portaient deux mille soldats; et qu'en 1541 le capitaine Alvar Nuñez, Cabeça de Vaca, y fut envoyé par sa majesté impériale, à la tête de quatre cents fantassins et de quarante-six cavaliers. Le même auteur ajoute que les Espagnols fondèrent dans ce pays une ville (l'Assomption sans doute), de près de deux mille maisons, à une distance de quatre cents milles de la mer; qu'ils remontèrent une grande rivière jusqu'aux montagnes d'argent de Potosi, et qu'ils arrivèrent même au Pérou.

Gomara ne dit ni quand ni comment cette expédition fut entreprise; mais notre auteur, qui en faisait partie, la décrit avec le plus grand détail, et indique avec soin les distances et le

chemin qu'on parcourait chaque jour. Il a soin de remarquer aussi les noms des fleuves et des pays.

Après avoir consulté les auteurs, leurs cartes de géographie et d'autres encore, j'ai dressé celle que je place ici pour faire plaisir aux amateurs ; car il est certain que les cartes sont la lumière et l'œil de l'histoire. J'ai corrigé et rétabli les noms des pays, des fleuves et des villes dont il est fait mention dans cet ouvrage. Je l'ai divisé par chapitres, en ajoutant quelques explications qui m'ont paru nécessaires. J'y ai joint le portrait de l'auteur, que j'ai trouvé dans le manuscrit, et plusieurs autres gravures, pour orner davantage cette admirable histoire (1). L'auteur me pa-

(1) Je ne reproduis ni la carte ni les planches, parce que la première n'offre aujourd'hui aucun intérêt, et que les autres m'ont paru plutôt le fruit de l'imagination de l'artiste que la copie de dessins exécutés sur les lieux. (*Note de l'éditeur français.*)

rait digne de cet honneur, après avoir fait un voyage si admirable et si périlleux, et mis fin à des entreprises si extraordinaires.

J'ai appris dans d'autres ouvrages que ce fut Améric Vespuce qui, étant au service du roi de Portugal, découvrit en 1501 le Rio de la Plata, et donna aux sept îles des pierres précieuses le nom qu'elles portent aujourd'hui. Il crut avoir trouvé le passage qu'il cherchait pour se rendre aux Moluques, et remonta le fleuve à une assez grande distance, mais sans rien faire de remarquable.

Jean de Solis entra en 1512 dans la même rivière, qu'il nomma Rio de la Plata (fleuve de l'Argent). Il voulait tenter une nouvelle expédition, lorsque les Indiens le massacrèrent près du cap Sainte-Marie, avec cinquante autres chrétiens.

En 1525, Sébastien Gabato (*Cabot*), pénétra aussi dans ce fleuve, mais il retourna en Espagne sans avoir obtenu aucun résultat important.

Je supplie donc le lecteur, ami de la navigation, d'accueillir favorablement mon travail, et de me tenir compte des peines et des dépenses qu'il m'a occasionnées.

Adieu !

CHAPITRE PREMIER.

—

Navigation d'Anvers en Espagne.

L'AN 1534, je m'embarquai à Anvers pour l'Espagne : quinze jours après j'arrivai à Cadix. La distance par mer de ce port à Anvers est de quatre cent quatre-vingts milles. Je vis à Cadix, sur le bord de la mer, une baleine qui avait trente-cinq pas de long,

et dont la graisse suffit pour remplir trente tonneaux.

Il y avait dans le port quatorze grands vaisseaux bien pourvus d'armes et de provisions, qui devaient bientôt mettre à la voile pour le *Rio de la Plata*, dans les Indes, et y porter deux mille cinq cents Espagnols, cent cinquante Allemands de la haute Allemagne, des Hollandais et quelques Saxons. Cette expédition avait pour chef don Pèdre de Mendoce (1).

L'un de ces vaisseaux appartenait à Sébastien Neudhart et à Jacques Welser de Nu-

(1) Martin del Barco, dans un poëme intitulé *la Argentina* (Lisboa Pedro Craesbeck, 1602, in-4°), qui n'est qu'une chronique en vers, donne sur Pedro de Mendoça et son expédition, qu'il raconte dans le IVe chant, les mêmes détails que Schmidel. Il nous apprend, en outre, que Mendoça avait fait partie de l'armée du connétable de Bourbon, et qu'il s'était enrichi au pillage de Rome.

« A don Carlos pedia la Argentina
« Provincia, pretendiendo su memoria
« Levantar en conquista de paganos
« Con dinero robado entre Romanos. »

Il demanda à Charles la province Argentina pour em-

remberg (1), qui envoyaient au Rio de la Plata Henri Peime, leur facteur, avec des marchandises. Je me joignis à lui, ainsi que quelques Allemands et des Hollandais : nous étions tous munis de bonnes arquebuses et d'excellentes armes. Nous partîmes avec le reste de la flotte, et le lendemain nous nous arrêtâmes à un endroit nommé S.-Lucar, situé à environ vingt milles de Séville. Nous y fûmes retenus plusieurs jours par le mauvais temps.

ployer l'argent qu'il avait volé aux Romains à illustrer sa mémoire par des conquêtes sur les païens.

(1) Un des Welser dont il est question dans la relation de Nicolas Federmann. Voyez la préface du 1er volume de de cette collection. Il y est aussi question de Henri Peime.

CHAPITRE II.

—

Voyage d'Espagne aux îles Canaries.

Nous partîmes de S.-Lucar de Barraméda le 1er septembre, et nous arrivâmes à trois îles situées à peu de distance l'une de l'autre; la première se nomme *Ténériffe*, la seconde *Gomera*, la troisième *Palma*. Elles sont à environ deux cents milles de S.-Lucar. La flotte

[illegible] les Canaries [illegible] imperiale : des [illegible] famille : [illegible] Nous en- [illegible] le port de [illegible] quatre [illegible] provisions : [illegible] Mendoce, qui [illegible] milles de nous, [illegible]

[illegible] cousin de [illegible] Mendoce. Cet [illegible] fille d'un bour- [illegible] la quit- [illegible] douze de [illegible] et l'em- [illegible] ements, [illegible] Ils par- [illegible] il etait [illegible] que le capi- [illegible] eurent con-

naissance de ce qui s'était passé, excepté la sentinelle, qui seule avait tout vu.

Le lendemain, nous étions déjà éloignés de deux ou trois milles de la terre, lorsqu'une violente tempête nous força de rentrer dans le port que nous venions de quitter.

Quand nous eûmes jeté l'ancre, notre capitaine Henri Peime s'embarqua dans un canot pour se rendre à la ville. Au moment où il allait mettre pied à terre, il aperçut sur le rivage une trentaine d'hommes armés de fusils et de hallebardes qui se disposaient à s'emparer de sa personne. Les prières de ses compagnons le décidèrent à revenir, et il donna l'ordre de virer de bord. Mais cela ne fut pas aussi facile qu'il le croyait, car on se mit à sa poursuite avec quelques canots que l'on tenait tout prêts. Cependant il parvint à se réfugier sur un autre vaisseau qui n'était pas loin de terre.

Ceux qui le poursuivaient voyant qu'il fallait renoncer à s'emparer de lui, firent

aussitôt sonner le tocsin, et amenèrent sur le rivage deux pièces d'artillerie, dont ils firent quatre décharges sur notre bâtiment.

Le premier boulet brisa un grand vase de terre de la contenance d'environ cinq ou six seaux, qui se trouvait sur l'arrière du vaisseau, et qu'on venait de remplir d'eau; le second renversa notre mât d'artimon; le troisième frappa la coque du navire, y fit une large voie d'eau et nous tua un homme; le quatrième ne nous atteignit pas. Il y avait à l'ancre, près de nous, un vaisseau destiné pour Mexico, dans la Nouvelle-Espagne, et dont le capitaine se trouvait à terre avec cent cinquante hommes. Quand il eut appris le sujet de la querelle, il fit tous ses efforts pour rétablir la paix entre nous et les habitants. Ceux-ci consentirent enfin à s'apaiser, à condition qu'on leur livrerait George de Mendoce, ainsi que la jeune fille et la servante qu'il avait enlevées.

Le capitaine vint donc à notre bord avec

notre commandant, le gouverneur et le juge de la ville. Ils voulurent s'emparer de George Mendoce et de sa maîtresse; mais celui-ci les assura qu'elle était déjà son épouse; et comme cela était assez vraisemblable, on les maria sur-le-champ. Ce qui parut beaucoup affliger le père de la jeune fille. Dans cette affaire, notre pauvre vaisseau fut le plus maltraité.

CHAPITRE III.

—

Navigation de Palma aux îles du Cap Vert, que l'on nomme aussi Hespérides ou islas do Cabo Verde.

On débarqua George de Mendoce, que notre capitaine ne voulait plus garder à son bord. On répara nos avaries, et nous nous dirigeâmes vers une île appelée Saint-Jacques ou Santiago; elle appartient au roi de Portugal, qui est souverain du pays des noirs; elle est située à environ deux cents milles de Palma, que nous venions de quitter. Nous y restâmes cinq jours pour fournir notre vaisseau de vivres, d'eau, et de toutes les provisions dont on a besoin à la mer.

CHAPITRE IV.

—

Traversée des îles du Cap Vert au Brésil.

Quand tout fut terminé, la flotte, composée de quatorze voiles, se remit en route, et, après environ deux mois de navigation,

nous arrivâmes dans une île habitée seulement par des oiseaux. Ils y sont si nombreux, que nous pouvions facilement les tuer à coups de bâton : nous y restâmes trois jours. Cette île est déserte ; elle a environ six milles de long et autant de large. Elle est à cinq cents milles de Santiago, d'où nous venions. On voit dans cette mer des poissons volants, des baleines, et une espèce de poisson très-grand et très-redoutable nommé *schaubhuten*, à cause d'un grand cercle qu'il a autour de la tête. On y trouve aussi un poisson qui est armé (1) d'un os semblable à un couteau, que les Espagnols appellent pesche de spade (*pez-espada*), et un autre chez lequel cet os ressemble à une scie, et qu'on nomme, pour

(1) Le texte allemand et la traduction latine disent *sur le dos*, mais il y a évidemment erreur.

cette raison, pesche de serra (*pez-sierra*), et bien d'autres encore de différentes espèces, d'une grandeur et d'une forme extraordinaires, mais que je ne puis décrire ici.

CHAPITRE V.

—

De Rio de Janeiro.

Nous allâmes de cette île dans une autre nommée Rio Jenea (c'est assurément Rio de Janeiro, où les Français fondèrent une colonie en 1555, car alors ce port appartenait aux Portugais, et ils le possèdent encore); elle est à deux cents milles de celle dont nous

venons de parler. Les Indiens de ce pays sont connus sous le nom de Toupins. Nous y passâmes quinze jours.

Don Pèdre de Mendoce, notre chef, qui souffrait depuis longtemps, et qui était tellement affaibli par la maladie qu'il ne pouvait exercer le commandement, le remit à don Juan Osorio, son ami, à qui il nous fit prêter serment. Mais à peine celui-ci l'exerçait-il depuis quelques jours, qu'on l'accusa méchamment, auprès de don Pèdre, d'avoir voulu soulever l'armée contre lui. Mendoce ordonna à quatre de ses officiers, nommés Juan Eyolas (de Ayolas)(1), Juan Salleisen (Salasar), George Lucksam et Lazaro Salvatscho, de le poignarder comme un traitre, et d'exposer publiquement son cadavre. Il fit ensuite proclamer qu'il ferait subir le même traitement à

(1) Juan de Ayolas, et non Eyolas, est souvent cité par Cabeça de Vaca, qui raconte sa mort, chap. 49 de ses commentaires.

quiconque se déclarerait en faveur d'Osorio, quelle que fût sa condition (1).

Cependant ce meurtre fut une cruelle injustice : Osorio était probe, courageux, intrépide, libéral envers ses compagnons d'armes, et très-bienfaisant.

(1) Voyez M. Del Barco, cant IV, estan. 16.

CHAPITRE VI.

—

Du Rio de la Plata, nommé aussi Parana ; de Saint-Gabriel et des Zechuruas.

Ayant remis à la voile pour nous rendre au Rio de la Plata, nous arrivâmes à un fleuve nommé *Parana-Wassu*, dont le cours est très-lent et très-prolongé : l'embouchure a qua-

rante-deux milles de large. Il est à deux cent quinze milles de Rio de Janeiro. Les quatorze vaisseaux jetèrent l'ancre dans le port de Saint-Gabriel. Mais comme les grands bâtiments ne peuvent approcher qu'à une portée de mousquet du rivage, notre commandant don Pèdre de Mendoce fit conduire à terre les soldats et les passagers, au moyen de petites embarcations préparées à cet effet.

C'est ainsi qu'avec la protection de Dieu nous arrivâmes heureusement à la province du Rio de la Plata, l'an 1535. Nous trouvâmes dans cet endroit un bourg ou village des indiens *Zechuruas*, dont le nombre pouvait se monter à deux mille, sans compter les femmes et les enfants. Ils ne vivent que de viande et de poissons, et sont tout nus, à l'exception des femmes qui portent une espèce de tablier en toile de coton, qui les couvre depuis le nombril jusqu'aux genoux. Comme ces Indiens avaient pris la fuite avec

leur famille, dès qu'ils s'étaient aperçus de notre arrivée, Mendoce nous fit rembarquer pour nous transporter de l'autre côté du Parana, qui, dans cet endroit, n'a que huit milles de large.

CHAPITRE VII

—

De Buenos-Ayres et des Carendies (1).

Nous commençâmes à construire une ville, à laquelle nous donnâmes le nom de Buenos - Ayres, à cause de la salubrité de l'air. Nous avions amené d'Espagne

(1) Les Carendies, que d'autres nomment Querendies, sont entièrement détruits. Le père Dobritzhofer (*Historia de Abiponibus. Viennæ*, 1784, 3 vol. in-8°, t. 1, page 148), donne la liste suivante des nations citées dans les historiens, et dont il ne reste plus de vestiges :

Caracaras, Hastores, Ohomas, Timbus, Caracoas, Napiques, Agazes, Itapurus, Urtueses, Perabazones, Frentones, Aquilotes, etc.

On retrouvera quelques-uns de ces noms dans la relation de Schmidel.

soixante-douze chevaux ou juments (1).

Près de notre nouvelle colonie, se trouvait un village habité par les Carendies. La population se montait à environ trois mille âmes; en comprenant les femmes et les enfants. Celles-ci, comme les femmes des Zechuruas, se couvrent seulement depuis le nombril jusqu'aux genoux. Ces Indiens nous fournirent de la viande et du poisson. Ils n'ont point de domicile fixe : ils errent çà et là dans le pays, à peu près comme nos Bohémiens. Quand ils voyagent pendant l'été, ils font quelquefois jusqu'à trente milles sans trouver une goutte d'eau potable. S'ils peuvent réussir à s'emparer d'un cerf ou d'un autre animal, ils l'égorgent pour en boire le sang, mais ils ne le font que quand ils ne trouvent aucun autre moyen d'étancher leur soif, et qu'ils sont sur le point de mourir. Ils ramassent aussi une racine nommée *cardès*, qu'ils mangent pour se désaltérer.

Les Carendies partageaient généreusement

(1) La plupart de ces détails sont confirmés par Herrera, decad. v, lib. ix, cap. 10.

CHAPITRE IV.

—

Traversée des îles du Cap Vert au Brésil.

Quand tout fut terminé, la flotte, composée de quatorze voiles, se remit en route, et, après environ deux mois de navigation,

CHAPITRE VIII.

—

Combat contre les Carendies.

Nous attaquâmes les Carendies : ils se défendirent avec tant d'acharnement, qu'ils nous donnèrent bien du mal ce jour-là. Nous perdîmes dans le combat notre capitaine don Diègue de Mendoce, six gentilshommes, et environ vingt cavaliers ou fantassins ; mais les

Indiens laissèrent plus de mille hommes sur le champ de bataille. Ils se battent vaillamment, et nous l'apprîmes ce jour-là à nos dépens.

Leurs armes principales sont l'arc, les flèches et les *tardès*, espèce de demi-piques, dont la pointe est faite d'un caillou très-bien aiguisé. Ils se servent aussi de boules de pierres à peu près de la grosseur de nos boulets, et attachées ensemble avec une corde. Ils les lancent adroitement autour des jambes des chevaux et des cerfs, de manière à les faire tomber. C'est par ce moyen que je vis tuer devant moi notre capitaine et les gentilshommes qui périrent dans cette affaire. Ils tuaient nos fantassins avec leurs tardès.

Cependant, par la protection de Dieu, que grâce lui en soit rendue, nous parvînmes à nous emparer de leur village; mais nous ne pûmes leur faire aucun prisonnier. Avant de commencer le combat, ils avaient envoyé les

femmes et les enfants dans un autre village. Nous ne trouvâmes dans leurs maisons que des peaux de loutres, une grande quantité de poisson, de la graisse et de la farine de poisson. Nous séjournâmes trois jours dans cet endroit, et nous retournâmes au camp. Cent hommes restèrent pour pêcher avec les filets des Indiens; car les rivières de ce pays sont très-poissonneuses, et nous espérions, par ce moyen, augmenter nos vivres.

On distribuait tous les jours à chaque soldat trois onces de farine, et un poisson tous les trois jours seulement. Si quelqu'un voulait en avoir un autre jour, il fallait qu'il fît quatre milles à pied pour aller en chercher.

CHAPITRE IX.

—

De la ville de Buenos-Ayres, et de la famine qu'on y éprouva.

Quand nous fûmes de retour au camp, on sépara les hommes de l'expédition en deux bandes; ceux qui avaient des métiers, et ceux qui étaient soldats de profession, afin d'em-

ployer chacun de la manière la plus convenable. On s'occupa ensuite à construire la ville. On commença à élever un mur en terre de trois pieds d'épaisseur et de la hauteur d'une demi-pique, ainsi qu'une maison solide et fortifiée pour notre commandant. Mais souvent ce que l'on avait élevé la veille s'écroulait le lendemain ; car les vivres commençaient à manquer, et les travailleurs étaient réduits à une telle extrémité, que la faim en faisait périr un grand nombre. La famine était si grande que les chevaux ne suffisaient plus, et l'on mangeait les loirs, les rats, les reptiles, les animaux les plus immondes, les chaussures et tout le cuir que l'on pouvait trouver.

Trois Espagnols ayant dérobé un cheval, le mangèrent en secret ; ce vol fut decouvert ; on les mit à la question ; et, comme ils s'en avouèrent les auteurs, ils furent condamnés à la potence et exécutés. Le lendemain, trois autres Espagnols leur coupèrent les cuisses, et

leur arrachèrent de grands lambeaux de chair pour s'en repaître dans leur cabane : un autre dévora le corps de son frère qui venait de mourir à Buenos-Ayres.

CHAPITRE X.

—

Quelques Espagnols remontent le Rio de la Plata.

Don Pèdre de Mendoce, voyant que ses troupes diminuaient tous les jours par le manque de vivres, se décida à faire construire à la hâte quatre petits vaisseaux, dans le genre de ceux qu'on nomme brigantins. Ces bâtiments vont à la rame, et peuvent porter environ quarante hommes. Il ordonna aussi de faire trois chaloupes.

Dès que ces embarcations furent construites

et équipées, notre général réunit son monde, et les fit partir avec trois cent cinquante hommes, sous le commandement de George Luxan (1), auquel il donna l'ordre de remonter le fleuve, et de chercher à se procurer des vivres chez les Indiens. Mais ceux-ci, avertis de notre arrivée, pensèrent que le meilleur moyen de se débarrasser de nous serait de livrer aux flammes leurs villages, leurs provisions, tout ce qui pourrait nous être utile, et de se retirer dans l'intérieur. Nous ne trouvâmes des vivres nulle part. On ne distribuait à chaque homme que trois onces et demie de farine par jour, de sorte que, pendant ce voyage, la faim fit périr la moitié de nos compagnons. Nous fûmes donc forcés, après cinq mois d'absence, de retourner, sans avoir rien fait, à la ville où notre général nous attendait. Celui-ci, fort étonné de nous

(1) Et non Luchsam, comme l'écrit l'auteur, un des quatre Espagnols qui poignardèrent Osorio. Voy. del Barco *argentina*, cant. IV, estan. by 16..

voir revenir en si petit nombre, demanda un compte exact de tout ce qui s'était passé. George Luxan lui répondit simplement que tous ceux qui manquaient étaient morts de misère, et qu'il n'apportait pas de vivres, parce que les Indiens les avaient brûlés avant de prendre la fuite.

CHAPITRE XI.

Les Indiens assiégent la ville de Buenos-Ayres, donnent l'assaut et la brûlent.

Nous passâmes un mois à Buenos-Ayres, manquant de tout, et attendant que nos embarcations fussent remises en état. A cette époque, en 1535, les Indiens s'avancèrent au nombre de vingt-trois mille hommes, et mirent le siége devant la ville. Cette armée se

composait de quatre nations différentes, les *Carendies*, les *Bartennis*, les *Zechuruas* et les *Tiembus*. Ils avaient l'intention de nous exterminer jusqu'au dernier. Mais grâce à Dieu qui nous protégea dans cette occasion, nous ne perdîmes que trente hommes, y compris les officiers.

Aussitôt qu'ils furent arrivés près de la ville, ils commencèrent à donner l'assaut pour tâcher de l'enlever de vive force. Ils nous lancèrent d'abord des flèches enflammées pour mettre le feu à nos maisons, qui n'étaient couvertes qu'en paille, à l'exception de celle du général, dont le toit était en tuiles; de sorte que toute la ville fut bientôt consumée.

Les flèches de ces Indiens sont faites en roseau : ils les allument par le bout avant de s'en servir; ils en font aussi avec une espèce de bois qui ne s'éteint pas quand il est lancé. Elles mettent facilement le feu aux maisons couvertes en chaume et à tout ce qu'elles atteignent.

Pendant ce combat, les Indiens incendiè-

rent nos quatre plus grands vaisseaux qui étaient à l'ancre à un demi-mille du rivage. Effrayés par la multitude des assaillants, les équipages s'étaient réfugiés dans trois autres navires peu éloignés de là et qui portaient de l'artillerie. Quand ils virent brûler les quatre premiers vaisseaux, ils se mirent en défense, et tirèrent quelques volées de canon, ce qui effraya tellement l'ennemi, qu'il cessa l'attaque, se débanda et prit la fuite. Tout ceci arriva le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste, l'an 1535.

CHAPITRE XII.

—

L'armée est passée en revue. On construit de nouveaux bâtiments pour continuer l'expédition.

Quand le combat eut cessé, nous nous retirâmes à bord des vaisseaux, et notre général remit le commandement des troupes et le gouvernement du pays à Juan de Ayolas. Celui-ci passa une revue générale, et vit que de deux mille cinq cents hommes venus

d'Espagne, il n'en restait plus que cinq cent soixante : presque tous les autres avaient péri à l'époque de la famine.

Don Pèdre de Mendoce fit construire en toute hâte huit embarcations, tant brigantins que chaloupes. Dès qu'elles furent terminées, il se mit en route à la tête de quatre cents hommes : cent soixante restèrent pour garder les vaisseaux, sous le commandement du capitaine Juan Romero. Il laissa des provisions pour un an, en comptant huit onces de pain par jour pour chaque homme : ceux à qui cette ration ne suffirait pas devaient se procurer des vivres comme ils le pourraient.

CHAPITRE XIII.

—

Relation du voyage des 400 soldats qui remontèrent le Rio de la Plata.

Juan de Ayolas se mit donc en route avec ses quatre cents hommes. Don Pèdre de Mendoce voulut l'accompagner dans cette expédition, afin de remonter le fleuve jusqu'à ce que nous rencontrassions les Indiens.

Nous parvînmes après deux mois de navigation, à quatre-vingt-quatre milles de Buenos-Ayres, qui venait d'être incendiée.

Quand nous fûmes arrivés à quatre milles du village de cette nation, appelée *Tiembus*, et que nous avons nommée Bonne-Espérance, des Indiens qui habitent une île vinrent au-devant de nous avec des démonstrations d'amitié. Ils montaient des embarcations qu'ils nomment *canoas*, et dont chacune peut porter environ seize hommes. Notre commandant, Juan de Ayolas, donna à *Zchera-Wassu*, leur principal cacique, un bonnet rouge, un hameçon et diverses autres bagatelles. Ce chef nous conduisit dans son village, et nous fit faire un excellent repas, composé de viande et de poisson, ce qui est leur seule nourriture. Nous en fûmes très-satisfaits; car si notre voyage avait duré dix jours de plus, nous serions tous morts de faim. Déjà sur les quatre cents hommes qui

s'étaient embarqués, nous en avions perdu près de cinquante.

Les Tiembus portent des deux côtés du nez une petite étoile, faite d'une pierre blanche et bleue. Les hommes sont d'une taille haute et élancée, mais les femmes, vieilles et jeunes, sont fort laides, elles ont toujours la figure déchirée et saignante, et n'ont pour tout vêtement qu'un tablier, qui leur tombe jusqu'aux genoux. Ces Indiens vivent exclusivement de viande et de poisson, et ne connaissent pas d'autre nourriture. On peut estimer leur population un peu au-dessus de quinze mille âmes.

Ils construisent leurs canots avec une espèce d'arbre qui a jusqu'à quatre-vingts pieds de long, et trois pieds de diamètre. On les conduit à la rame, comme les barques dont on se sert en Allemagne pour aller à la pêche. Seulement les rames des Indiens ne sont pas garnies de fer.

CHAPITRE XIV.

—

Don Pèdre de Mendoce se rembarque pour l'Espagne, et meurt pendant la traversée.

Il y avait déjà quatre ans que nous séjournions dans cet endroit, quand notre général don Pèdre de Mendoce, dont la santé était entièrement délabrée, qui avait tout à fait

perdu l'usage de ses membres, et dépensé plus de quarante mille ducats de sa propre fortune, se décida à retourner à Buenos-Ayres en emmenant deux de nos brigantins. Il suivit la route de la ville où nous avions laissé les quatre grands vaisseaux. Il en prit deux avec cinquante hommes d'équipage et partit pour l'Espagne. Mais à peine était-il arrivé à la moitié du voyage, que la main de Dieu tout-puissant s'étendit sur lui et il mourut misérablement.

Mendoce s'était engagé à nous envoyer deux autres vaisseaux aussitôt que lui ou les siens seraient en Espagne; il avait même inséré cette promesse dans son testament : elle fut fidèlement tenue. Dès que les deux vaisseaux furent arrivés, et que les conseillers de sa majesté eurent été instruits de tout ce qui s'était passé, ils expédièrent pour le Rio de la Plata, au nom

de l'empereur, deux vaisseaux chargés de soldats, de vivres, de marchandises, et de tout ce qui pouvait nous être nécessaire.

CHAPITRE XV.

—

Alphonse Cabrera est envoyé d'Espagne au Rio de la Plata.

Le commandant de cette expédition, nommé Alphonse Cabrera, emmenait deux cents Espagnols et des vivres pour deux ans. Il arriva en 1539 à Buenos-Ayres, où nous avions laissé,

comme je l'ai dit, deux vaisseaux et cent soixante hommes; puis il s'avança jusqu'à l'île des Tiembus, où nous étions. A la suite d'une conférence avec notre capitaine Juan de Ayolas, ces deux officiers expédièrent sur-le-champ un vaisseau pour l'Espagne, ainsi que le conseil de sa majesté en avait donné l'ordre. On envoya un long rapport sur l'état du pays, les habitants, et tout ce qui pouvait intéresser.

Après le départ du vaisseau, notre chef don Juan de Ayolas tint conseil avec Alphonse Cabrera, Martin-Dominique de Irala (1) et quelques autres des principaux officiers. On passa une revue générale, et on trouva que notre troupe se montait, y compris les renforts qui venaient d'arriver, à cinq cent cinquante hommes. Ayolas en choisit quatre cents pour

(1) Et non Eyolas comme l'écrit l'auteur. Voyez Cabeça de Vaca dans ses *Commentaires*.

l'accompagner, les embarcations ne pouvant pas en contenir davantage, et il laissa le reste chez les Tiembus, sous le commandement de Carolo Dobera (*Carlos Dobota*), qui avait été page de sa majesté.

CHAPITRE XVI.

—

Navigation en remontant le Parana jusqu'à Curenda.

Nos chefs nous firent donc rembarquer sur les brigantins, et nous commençâmes à remonter le Parana pour aller à la découverte d'une autre rivière, nommée Parabol, dont on nous avait parlé : les rives de cette dernière sont habitées par les Indiens Carios. On nous avait

assuré que nous y trouverions en abondance du maïs, des fruits et des racines dont les naturels font du vin, ainsi que de la viande, du poisson, des moutons grands comme des mulets, des cerfs, des sangliers, des autruches, des poules et des oies. (Voyez plus loin chapitre XX.)

Nous quittâmes donc le port de Bonne-Espérance. Le premier jour nous fîmes environ quatre milles, et nous arrivâmes à une île nommée Curenda, dont les habitants vivent de chair et de poisson. Cette nation peut fournir jusqu'à douze mille guerriers, et possède un grand nombre de canots. Elle a les mêmes coutumes que les Tiembus, entre autres celle de porter une pierre enchâssée dans la narine.

Les hommes sont bien faits, mais les femmes, vieilles ou jeunes, sont généralement fort laides, leur figure est toujours déchirée et ensanglantée. Elles ne sont pas mieux vêtues que chez les Tiembus, c'est-à-dire qu'elles n'ont sur le corps, comme je l'ai déjà dit, qu'une

espèce de tablier en coton qui descend depuis les hanches jusqu'aux genoux. Leur principale richesse consiste en peaux de loutres. Ils partagèrent avec nous le peu qu'ils possédaient, et nous fournirent du poisson, de la viande et des cuirs en échange de verroteries, de chapelets, de miroirs, de peignes, de couteaux et de hameçons. Quand nous les quittâmes après avoir passé deux jours avec eux, ils nous donnèrent, pour nous servir d'interprètes, deux Carios, qui étaient leurs prisonniers.

CHAPITRE XVII.

—

Arrivée à Gulgaïsi et à Macuerendas.

Nous continuâmes à remonter la rivière, et nous arrivâmes sur le territoire d'une nation qui peut armer environ quarante mille guerriers. On nomme ces Indiens *Gulgaïsis*. Ils parlent la même langue que les Tiembus et les habitants de l'île de Curenda dont ils sont éloignés de

trente milles. Ils ont l'usage de s'introduire une pierre dans la narine. Ils habitent les bords d'un lac qui a six milles de long et quatre de large, sur la rive gauche du Parana. Nous passâmes quatre jours avec ces Indiens, qui partagèrent avec nous ce qu'ils avaient, et nous leur fîmes quelques présents.

Après avoir navigué pendant dix-huit jours sans voir un seul homme, nous arrivâmes à l'embouchure d'une rivière qui vient de l'intérieur des terres, et dont les bords sont habités par la tribu nombreuse des *Macuerendas*. Ces Indiens ont peu de viande et ne vivent guère que de poisson. Ils sont très-vaillants, et peuvent mettre jusqu'à dix-huit mille hommes sous les armes : ils possèdent un grand nombre de canots. Ils nous reçurent de leur mieux et nous fournirent des provisions. Leur village est situé sur la rive droite du Parana, à soixante-quatre milles des Gulgaïsis. Ils sont bien faits, mais leurs femmes sont aussi laides que celles des autres

Indiens : ils portent comme eux une pierre à côté du nez : leur langage est tout à fait différent.

Nous nous reposâmes quatre jours chez eux. Pendant ce temps, nous trouvâmes sur le rivage un serpent monstrueux. Il était long de vingt-cinq pieds, et de la grosseur d'un homme. Sa peau était noire, tachetée de jaune. On le tua d'un coup de mousquet, et les Indiens furent eux-mêmes remplis d'étonnement quand on le leur montra, car ils n'en avaient jamais vu de cette taille.

Ils nous racontèrent que ce serpent leur avait déjà fait beaucoup de mal, qu'il avait enlacé plusieurs Indiens dans ses replis, pendant qu'ils se baignaient, et les avait entraînés au fond de l'eau pour les dévorer. Après que j'eus mesuré, avec beaucoup de soin, la longueur et la grosseur de ce reptile, les Indiens le coupèrent en morceaux, l'emportèrent chez eux, le firent bouillir et le mangèrent.

CHAPITRE XVIII.

—

Arrivée à Zennais Salvaisco et chez les Mepenes (1).

Nous remontâmes encore le Parana pendant quatre jours, et nous arrivâmes chez une

(1) Il serait impossible de trouver des renseignements sur toutes les peuplades dont parle Schmidel. Elles sont pour la plupart entièrement détruites, et l'auteur dénature tellement les noms, qu'il n'est pas facile de reconnaître celles qui peuvent exister encore. M. del Barco, dans son poëme de l'*Argentina*, cant. 1ero, estan. 22, donne les noms des peuplades de cette province, qui, à peu d'exceptions près, diffèrent de ceux rapportés par Schmidel; les voici :

nation qu'on appelle *Zennais Salvaisco*. Ces Indiens sont petits et d'une forte corpulence. Ils vivent de poisson, de viande et de miel. Les deux sexes ne portent pas le moindre vêtement, même pour couvrir les parties que la nature ordonne de cacher. Ils sont en guerre avec les Macuerendas. On trouve sur leur territoire des sangliers, des cerfs, des autruches, et une espèce de lapin

Mahomas, Epuaes y Galchines,
Timbues, Cherandies y Beguaes,
Agaces y Nogoes y Sanasines,
Maures, Tecos, Sansones, Mogoznaes,
El Paranna abaxo, y à los fines
Habitan los malditos Charusaes,
Naves y Mepenes, Chiloaças,
A pesca todos son dados y caças.

Les Mahomas, les Epuaes, les Galchines,
Les Timbues, les Cherandies, les Beguaes,
Les Agazes, les Nogoes, les Sanasines.
Les Maures, les Tecos, les Sansones et les Mogoznaes habitent les rives inférieures du Parana : et sur les frontières
Demeurent les maudits Charusaes,
Les Naves, les Mepenes et les Chiloaças ;
Tous s'adonnent à la pêche et à la chasse.

Dobritzhofer (*Historia de Abiponibus*, p. 140 et suiv.) cite un très-grand nombre de peuples dont j'ai reproduit les noms pag. 37, et qui n'ont aucun rapport avec ceux-ci : ceux donnés par Lozano (*Historia del gran Chaco. Cordova*, 1733, in-4o), ne leur ressemblent pas davantage.

assez semblable à des loirs; mais dont la queue est différente. Ce pays est éloigné de seize milles de celui des Macuerendas : nous mîmes seize jours à les parcourir. Les Zennais se sont établis à environ vingt milles des rives du fleuve, pour ne pas être surpris par leurs ennemis. Cependant cinq jours avant notre arrivée, ils s'en étaient rapprochés pour pêcher et pour faire une expédition contre les Macuerendas. Ils comptaient environ deux mille guerriers.

En continuant notre route, nous arrivâmes chez les *Mepenes* (1), qui sont au nombre de dix mille, à peu près, dispersés sur un territoire de quarante milles carrés environ. Ces Indiens peuvent se réunir en deux jours, soit par terre, soit par eau. Ils ont plus de canots qu'ils ne sont d'hommes : quelques-uns peuvent porter jusqu'à vingt rameurs. Ils nous attaquèrent avec une flottille de cinq cents canots. Mais ils eurent tout lieu de s'en

(1) Selon Dobritzhofer, la nation des Mepenes est la même que celle des Abypons.

repentir, car nous en tuâmes un grand nombre à coups de mousquets. Jamais ils n'avaient vu de chrétiens ni d'armes à feu.

En approchant de leur village, il nous fut facile de nous apercevoir qu'il n'y avait rien à faire : il est à plus d'un mille du fleuve, et environné de fossés profonds qu'ils remplissent avec les eaux d'un lac voisin. Nous ne pûmes donc les punir qu'en leur brûlant environ deux cent cinquante canots. Nous n'osions pas nous éloigner de nos embarcations, dans la crainte qu'ils ne profitassent de cette occasion pour les détruire. Cette nation fait toujours la guerre par eau ; elle est à environ quatre-vingt-quinze milles

des Zennais Salvaisco.

CHAPITRE XIX.

—

Du fleuve Parabol, des Indiens Cuéremagbas et des Aygais.

Après avoir remonté le courant pendant huit jours, nous arrivâmes sur le territoire d'une tribu nombreuse, nommée *Cuérémagbas*, et qui se nourrit de viande et de poisson. Elle fabrique du vin avec le suc d'une plante que l'on nomme en allemand *johanns brodt*

ou *bockshornlein* (*pain Saint - Jean* ou *corne de bouc*). Elle nous accueillit avec la plus grande bienveillance et nous fournit tout ce qui pouvait nous être nécessaire. Les hommes et les femmes sont d'une taille très-élevée : ils se percent le nez, et placent dans le trou une plume de perroquet pour servir d'ornement. Les femmes ont sur la figure de grandes raies bleues peintes d'une manière indélébile; elles portent pour se couvrir un tablier de toile de coton.

Le territoire de cette nation est éloigné de quarante milles de celui de Mepenes : nous nous y arrêtâmes trois jours.

L'on arrive ensuite chez les *Aygais*, qui ressemblent aux Cuérémagbas, tant par les mœurs que par leur haute taille. Quand nous approchâmes de leur village, ils s'avancèrent en armes au-devant de nous, et firent mine de s'opposer au débarquement. Voyant que nous ne pouvions éviter un engagement, nous nous recommandâmes à Dieu,

et nous nous préparâmes à combattre. Nous leur tuâmes beaucoup de monde sans perdre plus de quinze hommes. Les Aygais sont sur l'eau les meilleurs soldats qu'il soit possible de voir; mais il n'en est pas de même sur terre. Avant de commencer l'attaque, ils avaient mis en sûreté les femmes et les enfants, et caché les provisions et tout ce qu'ils possédaient, de sorte que nous ne pûmes en rien tirer; mais on verra bientôt ce qui leur arriva. Le village est situé entre le Rio Parabol et le Rio Jepedy. Ce dernier prend sa source dans les montagnes du Pérou près d'une ville qui se nomme Tuechkamyn (1).

Le village des Aygais est situé à trente-cinq milles de celui des Cuérémagbas.

(1) Cette ville ne peut être que Tucuman.

CHAPITRE XX.

—

Des Indiens Carios.

Après avoir été forcés de quitter cette nation, nous arrivâmes chez les *Carios*, qui habitent à cinquante milles des Aygais. Nous y trouvâmes, grâce à Dieu, et comme on nous l'avait dit, des provisions en abondance, du blé de Turquie ou maïs, des patates,

racines qui ressemblent aux pommes et qui ont à peu près le même goût; d'autres racines nommées *mandioch pobior*, qui ont un goût de châtaigne. Les Carios fabriquent du vin avec la *mandeboere* : ils ont aussi de la viande, du poisson, des cerfs, des sangliers, des autruches, des moutons du pays, presque aussi grands que nos mulets, des poules, des chèvres et des lapins. On y trouve beaucoup de coton, et du miel avec lequel les habitants préparent une boisson fermentée.

Le territoire des Carios a environ trois cents milles d'étendue en tout sens Ils sont petits, d'une forte corpulence : les hommes ont un trou à la lèvre dans lequel ils placent un morceau de cristal jaunâtre, de la grosseur d'une plume, de deux palmes de long, et qu'ils nomment *parabol*; ils sont tous nus comme la nature les a créés, quels que soient leur sexe et leur âge.

Chez cette nation, le père vend sa fille, le mari sa femme; quelquefois même le frère

vend sa sœur. On achète une femme pour une chemise, un couteau, un hameçon ou quelque autre bagatelle du même genre. Ils mangent de la chair humaine quand ils peuvent s'en procurer. Ils engraissent les prisonniers qu'ils font à la guerre, comme nous engraissons les porcs. Cependant s'ils prennent une femme jeune et belle, ils la gardent quelques années; mais lorsqu'ils en sont dégoûtés, ils la tuent, et font pour la dévorer un festin d'apparat, comme nous faisons un repas de noce. Si leur prisonnier est d'un âge avancé ils le laissent mourir de sa mort naturelle.

Les Carios entreprennent de plus longs voyages qu'aucune des nations qui habitent les rives du Rio de la Plata. Ils sont très-vaillants. Leurs villages sont construits sur des collines, le long du fleuve Parabol.

CHAPITRE XXI.

—

De la ville de Lampère : — elle est assiégée et prise.

La ville de ces Indiens se nomme Lampère, elle est entourée d'une double palissade en bois, dont chaque pieu est de la grosseur d'un homme. Il y a environ douze pas d'une

palissade à l'autre, les pieux sont enfoncés en terre à la profondeur d'une brasse, et c'est à peine si on peut en atteindre le haut avec la pointe de l'épée. Elle est aussi défendue par des fossés.

A quelque distance de leurs retranchements, ils creusent des fosses de quinze à dix-huit pieds de profondeur, dans lesquels ils plantent des pieux extrêmement aigus, qui ne s'élèvent pas tout à fait au raz de la terre. Ils les recouvrent ensuite avec des broussailles, de la paille et un peu de terre, de manière à ce que les chrétiens s'y précipitent en les poursuivant ou en voulant donner l'assaut à la ville.

On va voir comment ceux qui avaient pratiqué ces fosses y tombèrent eux-mêmes. Don Juan de Ayolas, notre commandant, fit ranger sa troupe en bataille, et se dirigea vers la ville, quoiqu'il n'eût avec lui que trois cents hommes, ayant été obligé d'en laisser soixante pour garder les brigantins. Les Carios s'avan-

cèrent au-devant de nous, au nombre de quatre mille hommes armés d'arcs et de flèches. Ils nous envoyèrent une députation pour nous engager à nous rembarquer, offrant de fournir des provisions et tout ce dont nous pourrions avoir besoin, si nous consentions à nous retirer tranquillement.

Cette proposition ne plut ni à notre commandant ni à nous. Le pays nous convenait beaucoup, et nous espérions y trouver des vivres en abondance. Depuis quatre ans nous ne vivions que de viande et de poisson, sans un seul morceau de pain, et souvent même nous n'avions pas de quoi nous rassasier.

Les Carios, voyant que nous persistions dans notre projet, nous saluèrent d'une volée de flèches. Voulant éviter le combat, nous les engageâmes de nouveau à nous recevoir en amis, mais ils n'y consentirent pas; car ils ne connaissaient pas encore l'effet de nos arquebuses et de nos armes. Nous fîmes donc sur eux une décharge de mousqueterie.

Quand ils l'eurent entendue, et qu'ils eurent vu tomber un grand nombre des leurs, sans apercevoir ni balles ni flèches, mais seulement un trou dans le corps des blessés, ils furent saisis d'effroi et prirent la fuite en désordre, se renversant les uns sur les autres, comme des chiens. En cherchant à la hâte à regagner la ville, plus de trois cents tombèrent dans les fosses dont j'ai parlé.

Nous mîmes alors le siége devant Lampère. Ils s'y défendirent bravement pendant trois jours; mais voyant qu'ils ne pouvaient tenir plus longtemps, et tremblant pour le sort de leurs familles, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'en faire sortir, ils nous demandèrent la vie, nous promettant de se conformer en tout à nos volontés. Nous perdîmes seize soldats dans ce combat.

Les Carios amenèrent à notre commandant Ayolas six femmes, dont la plus âgée avait dix-huit ans. Ils lui apportèrent aussi six cerfs et

l'autre gibier, et nous prièrent de rester dans leur pays. Ils donnèrent deux femmes à chaque soldat pour laver ses vêtements et le servir en tout : ils nous fournirent des vivres et tout ce dont nous pouvions avoir besoin. C'est ainsi que nous fîmes la paix.

CHAPITRE XXII.

—

On construit à Lampère un fort, nommé l'Assomption. — Les chrétiens, réunis aux Carios, vont attaquer les Aygais.

Nous forçâmes les Carios de nous aider à construire une grande maison en pierre, en bois et en terre, pour nous retirer et nous défendre si les indigènes venaient à se révolter. Nous nous emparâmes de Lampère, en 1539, le jour de l'Assomption de la Vierge.

C'est pourquoi nous lui donnâmes ce dernier nom, qu'elle conserve encore. Nous y passâmes deux mois. Elle est située à cinquante milles des Aygais, et à trois cent cinquante environ de l'île de Bonne-Espérance, où les Tiembus ont leur habitation.

Par le traité d'alliance que nous fîmes avec les Carios, ceux-ci s'engagèrent à nous fournir huit mille hommes pour faire la guerre aux Aygais. Notre commandant se mit donc à leur tête, et partit pour cette expédition accompagné de ses trois cents Espagnols. Nous descendîmes le Rio Parabol; nous fîmes ensuite par terre une marche de trente milles.

Quand nous fûmes arrivés chez les Aygais, nous trouvâmes tout comme nous l'avions laissé. Nous surprîmes le village entre trois et quatre heures du matin, au moment où tous les habitants étaient plongés dans le sommeil le plus profond. Les Carios les massacrèrent sans distinction d'âge ni de sexe,

car ils ont l'habitude de n'épargner personne après la victoire.

Nous nous emparâmes de cinq cents canots, après avoir incendié tous les villages que nous trouvâmes sur notre route et porté la destruction de tous côtés.

Quelques Aygais, qui n'avaient pas pris part au combat, vinrent un mois après nous demander grâce. Notre commandant fut forcé de la leur accorder, puisque, selon la volonté de sa majesté impériale, on doit pardonner deux rébellions aux indigènes : ceux qui prennent les armes pour la troisième fois sont condamnés à un esclavage perpétuel.

CHAPITRE XXIII.

—

Séjour à l'Assomption. — Les Espagnols prennent des renseignements sur l'état du pays, et continuent à remonter le fleuve.

Nous restâmes six mois dans la ville de l'Assomption pour nous reposer. Notre commandant demanda aux Carios, nos alliés, des renseignements sur la nation des *Paiembos*; ils répondirent que ces Indiens habitaient à cent milles de l'Assomption, en remontant le fleuve

Parabol. Ayolas s'informa aussi de leurs mœurs et de leurs coutumes, et s'ils avaient beaucoup de vivres. Il apprit qu'ils ne vivaient que de viande, de poisson, et d'une plante nommée *algorobo* (*algarroba* caroube), dont ils font de la farine qu'ils mangent avec le poisson. Ils préparent aussi avec cette plante une boisson fermentée, d'un goût sucré et à peu près semblable à celui de l'hydromel.

Quand notre commandant eut obtenu tous ces renseignements des Carios, il leur ordonna de préparer cinq embarcations, de les charger de maïs et d'autres choses nécessaires, et de faire en sorte qu'elles pussent partir dans deux mois. Il voulait visiter d'abord les Paiembos, puis une autre nation nommée *Karachkarais*. Les Carios lui promirent d'obéir en tout, et ils le firent fidèlement. Il commanda à nos marins de bien réparer les brigantins et de mettre tout en ordre, afin qu'il n'arrivât aucun accident durant le voyage.

Tout étant prêt et les provisions embarquées, Juan de Ayolas nous passa en revue, choisit trois cents hommes les mieux armés pour l'accompagner, et laissa les cent autres à l'Assomption, avec les Carios.

Nous remontâmes de nouveau le Parabol : tous les cinq milles, nous rencontrions un village, dont les habitants s'empressaient de nous fournir du poisson, de la viande, des poules, des oies, des moutons du pays et des autruches.

Quand nous fûmes arrivés au dernier village des Carios nommé *Weibingo*, et qui est éloigné de quatre-vingts milles de l'Assomption, nous eûmes soin de charger nos embarcations de tous les vivres que nous pûmes nous procurer.

CHAPITRE XXIV.

—

Du mont Saint-Ferdinand et des Paiembos.

De là, nous arrivâmes près de la montagne de Saint-Ferdinand, qui ressemble à celle qu'en Allemagne on nomme le Bogenberg. Dans cet endroit, éloigné de douze milles de Weibingo, nous trouvâmes les Paiembos. Ils nous reçurent avec des témoignages d'amitié; mais c'était pour mieux cacher la trahison qu'ils méditaient. Ils nous

conduisirent à leur village, et s'empressèrent de nous fournir des vivres. Notre général fit demander à leur cacique s'il connaissait une nation nommée *Carcariso*. Celui-ci répondit qu'il ne la connaissait que par oui-dire, et qu'elle habitait un pays fort éloigné, où l'on trouvait de l'or et de l'argent en abondance. Il ajouta qu'il n'avait jamais vu aucun homme de cette nation, mais qu'il avait entendu dire qu'ils étaient aussi blancs que les chrétiens, et qu'ils possédaient des vivres en abondance, tant en blé de Turquie, *mandeoch manduis*, *podades*, *mandeoch wackkeku*, *mandeoch parpy*, *mandeoch adè*, *mandepared* et autres racines, qu'en chair de mouton, de tapir (animal de la grandeur d'un âne, qui a les pieds comme le bœuf), de cerfs, de lapins et des poules. Cependant aucun Paiembos n'ayant jamais visité le territoire de cette nation, il ne pouvait, disait-il, assurer la véracité de ce récit. Nous apprîmes par la suite ce qui en était.

Notre commandant demanda au cacique de lui donner quelques Paiembos pour l'accompagner. Celui-ci y consentit sur-le-champ, et lui fournit trois cents hommes pour montrer le chemin, porter les bagages et les provisions. Ayolas leur recommanda de se tenir prêts à partir dans quatre jours, et fit détruire trois de nos cinq brigantins. Il laissa cinquante hommes à bord des deux autres, et nous ordonna de l'attendre pendant quatre mois, et si au bout de ce temps il n'avait pas reparu, de retourner à l'Assomption avec les deux vaisseaux.

Nous restâmes six mois chez les Paiembos, sans avoir de ses nouvelles; et, comme les vivres commençaient à nous manquer, Martin-Dominique Ayolas (1), qu'il avait laissé pour nous commander, se décida à reprendre la route de l'Assomption, comme notre chef lui en avait donné l'ordre.

CHAPITRE XXV.

—

Don Juan de Ayolas arrive par terre chez les Naperus et les Peisennos. — Il est massacré avec tous les chrétiens.

Je vais raconter en peu de mots l'histoire de l'expédition de don Juan de Ayolas, et ce qui lui est arrivé.

Après avoir quitté le territoire des Paiembos, il entra sur celui des *Naperus*, qui sont leurs alliés, et ne vivent que de viande et

de poisson. Cette nation est très-puissante. Ayolas emmena avec lui un cacique et quelques Indiens pour lui servir de guides. Il traversa, avec bien des dangers et des peines, le territoire de plusieurs autres nations. Il éprouva beaucoup de résistance, et perdit près de la moitié de son monde. Quand il arriva chez les *Peisennos*, il fut forcé de renoncer à s'avancer plus loin, et de revenir sur ses pas avec les soldats qui lui restaient, à l'exception de trois Espagnols qui étaient si faibles, qu'il dut les laisser chez les Peisennos.

Ayolas, qui avait conservé sa santé, se remit donc en marche, et parvint chez les Naperus, où il fut obligé de se reposer pendant trois jours, car ses gens étaient très-affaiblis, très-fatigués, et manquaient de vivres.

Les Naperus voyant sa faiblesse se liguèrent avec les Paiembos, et résolurent de le massacrer lui et toute sa troupe; ce qu'ils exécutèrent. En effet, les Espagnols s'étant mis en marche pour gagner le terri-

toire des Paiembos, les Naperus s'embusquèrent à peu près à moitié chemin, dans un bois, par où il devait passer, l'attaquèrent par surprise, en se jetant sur lui comme des chiens enragés, et le massacrèrent avec tous ces pauvres chrétiens affaiblis par la fatigue et la maladie, sans qu'il en échappât un seul (1).

(1) Herrera, década VI, lib. VII, cap. V, raconte cet événement à peu près de la même manière; mais il donne le nom de Payaguaes aux Indiens qui massacrèrent Ayolas. Barco, cant. IV, estan. 38 y siguie., parle de cette défaite; il appelle ces Indiens Paiaguaes. Cabeça de Vaca, cap. 49, les nomme Payaguos.

CHAPITRE XXVI.

—

Sur la nouvelle de la mort de leur commandant, les Espagnols choisissent pour gouverneur en chef Martin Dominique de Irala.

Nous retournâmes au nombre de cinquante à l'Assomption, pour y attendre des nouvelles de notre commandant et de ses gens. Un Indien (1), que les Peisennos avaient

(1) C'est le même dont il est question sous le nom de Gonzalo dans la relation de Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, cap. 4.

donné comme esclave à don Juan de Ayolas, et qui l'accompagnait lors du massacre, nous raconta ce qui s'était passé. Cet homme était parvenu à échapper à la mort, parce qu'il savait la langue des ennemis. Il nous rapporta tous les détails de cet événement, mais nous avions de la peine à le croire.

Nous restâmes une année entière à l'Assomption, sans pouvoir apprendre quel avait été le sort de notre commandant et de ses gens. Cependant les Carios annoncèrent à notre chef, Martin - Dominique de Irala, qu'Ayolas avait été massacré, lui et les siens, par les Paiembos et les Naperus. Mais nous ne pouvions en être convaincus qu'en l'apprenant des Paiembos eux-mêmes.

Deux mois après, quelques Carios amenèrent à notre capitaine deux Paiembos qu'ils avaient faits prisonniers. Nous leur demandâmes s'ils avaient été complices de l'assassinat de nos compatriotes. Ils le nièrent com-

plétement, disant qu'Ayolas n'était pas encore de retour chez eux.

Notre capitaine les mit alors entre les mains des juges et du prévôt, qui leur firent subir la torture. Ils avouèrent ce que j'ai raconté plus haut : que les nôtres avaient été attaqués dans une forêt par les Naperus et les Paiembos , et massacrés jusqu'au dernier. On les fit attacher à un arbre, et mourir à petit feu, en allumant un bûcher assez loin d'eux.

Comme Martin-Dominique de Irala avait toujours été juste et bon, il fut proclamé notre chef, jusqu'à ce que sa majesté en eût disposé autrement.

CHAPITRE XXVII.

—

Notre nouveau chef fortifie l'Assomption. — Il va chez les Tiembus, et trouve les nôtres en guerre avec cette nation. — Il occupe la forteresse du *Corpus Christi*, et retourne à Buenos-Ayres.

Notre chef fit équiper quatre brigantins, et partit avec cent cinquante soldats : les autres restèrent à l'Assomption. Il nous annonça qu'il voulait réunir dans cette ville les

cent cinquante hommes qu'on avait laissés chez les Tiembus, et les cent soixante qui étaient à Buenos-Ayres, à bord des vaisseaux. Il descendit donc le Parabol et le Parana, et il arriva à Tiembos. Nous avions donné à cet endroit le nom de Bonne-Espérance, et à la forteresse que nous avions bâtie celui de Corpus Christi.

Avant notre arrivée à Tiembos, quelques-uns des chrétiens qui s'y trouvaient, savoir : le capitaine Francisco Ruiz, un prêtre nommé Juan Pabon (*Baban*), et un secrétaire Juan Ernandus (*Hernandez*), qu'on avait nommés vice-gouverneurs, formèrent le cruel et perfide dessein de faire périr le cacique de l'endroit et quelques autres naturels, et ces scélérats exécutèrent leur crime avant notre arrivée, oubliant les bienfaits dont ces Indiens les avaient comblés.

Quand nous apprîmes cette nouvelle, nous fûmes d'autant plus effrayés, que tous les Tiembus avaient pris la fuite. Mais comme

il n'y avait plus de remède, notre général se contenta de recommander à Antonio de Mendoce, qu'il laissa dans la citadelle du Corpus Christi, de se défier des Indiens, s'il tenait à la vie, et de faire bonne garde jour et nuit, ajoutant que, s'ils venaient en amis, il devait les bien traiter; mais n'avoir aucune confiance dans leurs démonstrations d'amitié, sans quoi il pourrait arriver de grands malheurs. Après lui avoir donné ces instructions, il se disposait à partir, en emmenant avec lui les trois auteurs de ce meurtre, lorsqu'il vit arriver Zuche Liemi, un des principaux caciques des Tiembus, et grand ami des chrétiens. Ce chef avait été contraint à cause de sa femme et de ses enfants, et par l'influence de sa famille, de s'associer aux desseins de ses compatriotes. Il s'engagea donc à conduire tous les chrétiens chez lui, assurant que déjà tout le pays était en armes, dans l'intention de les massacrer ou de les chasser. Mais de Irala lui répondit que la garnison était assez forte pour

repousser toutes les attaques : il l'engagea à se réunir aux chrétiens avec sa famille et sa peuplade, ce que celui-ci lui promit. Notre chef continua alors à descendre le fleuve, et nous laissa au Corpus Christi.

CHAPITRE XXVIII.

—

Les Tiembus font périr cinquante chrétiens par trahison : le reste abandonne le Corpus Christi, et retourne à Buenos-Ayres.

Quinze jours après, Zuche Liemi, qui méditait une trahison, envoya son frère Suelapa prier Mendoce de lui donner six chrétiens avec des armes à feu, annonçant qu'il voulait venir avec toute sa famille et d'abondantes provisions, pour habiter avec nous; mais qu'il crai-

gnait que sa peuplade ne l'en empêchât : il nous promettait de nous fournir des vivres et tout ce dont nous aurions besoin. Antonio de Mendoce se laissant prendre à ces belles promesses, au lieu de six hommes qu'il avait demandés, lui en envoya cinquante, bien armés et équipés, munis de mousquets et de tout ce qui était nécessaire. Il leur recommanda cependant de se tenir sur leurs gardes, et de veiller à ce que les Indiens ne machinassent pas quelque trahison.

Les Tiembus n'habitaient pas à plus d'un demi-mille du fort. Quand les nôtres arrivèrent chez eux, il les reçurent avec des baisers de Judas, et leur servirent un repas de viande et de poisson. Pendant qu'ils étaient à manger, ces Indiens et leurs alliés, qui se tenaient cachés dans les maisons, se jetèrent sur eux, et les égorgèrent tous, à l'exception d'un jeune garçon, nommé Caldero, qui parvint à s'échapper. Ils arrivèrent ensuite au nombre de dix mille devant la forteresse où nous étions,

et l'assiégèrent dans l'intention de nous massacrer, s'ils parvenaient à s'en emparer. Mais Dieu nous préserva de ce malheur, et rendit leurs efforts impuissants. Ils s'étaient fait de longues lances avec les épées des chrétiens qu'ils avaient tués, et s'en servaient pour nous combattre. Ils nous attaquaient jour et nuit, néanmoins ils ne gagnaient aucun avantage.

Le quatorzième jour ils nous livrèrent un assaut vigoureux, et parvinrent à mettre le feu à nos maisons. Notre capitaine, Antonio de Mendoce, sortit du fort l'épée à la main, sans apercevoir quelques Indiens qui s'étaient mis en embuscade près de la porte. Ceux-ci profitant de l'occasion, le tuèrent à coups de lance.

Cependant les Indiens qui souffraient de la famine furent obligés de lever le siége et de se retirer. Quelque temps après nous vîmes arriver deux brigantins chargés de vivres et de toutes sortes de provisions, que Martin-Domi-

que de Irala nous envoyait de Buenos-Ayres, afin que nous pussions nous maintenir jusqu'à son retour. Nous nous réjouîmes de leur arrivée; et ceux qui les montaient s'affligèrent de la mort de tant de chrétiens. Après nous être consultés sur ce qu'il y avait de mieux à faire, nous prîmes la résolution de ne pas rester plus longtemps chez les Tiembus des environs du Corpus Christi, de réunir tous nos soldats, et de descendre le fleuve pour gagner Buenos-Ayres. Quand, Martin-Dominique de Irala notre chef, nous vit arriver, il fut saisi d'effroi, ne sachant quel parti prendre; car lui-même il manquait de tout.

CHAPITRE XXIX.

—

Un vaisseau espagnol et de nouvelles troupes arrivent à l'île de Sainte-Catherine. — On nous y envoie avec une galère.

Il n'y avait que cinq jours que nous étions à Buenos-Ayres, quand nous vîmes arriver une caravelle qui nous apporta des nouvelles d'Espagne, et nous annonça qu'un

vaisseau, commandé par Alonso Cabrera, venait de jeter l'ancre à l'île de Sainte-Catherine, et qu'il amenait deux cents soldats.

Aussitôt que notre chef eut reçu cette nouvelle, il se hâta d'expédier une galère pour Sainte-Catherine, qui est située au Brésil, à trois cents lieues de Buenos-Ayres. Il en donna le commandement à Gonzalo de Mendoce, et lui ordonna de charger le vaisseau qu'il trouverait à Sainte-Catherine, ainsi que le sien, de riz, de manioc, et de toutes sortes de provisions. Cet officier lui demanda la permission de prendre quelques soldats de confiance : de Irala y ayant consenti, il me choisit, ainsi que six Espagnols et vingt autres soldats.

Après un voyage d'un mois, nous arrivâmes à Buenos-Ayres, et ce fut avec bien de la satisfaction que nous y trouvâmes le vaisseau espagnol commandé par Alonso Cabrera. Nous chargeâmes si bien les deux navires de riz, de manioc, de maïs et de toutes sortes de vivres, qu'ils n'auraient pu en contenir da-

vantage. Après un séjour de deux mois nous reprîmes la route de Buenos-Ayres.

La veille de la Toussaint, nous arrivâmes à l'entrée du Rio Parana, à vingt milles de Buenos-Ayres. Les deux capitaines se rapprochèrent pour se demander s'ils étaient déjà dans la rivière. Un pilote prétendait que oui, et l'autre que nous en étions encore à plus de vingt milles. C'est l'usage des marins qui naviguent de conserve, de se rapprocher le soir pour se rendre compte de la route qu'ils ont suivie le jour, et de celle qu'ils se proposent de tenir pendant la nuit, afin de ne pas se séparer.

La largeur du Rio Parana-Wassu, depuis l'embouchure jusqu'à Saint-Gabriel, est de trente milles : là, elle n'est plus que de dix-huit milles. Le pilote de notre vaisseau demanda à l'autre s'il voulait, comme lui, continuer sa route. Mais celui-ci répondit qu'il faisait déjà sombre, et qu'il se tiendrait au large pendant toute la nuit, de crainte

de faire côte dans l'obscurité. Ce pilote était plus sage que le nôtre; ce qui fut bien démontré par l'événement. Nous le quittâmes pour continuer notre route.

CHAPITRE XXX.

—

Naufrage. — Quelques hommes parviennent à gagner Saint-Gabriel, et de là Buenos-Ayres. — Nouveau voyage à l'Assomption.

Le temps devint fort mauvais : nous fûmes poussés sur la côte entre minuit et une heure du matin, avant d'avoir pu jeter l'ancre, et nous échouâmes à environ un mille de terre, sans autre ressource que celle d'adresser nos prières à Dieu, et d'implorer sa miséricorde.

Notre navire fut bientôt mis en pièces par les vagues qui engloutirent quinze Espagnols et six Indiens. Quelques-uns ayant pu saisir des morceaux de bois, se sauvèrent à la nage. J'arrivai à terre sur le mât, avec quinze de mes compagnons. Mais il nous fut impossible de retrouver les cadavres des quinze autres qui avaient péri. Que Dieu ait pitié de leur âme.

Nous avions perdu tous nos effets dans le naufrage; nous étions sans vivres, et il fallut parcourir plus de cinquante milles en cet état, ne vivant que de racines et de fruits sauvages, jusqu'au port de Saint-Gabriel, où nous trouvâmes l'autre vaisseau qui était arrivé trente jours avant nous.

On avait fait savoir notre malheur au commandant, et il en était fort affligé; car il nous croyait tous perdus. Déjà il avait fait dire des messes pour le repos de nos âmes.

Dès que nous fûmes arrivés à Buenos-Ayres, il ordonna d'amener en sa présence le capitaine et le pilote de notre navire, et il leur

fit subir un sévère interrogatoire. Sans de pressantes sollicitations, il aurait fait pendre le pilote ; mais il se contenta de le condamner à servir quatre ans sur une embarcation.

Notre chef fit mettre le brigantin à flot, réunit tout son monde, ordonna de détruire les vaisseaux, après en avoir enlevé le fer, et nous remontâmes le Parana. Après une longue navigation, nous atteignîmes de nouveau Nuestra Señora de l'Assomption, et nous y séjournâmes deux ans, en attendant les ordres de sa majesté impériale.

CHAPITRE XXXI.

—

Alvar-Nuñez arrive d'Espagne. — Il touche à Sainte-Catherine, et se rend à l'Assomption avec trois cents Espagnols (1).

Sur ces entrefaites, Alvar-Nuñez Cabeça de Vaca, que sa majesté avait nommé gou-

(1) Voyez, pour tout ce qui concerne Alvar-Nuñez et son expédition, les notes que j'ai ajoutées à la relation de ce conquérant, qui forme le sixième volume de cette collection.

verneur, arriva avec deux vaisseaux et deux caravelles, qui portaient quatre cents Espagnols et trente chevaux.

Il se dirigea d'abord vers le port de Wiesay ou de Sainte-Catherine, au Brésil. Quand il fut arrivé à huit milles de la terre, il expédia les deux caravelles pour prendre des vivres; mais il s'éleva un orage si violent, qu'elles furent perdues, et qu'on n'en put sauver les équipages.

Alvar-Nuñez n'osant continuer sa navigation avec les deux vaisseaux qui lui restaient les fit détruire, se dirigea par terre vers Buenos-Ayres, et arriva enfin à l'Assomption avec trois cents hommes qui lui restaient des quatre cents qu'il avait amenés, les autres étaient morts de misère et de maladie.

Ce voyage avait duré huit mois entiers. L'Assomption est éloignée de trois cents milles de Sainte-Catherine. (Par la ligne la plus directe; en suivant par le fleuve, il y en a trois cent trente-quatre jusqu'à la mer, et trois cents

pour remonter de là à Sainte-Catherine.) Alvar-Nuñez apportait une nomination de sa majesté impériale à la charge de gouverneur du pays : il requit donc de Irala de lui remettre le commandement. Celui-ci déclara qu'il était prêt à obéir, mais qu'il fallait auparavant exhiber l'ordre de sa majesté. Le conseil ne put obtenir d'Alvar-Nuñez qu'il remplît cette formalité. Il consentit seulement à montrer ses pouvoirs à deux ou trois prêtres, et à quelques officiers. On verra plus tard quel fut le sort de ce gouverneur.

CHAPITRE XXXII.

—

Le gouverneur passe l'armée en revue. — Il envoie des embarcations remonter le fleuve pour attaquer les Surucusis et les Achkeres, dont le cacique est pendu.

Alvar-Nunez passa l'armée en revue, et trouva qu'elle se montait à huit cents hommes. Il se lia tellement d'amitié avec de Irala qu'ils étaient comme deux frères, de sorte que celui-ci conserva autant de pouvoir dans l'armée qu'il en avait auparavant.

Alvar fit construire neuf brigantins pour remonter le Parabol aussi loin que possible. En attendant qu'ils fussent prêts, il en expédia trois que nous avions, sous la conduite d'Antonio Cabrera et de Diego Tabellino, avec l'ordre de s'avancer aussi loin que possible, et de chercher des Indiens qui eussent des provisions de maïs et de manioc.

Ils arrivèrent d'abord chez une nation nommée *Surucusis*, qui avait beaucoup de maïs, du manioc, une autre racine dont le goût ressemble à celui de la noisette et que l'on nomme *mandùes*, de la viande et du poisson. Les hommes vont tout nus, et portent à la lèvre une pierre bleue de la grandeur d'une dame à jouer, mais les femmes se couvrent les parties naturelles.

Nous laissâmes nos embarcations dans cet endroit, avec quelques hommes pour les garder, et nous avançâmes à quatre journées de chemin dans l'intérieur du pays, où nous

trouvâmes un village de Carios qui pouvait contenir environ trois mille habitants. Ils nous fournirent beaucoup de renseignements sur l'intérieur du pays : nous regagnâmes ensuite nos brigantins. Nous redescendîmes le Parabol, et nous arrivâmes chez une nation nommée *Achkeres*. Nous y trouvâmes une lettre de notre commandant, qui contenait l'ordre de faire pendre leur principal cacique nommé Achkere. Irala le fit exécuter sur-le-champ, ce qui fut cause d'une guerre cruelle, comme on le verra par la suite.

Après avoir pendu cet Indien, nous redescendîmes jusqu'à Nuestra Señora de l'Assomption, où nous nous hâtâmes de rendre compte à Alvar-Nuñez de tout ce qui nous était arrivé pendant notre voyage.

CHAPITRE XXXIII.

—

Le pays de Dabero, et celui des Carios se soulèvent contre les chrétiens. — Conquête de celui de Dabero (1).

Notre commandant ordonna aux principaux caciques de l'Assomption de lui fournir deux mille Indiens, pour remonter la rivière. Ceux-ci se déclarèrent prêts à obéir

(1) C'est le même que Cabeça de Vaca nomme Tabère et Atabère. Voyez ses commentaires, chap. XLII.

en cela comme en tout; mais ils lui conseillèrent de bien réfléchir à ce qu'il faisait, en s'embarquant dans cette entreprise. Ils l'assurèrent que le pays de Dabero et celui des Carios se soulèveraient en masse contre les chrétiens, car Dabero, leur principal cacique, était le frère d'Achkere que nous avions fait périr, et ne respirait que vengeance contre les chrétiens.

Le gouverneur renonça donc à l'expédition qu'il avait projetée, et se prépara à marcher contre d'autres ennemis. Il convint avec son frère d'arme, Martin-Dominique de Irala, que celui-ci s'avancerait avec quatre cents chrétiens et deux mille Indiens contre Dabero et les Carios, et les détruirait complétement.

De Irala partit de l'Assomption, marcha contre Dabero, et le fit sommer, au nom de sa majesté impériale, de mettre bas les armes; mais celui-ci, comptant sur ses forces, ne voulut pas y consentir. Tous ses villages

étaient bien fortifiés, avec trois rangs de palissades et des fossés profonds, comme ceux dont j'ai parlé au chapitre XXI.

Après lui avoir laissé trois jours de réflexion, le quatrième, trois heures avant le lever du soleil, nous attaquâmes le village. Tous les hommes furent passés au fil de l'épée, et un grand nombre de femmes réduites en esclavage. Elles nous furent fort utiles.

Nous perdîmes seize chrétiens dans cette affaire. Quant aux Indiens, le massacre en fut terrible. Il resta près de trois mille *cannibales* sur le champ de bataille.

Bientôt après cette défaite, Dabero vint demander grâce pour lui et sa nation : tous promirent d'être dorénavant soumis aux chrétiens, et prièrent qu'on leur rendît leurs femmes et leurs enfants; ce que, d'après les ordres de sa majesté, on fut obligé de leur accorder.

CHAPITRE XXXIV.

—

Les Espagnols remontent le Parabol, après avoir fortifié l'Assomption et y avoir laissé une garnison. — Ils arrivent au mont Saint-Ferdinand chez les Paiembos, les Bascheropos et les Surucusis.

Après avoir ainsi terminé cette expédition, nous redescendîmes le Rio Parabol, pour aller rejoindre notre général, Alvar-Nuñez Cabeça de Vaca, et lui rendre compte de ce qui s'était passé. Celui-ci, qui se préparait à se mettre en marche, ordonna à Dabero de lui four-

nir deux mille Indiens bien armés pour l'accompagner : ce chef les lui accorda sans difficulté. Alvar demanda aux Carios ce qui était nécessaire pour équiper neuf brigantins. Dès que tout fut prêt, il s'embarqua avec cinq cents chrétiens, et en laissa trois cents à l'Assomption, sous le commandement de Juan Salasar.

Notre flottille se composait de quatre-vingt-huit canots d'Indiens, et de neuf brigantins qui portaient les chrétiens. Il y avait deux chevaux à bord de chaque brigantin; mais on leur fit faire par terre les cent premiers milles, jusqu'à une montagne nommée de Saint-Ferdinand, où on les embarqua.

Quand nous arrivâmes près du territoire de nos ennemis les Paiembos, ils prirent la fuite avec leurs femmes et leurs enfants, après avoir brûlé leurs villages; et pendant plus de cent milles, nous trouvâmes le pays désert. Nous allâmes ensuite chez une nation très-

puissante nommée *Bascheropos;* elle a de la viande et du poisson en abondance. Son territoire s'étend à plus de cent milles, et elle possède un nombre infini de canots. Les femmes se couvrent les parties naturelles. Ces Indiens ne voulurent pas traiter avec nous, et s'enfuirent.

Nous passâmes ensuite chez les *Surucusis*. Cette nation est éloignée de quatre-vingt-dix milles des Bascheropos. Chaque individu habite avec sa famille une cabane séparée. Les hommes portent aux oreilles des morceaux de bois de la grandeur et de la forme d'une dame à jouer.

Leurs femmes sont très-belles; elles n'ont aucun vêtement; elles s'introduisent dans la lèvre inférieure un morceau de cristal gris, de la grosseur du doigt. Les Surucusis sont puissants. Ils ont du maïs, du manioc, et toutes sortes de vivres.

Notre commandant leur demanda des renseignements sur une nation nommée *Carcha-*

caris et sur les Carios. Ils lui répondirent que la première leur était inconnue, et que les Carios étaient dans leurs villages. Nous trouvâmes par la suite que cela n'était pas exact.

Alvar se décida alors à s'avancer dans l'intérieur du pays, et il ordonna à cent cinquante hommes de rester pour garder les brigantins. Il leur laissa des vivres pour deux ans, et se mit en route avec trois cent cinquante chrétiens, dix-huit chevaux, et les deux mille Carios qui nous avaient accompagnés depuis l'Assomption. Mais nous n'exécutâmes rien d'important : le commandant n'était pas l'homme qu'il fallait pour conduire une pareille entreprise : il était détesté de toute l'armée, parce qu'il traitait tout le monde fort mal.

Nous marchâmes pendant dix-huit jours sans rencontrer ni les Carios, ni d'autres Indiens ; et comme les vivres commencèrent à nous manquer, nous fûmes obligés de retourner sur nos pas. Alvar envoya un Es-

pagnol nommé Francisco Reffiere (Fr. de Ribera), et lui ordonna de s'avancer à dix journées de chemin plus loin; et si le pays était désert, de regagner les brigantins, où il l'attendrait. De Ribera arriva sur le territoire d'une nation nombreuse qui avait beaucoup de vivres, cependant il n'osa se montrer, et revint en toute hâte trouver notre chef, pour lui faire part de sa découverte. Celui-ci voulut alors recommencer l'expédition : mais il en fut empêché par les pluies.

CHAPITRE XXXV.

—

Hernando de Ribera remonte la rivière. — Il arrive chez les Guebuecusis et les Achkeres (1).

Le commandant ordonna ensuite à Hernando de Ribera de prendre un brigantin, de remonter le Parabol avec quatre-vingts hommes, à la recherche d'une nation nommée *Sherues*, de s'avancer à deux journées de marche

(1) Voyez la Relation de Hernando de Ribera, qui fait suite aux commentaires de Cabeça de Vaca.

seulement dans l'intérieur du pays, et de venir rendre compte de ce qu'il aurait vu.

Le premier jour, nous fîmes quatre milles, et nous arrivâmes sur le territoire des Indiens Guebuecusis, qui occupent une île d'environ trente milles de longueur. On y trouve toutes sortes de racines, et des vivres en abondance : ils ressemblent aux Surucusis. Nous passâmes la nuit chez eux, et le lendemain ils nous fournirent dix canots pour nous accompagner et nous montrer le chemin. Ils allaient deux fois par jour à la pêche et à la chasse, et nous donnaient tout ce qu'ils prenaient.

Après neuf jours de route, nous parvînmes chez les Achkeres. Ils sont fort nombreux, d'une taille très-élevée : je n'ai pas vu d'Indiens aussi grands dans toute la province du Rio de la Plata. Ils habitent à trente-six milles des Surucusis, et ne vivent que de viande et de poisson. Les femmes se couvrent les parties naturelles.

Nous passâmes un jour avec eux, et les Surucusis se rembarquèrent pour retourner dans leur village. Hernando de Ribera, notre chef, demanda aux Achkeres de lui enseigner la route qui conduisait chez les Sherues : ils le firent volontiers, et nous donnèrent huit canots pour nous accompagner. Ceux qui les montaient nous fournirent du gibier et du poisson en profusion.

Ces Indiens tirent leur nom d'un poisson nommé *achkere*, qui a la peau si dure qu'aucune arme ni flèche ne peuvent l'entamer. Ces poissons sont très-grands, et font des ravages considérables parmi les autres. Leurs œufs, qu'ils déposent à deux ou trois pas de l'eau, ont une très-forte odeur de musc, et sont très-bons; mais le meilleur morceau est la queue, cependant le reste n'est pas malsain. En Allemagne où on le considère comme un animal nuisible et venimeux, on le nomme *crocodill*. On dit que son regard et surtout son souffle sont mortels,

cela est faux : ce qui est vrai, c'est que quiconque a regardé ce poisson doit mourir un jour, car rien n'est plus certain que la mort.

On raconte aussi que le crocodille est produit spontanément dans les sources, que le seul moyen de le tuer est de lui présenter un miroir, qu'alors la réflexion de son propre regard le fait périr sur-le-champ; mais ce sont des fables inventées à plaisir. Si cela était la vérité, je serais mort depuis longtemps, puisque j'en ai vu et pris plus de trois mille, et je n'aurais pas parlé si longuement de ce poisson si je ne le connaissais pas parfaitement.

CHAPITRE XXXVI.

—

Nous arrivons chez les Sherues, qui nous reçoivent et nous traitent parfaitement bien.

Au bout de neuf jours nous arrivâmes chez des Sherues qui demeurent à trente-six milles des Achkeres. Cette tribu est très-nombreuse ; mais ce n'est pas encore la véritable nation des Sherues, au milieu de laquelle leur roi demeure. Ces derniers ont des mous-

taches, se fixent aux oreilles un anneau en bois, ce qui leur donne une apparence fort singulière : ils portent aussi à la lèvre un morceau de cristal bleu de la grandeur d'une dame à jouer. Tout leur corps est coloré en bleu depuis le cou jusqu'aux genoux, de sorte qu'on dirait qu'on leur a peint des hauts de chausses. Les femmes se peignent tout le corps d'une autre façon; mais de la même couleur depuis les seins jusqu'aux cuisses. Ces peintures sont exécutées avec tant d'art, qu'on ne trouverait pas facilement en Allemagne un peintre capable de les faire. Ces Indiennes sont toutes nues, assez belles à leur manière, et ne manquent pas de quelques agréments dans l'obscurité.

Nous restâmes un jour chez eux : ensuite nous parcourûmes en trois jours les quatorze milles qui nous séparaient de la résidence de leur roi, dont ils ont pris le nom de Sherues. Son territoire n'a que *quatre* milles de largeur, il possède cependant un village sur le

Parabol. Nous y laissâmes notre brigantin sous la garde de douze Espagnols, et nous partîmes pour l'habitation du roi après avoir ordonné aux Sherues de les bien traiter; ce qu'ils firent comme ils l'avaient promis.

A un mille avant d'y arriver, nous le rencontrâmes dans une plaine, à la tête de douze mille Indiens. Il s'avança vers nous en nous faisant des signes d'amitié. On avait préparé un chemin d'environ huit pas de large que l'on avait jonché d'herbes et de fleurs, et nettoyé avec tant de soin, qu'on ne découvrait pas le plus petit caillou ni le moindre morceau de bois. Le roi avait avec lui des musiciens dont les instruments ressemblaient à ceux que nous appelons *schalmeyen* (chalumeaux). Il avait fait traquer le gibier de tous les côtés, de sorte que l'on tua devant nous trente cerfs et vingt autruches ou *landu*, ce qui était très-amusant à voir. Quand nous arrivâmes au village, le roi fit loger deux chrétiens dans chaque maison, et prit notre

chef dans la sienne : celle qu'on m'assigna n'en était pas éloignée. Il ordonna à ses sujets de nous traiter somptueusement et de nous fournir tout ce dont nous aurions besoin : en un mot, sa réception fut digne du plus puissant souverain du pays.

Pendant que ce roi prend ses repas on fait de la musique. Quelques hommes et les plus belles femmes viennent danser autour de lui : ce spectacle nous parut si extraordinaire que nous en perdions l'appétit. Ces Sherues ressemblent à ceux dont j'ai parlé plus haut.

Les femmes fabriquent avec beaucoup d'art des manteaux de coton, qui ressemblent à nos toiles damassées. Elles y tissent des dessins qui représentent des cerfs, des autruches, des lamas; ces manteaux leur servent de couvertures, de siéges, et à beaucoup d'autres usages.

Ces Indiennes sont très-belles, très-vives,

caressantes et d'un tempérament qui m'a paru très-porté à l'amour.

Nous restâmes quatre jours dans ce village. Le roi demanda à notre chef où nous allions, et quel était le but de notre voyage. Celui-ci lui ayant répondu que nous cherchions de l'or et de l'argent, le roi lui fit présent d'une couronne de ce dernier métal, qui pouvait peser un marc et demi, d'une lame d'or d'une palme de long, large de la moitié, et de quelques autres objets en argent. Il dit qu'il n'en possédait pas davantage, et qu'il les avait conquis autrefois dans une guerre contre les Amazones.

Nous fûmes très-agréablement surpris en entendant parler des Amazones et de leurs grandes richesses. Nous nous empressâmes de lui demander si leur pays était éloigné, et si on pouvait y arriver par eau. Il nous répondit qu'il fallait absolument y aller par terre, et qu'il y avait deux mois de marche.

Aussitôt que le roi des Sherues nous eut donné ces renseignements, nous résolûmes, comme on va le voir, de nous rendre chez les Amazones.

CHAPITRE XXXVII.

—

Description des Amazones. — Nous nous mettons en marche pour aller à leur recherche. — Nous arrivons chez les Siberis et les Orthuesens.

Les Amazones n'ont qu'un sein, et ne reçoivent la visite des hommes que trois ou quatre fois par an. Si une Amazone accouche d'un garçon, elle l'envoie à son père, et si c'est une fille, elle la garde, et lui brûle le sein droit pour l'empêcher de croître,

afin qu'elle puisse plus facilement tirer de l'arc, car elles sont très-vaillantes, et vont à la guerre contre leurs ennemis. Ces femmes habitent une île où l'on ne peut arriver qu'en canots. On n'y voit ni or ni argent, mais on en trouve en quantité sur la terre ferme qui est occupée par les hommes. Cette dernière nation est très-puissante, et leur roi s'appelle Jegnes.

Hernando de Ribera demanda au roi des Sherues de lui donner quelques Indiens pour l'accompagner dans l'intérieur. Celui-ci lui représenta qu'à cette époque de l'année, le pays était couvert d'eau, et qu'on y voyageait bien difficilement. Nous ne nous laissâmes pas arrêter par cette objection. Il fournit donc vingt hommes à notre chef pour porter ses vivres ou son bagage, et cinq à chacun de nous; car nous devions marcher pendant huit jours à travers une contrée entièrement inhabitée.

Nous arrivâmes huit jours après chez une

nation appelée *Siberis*, dont les mœurs et la langue ressemblent en tout à celles des Sherues. Pendant tout le voyage, nous fûmes forcés de marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture, sans pouvoir en sortir. Quand nous voulions allumer du feu, nous étions obligés de construire une espèce d'échafaud sur lequel nous le placions, et il arrivait plus d'une fois que le pot dans lequel cuisait notre dîner se renversait et tombait dans l'eau. Nous étions alors obligés de dîner par cœur, et par-dessus tout cela, les moustiques ne nous laissaient pas un moment de repos ni le jour ni la nuit.

Nous demandâmes aux Siberis s'il nous restait encore beaucoup d'eau à traverser. Ils nous répondirent qu'après trois jours de marche, nous arriverions sur la terre ferme, et à cinq journées plus loin, chez une nation nommée *Orthuesen*. Ils nous firent entendre que nous étions trop peu nombreux, et que nous ferions mieux de retourner sur nos pas; ce-

pendant nous ne le fûmes pas à cause des Sherues. Nous voulûmes renvoyer chez eux les Indiens de cette nation, qui nous avaient accompagnés jusque-là; mais ils s'y refusèrent, parce que leur roi leur avait ordonné de ne pas nous quitter, et de ne revenir qu'avec nous. Les Siberis nous donnèrent dix hommes pour nous conduire chez les Orthuesens. Nous marchâmes encore pendant sept jours dans l'eau qui était si chaude qu'on eût dit qu'elle avait été sur le feu.

Nous aurions pu nous croire au milieu d'un fleuve. les pluies avaient été si fortes, que tout le pays qui est très-plat, en était inondé. Nous avons trouvé par la suite de semblables débordements dans divers endroits.

Le neuvième jour, vers les onze heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la ville des Orthuesens, et nous mîmes près d'une heure à la traverser pour arriver à l'habitation du roi. Une grande famine désolait alors le pays : les sauterelles avaient deux

fois dévoré les récoltes, et détruit tous les fruits, de sorte qu'on n'y trouvait rien à manger. Cette nouvelle nous effraya beaucoup; et comme nous n'avions nous-mêmes que très-peu de vivres, il fallut nous décider à partir promptement. Notre chef demanda donc au cacique combien nous avions encore de chemin à faire pour arriver chez les Amazones. Il répondit qu'il y avait au moins pour un mois de marche; et que toute la contrée, comme celle que nous venions de traverser, était couverte d'eau.

Le cacique des Orthuesens donna à notre chef quatre plaques d'or et quatre bracelets d'argent. Les Indiens portent ces plaques sur le front, comme chez nous les grands seigneurs portent des chaînes d'or au cou. Notre capitaine lui donna en échange des couteaux, des ciseaux, des chapelets, et d'autres bagatelles de Nuremberg. Nous en aurions volontiers pris davantage; mais nous n'osions pas le faire n'étant pas assez en force. Cette na-

tion est extrêmement nombreuse, et leur ville est la plus grande que j'aie vue dans les Indes. La mortalité causée par la famine fut, je crois, ce qui nous sauva; sans cela nous aurions eu bien de la peine à nous tirer d'entre leurs mains.

CHAPITRE XXXVIII.

—

Nous retournons vers notre commandant, qui nous prend notre butin. Les troupes se soulèvent.

Nous prîmes le parti de retourner chez les Siberis. Les vivres nous manquaient, et nous n'avions pour nourriture que les fruits d'un arbre nommé palmides (*palmistes*), et des racines sauvages. Quand nous arrivâmes chez les Sherues, la moitié de nos soldats étaient

dangereusement malades, tant pour avoir marché dans l'eau pendant trente jours, sans jamais en sortir, qu'à cause de la misère, de l'eau croupie qu'ils avaient été obligés de boire, et des souffrances qu'ils avaient éprouvées pendant cette expédition.

Nous restâmes quatre jours chez le roi des Sherues, qui nous traita parfaitement bien, et ordonna à ses sujets de nous fournir tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Chaque soldat avait ramassé, pendant ce voyage, la valeur de deux cents ducats en manteaux de coton et en objets d'argent. Nous avions échangé secrètement, avec les Indiens, des couteaux, des chapelets, des ciseaux et des miroirs contre ces objets. Nous descendîmes la rivière pour rejoindre notre commandant, Alvar-Nuñez. Dès que nous fûmes arrivés, il nous fit défendre, sous peine de mort, de quitter les vaisseaux. Il vint lui-même à bord, fit arrêter Hernando de Ribera, et nous enleva tout le butin que

nous avions fait pendant cette expédition. Il voulait même faire pendre notre chef. Mais quand nous apprîmes cette nouvelle à bord, nous nous soulevâmes, et, aidés par un grand nombre de nos amis qui se trouvaient à terre, nous signifiâmes au général qu'il eût à remettre Hernando de Ribera en liberté, et à nous rendre tout ce qu'il nous avait enlevé, que sinon nous saurions bien nous faire justice.

Quand Alvar nous vit en révolte ouverte, il fut trop heureux de nous apaiser en élargissant notre chef et en nous rendant tout ce qu'il nous avait pris. Il nous fit les plus belles promesses; mais on verra par la suite ce qui lui arriva. Tout étant tranquille, notre commandant demanda à Hernando de Ribera un rapport exact sur ce qu'il avait vu dans cette expédition, et pourquoi il avait tardé si longtemps. Les explications que nous lui donnâmes le satisfirent parfaitement.

Alvar avait fait arrêter notre chef et nous

avait maltraités, parce que nous n'avions pas observé ses instructions; car il nous avait ordonné de ne pas nous avancer au delà de deux journées du pays des Scherues, de venir lui rendre compte de ce que nous aurions vu; et nous avions pénétré jusqu'à trois journées de marche de cet endroit.

CHAPITRE XXXIX.

—

Alvar-Nuñez s'attire la haine des soldats par son orgueil. — Il fait massacrer les Surucusis sans aucun motif.

Sur notre rapport, le gouverneur se décida à s'avancer dans le pays à la tête de toutes ses forces ; ce qui ne nous convenait pas, parce que la contrée était entièrement couverte d'eau. La plupart de ceux qui avaient été chez les Orthuesens souffraient encore des

suites des fatigues éprouvées pendant cette expédition. D'ailleurs, Alvar n'inspirait pas une grande confiance à l'armée, car il n'avait jamais rempli de charges importantes.

Nous restâmes donc deux mois chez les Surucusis : pendant ce temps, le général fut attaqué d'une fièvre qui l'obligea à garder le lit. Mais nous ne nous en inquiétions pas beaucoup, nous souciant fort peu de lui.

Je n'ai pas vu chez les Surucusis un seul homme qui eût quarante ou cinquante ans, ni de pays plus malsain. Il est situé sous le tropique du capricorne, où le soleil donne d'aplomb. Ce climat est aussi pestilentiel que celui de Sant-Tomé. J'ai revu chez ces Indiens la constellation nommée le chariot ou la grande ourse, que nous n'avions pas aperçue depuis les îles du cap Vert.

Notre gouverneur, se voyant retardé par sa maladie, fit partir cent cinquante chrétiens et deux mille Carios à bord de quatre bri-

gantins. Il leur ordonna de se rendre à l'île des Surucusis, éloignée de quatre milles, de réduire en esclavage ou de passer au fil de l'épée toute la population, et de n'épargner aucun Indien au-dessus de quarante ans. On a vu plus haut de quelle manière les Surucusis nous avaient reçus. Je vais raconter comment ils en furent récompensés; et Dieu sait combien nous fûmes injustes dans cette occasion.

Quand nous arrivâmes à leurs villages, ces Indiens, qui n'avaient aucun soupçon de notre dessein, vinrent au-devant de nous armés d'arcs et de flèches, mais avec des démonstrations amicales. Bientôt une querelle s'étant élevée entre eux et les Carios, nous en profitâmes pour faire sur les premiers une décharge de mousqueterie qui en tua un grand nombre. Nous prîmes plus de deux mille Surucusis de tout sexe et de tout âge, après leur avoir enlevé tout ce qu'ils possédaient, comme c'est l'usage en pareille occasion. Nous

rejoignîmes ensuite notre commandant, qui fut très-satisfait du succès de cette expédition.

Comme nous avions un grand nombre de malades, et que l'armée était très-mécontente, Alvar, voyant qu'il ne pouvait en rien faire, se décida à descendre le Rio Parabol et à regagner l'Assomption, où il avait laissé une partie de ses troupes. Il éprouva dans cette ville un accès de fièvre qui l'empêcha de sortir pendant quinze jours; mais je crois qu'il restait chez lui plutôt par orgueil et par mauvaise volonté que par nécessité : il ne parlait jamais aux soldats, et les traitait avec beaucoup d'arrogance.

Le prince ou le général chargé du gouvernement d'un pays doit, au contraire, se montrer bienveillant avec les petits comme avec les grands, et parler avec affabilité à tous ceux qui s'adressent à lui. Il doit se rappeler qu'il faut qu'il traite tout le monde comme il voudrait être traité lui-même, et qu'il soit plus prudent et plus habile que les

autres, puisqu'il doit leur commander. Il est honteux, en effet, d'être supérieur par son grade, quand on ne l'est pas par sa sagesse. Il ne doit pas non plus être fier de cette supériorité, mais se rappeler que le général est pour l'armée, et non pas l'armée pour le général.

CHAPITRE XL.

—

Alvar-Nuñez Cabeça de Vaca, commandant des Espagnols, est mis en arrestation par ses propres troupes, et envoyé à sa Majesté impériale. — Martin Dominique de Irala est proclamé général.

Notre commandant n'avait de considération pour personne, et voulait que tout pliât devant lui et devant ses volontés. L'armée entière, réunie en assemblée générale, décida donc à l'unanimité qu'il fallait l'arrêter, le renvoyer à l'empereur, et rendre compte à sa ma-

jesté impériale de ses belles qualités, de la manière dont il nous avait traités, et de tout ce qui s'était passé.

Trois des principaux officiers, savoir : le trésorier de S. M. Alonso Cabrera, Don Francisco Mendoce et Grato Amiego (Garcia Vanegas), se rendirent chez lui à la tête de deux cents soldats, et s'emparèrent de sa personne au moment où il y pensait le moins. C'était au mois d'avril, le jour de saint Marc, l'an 1543. On le garda prisonnier pendant plus d'un an, jusqu'à ce qu'on eût préparé et fourni de vivres une caravelle, à bord de laquelle on l'expédia en Espagne avec deux officiers.

Il était nécessaire de choisir un autre chef pour administrer le pays et commander l'armée, jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres de sa majesté. Martin-Dominique de Irala, qui avait déjà été gouverneur, fut donc proclamé général, car il était fort aimé des troupes. Tout le monde fut très-satisfait de ce

choix, à l'exception de quelques officiers qui avaient été les amis d'Alvar-Nuñez; mais ceux-là ne jouissaient d'aucune considération.

A cette époque, j'étais dangereusement malade d'une hydropisie que j'avais gagnée en marchant si longtemps dans l'eau lors de l'expédition chez les Orthuesens, et en souffrant tant de fatigues et de misères. Quatre-vingts chrétiens tombèrent malades à la suite de ce voyage, et trente seulement revinrent à la santé.

CHAPITRE XLI.

La division se met entre les chrétiens. — Les Carios trament un complot contre eux. — Les Jeperis et les Bathacis viennent à leur secours.

Dès qu'Alvar-Nuñez fut parti pour l'Espagne, la discorde se mit parmi nous, tellement que personne n'était d'accord. Les chrétiens se battaient continuellement entre eux, et le diable s'en mêla si bien, que nul

n'était en sûreté ; ce qui dura pendant plus d'un an.

Les Carios, qui, jusqu'alors, nous avaient traités en amis, voyant que les chrétiens étaient désunis et se battaient sans cesse, résolurent de profiter de cette occasion pour les massacrer ou les chasser du pays. Mais Dieu qui nous protégeait fit avorter leur entreprise.

Quand nous vîmes que ces Indiens, les Aygais et plusieurs autres nations avaient pris les armes, nous fûmes bien forcés de mettre fin à nos querelles, et nous fîmes alliance avec quelques tribus, entre autres avec les Jeperis et les Bathacis. Ces naturels peuvent mettre cinq mille hommes sous les armes. Ils ne cultivent pas la terre.

Ces deux nations sont aussi vaillantes sur l'eau que sur terre. Elles combattent avec des *tardes*, armes de la longueur d'une demi-pique, mais moins grosses, et dont la pointe est faite d'un caillou. Elles portent une espèce de mas-

sue de quatre palmes de long suspendue à la ceinture. Chaque homme a aussi une douzaine de bâtons longs d'un palme. Ils fixent au bout de ces bâtons les dents extrêmement aiguës d'un poisson nommé *palamède* qui ressemble à nos tanches. On va voir à quel usage ils les emploient.

Ils attaquent d'abord l'ennemi avec leurs tardes. S'il prend la fuite, ils lui jettent leur massue entre les jambes, pour le faire tomber : alors, sans regarder s'il est mort ou vivant, ils lui coupent la tête avec ces dents de poisson ; ce qu'ils font avec tant de promptitude, qu'on n'a pas le temps de se retourner. Ils remettent ensuite ces bâtons à leur ceinture.

Voici maintenant ce qu'ils font avec les têtes qu'ils ont coupées dans un combat, ils enlèvent la peau avec la chevelure, la font sécher, et la placent au bout d'une perche en signe de victoire, comme les chevaliers suspendent leurs trophées dans les églises. Pour

en revenir au sujet principal, je dirai, en un mot, que les Jeperis et les Bathacis vinrent à notre secours avec mille guerriers, ce qui nous fit grand plaisir.

CHAPITRE XLII.

—

Les chrétiens sont vainqueurs des Carios par le secours des Jeperis et des Bathacis. — Ils s'emparent de Froemidière et de Caraieba.

Notre chef quitta donc l'Assomption avec trois cent cinquante chrétiens et mille Indiens; de sorte que chacun de nous en avait trois pour le servir. A trois milles de là nous découvrîmes le camp des Carios, qui étaient au nombre de quinze mille : ils l'a-

vaient très-bien fortifié. Nous en approchâmes à la distance d'un demi-mille ; mais comme nous étions très-fatigués, et qu'il tombait une pluie violente, nous résolûmes de ne pas les attaquer ce soir-là.

Le lendemain matin, à six heures, nous marchâmes contre eux. L'attaque commença à sept heures, et dura jusqu'à dix. Ils furent mis en fuite, et se réfugièrent à *Froemidière*, village éloigné de quatre milles, et qu'ils avaient fortifié. Ils laissèrent sur la place deux mille hommes à qui les Jeperis coupèrent la tête. Leur chef se nommait Machkarias. Il y eut de notre côté dix chrétiens de tués, et un assez grand nombre de blessés que nous envoyâmes à l'Assomption.

Nous avançâmes contre Froemidière, où les Indiens, commandés par leur cacique, s'étaient réfugiés. Ce village est très-bien fortifié, et environné de trois rangs de palissades formés de pieux de la grosseur d'un homme, et de trois brasses de hauteur. Ils

avaient aussi creusé des fossés comme ceux dont j'ai déjà parlé, et les avaient garnis de pieux très-aigus. Ce village était très-fort, et la garnison nombreuse et brave, de sorte que nous fûmes trois jours sans pouvoir nous en emparer; enfin la Providence nous accorda la victoire.

Nous fîmes de grands boucliers avec des peaux de cerf et de tapir. Cet animal est de la grandeur d'un mulet; il est gris, et ses pieds sont pareils à ceux d'une vache : du reste il ressemble *en tout* à un âne. Il est très-bon à manger et fort commun dans ce pays. Sa peau a un demi-pouce d'épaisseur. Nous armâmes avec ces boucliers les Jeperis qui avaient déjà des lances, puis l'on plaça chaque arquebusier entre deux Indiens. Nous fabriquâmes quatre cents boucliers.

Entre deux et trois heures du matin, l'assaut fut donné en trois endroits différents, et en moins d'une heure nous eûmes forcé les trois palissades, et pénétré dans le village.

Nous massacrâmes une multitude d'Indiens, sans épargner l'âge ni le sexe. La plupart parvinrent cependant à s'échapper, et se réfugièrent dans un autre village, nommé *Caraieba* situé à vingt milles de là. Ils se fortifièrent et se réunirent en grand nombre. Ils avaient choisi cet endroit parce qu'il était situé près d'une grande forêt où ils espéraient se retirer si leurs nouveaux retranchements étaient forcés.

Notre chef de Irala s'avança contre ce village à la tête des chrétiens, des Jeperis et des Bathacis, et nous établîmes notre camp vers cinq heures du soir, de manière à ce qu'il environnât la place de trois côtés. Nous plaçâmes aussi une embuscade dans la forêt. Nous reçûmes de l'Assomption un secours de deux cents chrétiens et de cinq cents Indiens; car un grand nombre des nôtres ayant été blessés à l'attaque du dernier village, nous avions été obligés de les renvoyer. Nos forces consistaient en tout en quatre cent

cinquante chrétiens et mille trois cents Jeperis et Bathacis.

De leur côté, les Carios avaient si bien garni ce village de fossés et de palissades, que je n'en ai jamais vu d'aussi fort. Ils avaient aussi creusé des fossés recouverts de broussailles, où vingt ou trente hommes auraient pu tomber. Ces piéges étaient très-nombreux, mais la Providence divine, qui veillait sur nous, nous préserva de cette embûche.

Nous étions depuis quatre jours devant Caraiéba sans avancer nos affaires, quand la trahison qui gouverne ce monde vint à notre secours. Un cacique indien à qui le village appartenait, vint pendant la nuit trouver notre chef, et lui offrit de livrer la place s'il voulait lui promettre de ne pas la brûler ni la dévaster. De Irala s'y étant engagé, l'Indien lui enseigna deux sentiers par lesquels on pouvait s'en approcher en traversant la forêt : il devait mettre le feu dans le village pour nous

en faciliter l'entrée à la faveur du tumulte.

Ainsi fut fait, nous y pénétrâmes de cette manière; nous passâmes un grand nombre d'Indiens au fil de l'épée, et ceux qui cherchèrent à s'échapper tombèrent entre les mains des Jeperis leurs ennemis, qui ne leur firent pas de quartier.

Cette fois les Carios n'avaient avec eux ni leurs femmes ni leurs enfants, ils étaient cachés dans une forêt à quatre milles de là.

Ceux qui parvinrent à s'échapper se réfugièrent chez Dabero, cacique du village de *Juberic Sabaie*, à quarante milles de Caraieba. Nous aurions désiré les poursuivre, mais ils avaient tout saccagé dans leur retraite, de sorte que nous fûmes obligés de rester à Caraieba pendant quatre jours pour nous reposer et panser les blessés.

CHAPITRE XLIII.

—

Les chrétiens retournent à l'Assomption. — Ils se préparent à remonter le fleuve. — Prise de Juberic Sabaie. — Dabero est reçu à merci.

Nous retournâmes donc à l'Assomption dans l'intention de remonter le fleuve, et de nous rendre par-là à Juberic Sabaie où le cacique Dabero faisait sa demeure.

Nous employâmes quinze jours à réunir

s armes et les provisions de toute espèce écessaires à l'expédition. Nous prîmes de ouveaux renforts de chrétiens et d'Indiens, ar nous avions eu un grand nombre de blesés dans la dernière affaire.

Aussitôt que tout fut prêt, nous commençânes à remonter le Parabol avec neuf briganins et deux cents canots qui portaient quinze ents Indiens Jeperis. Il y a quarante-six milles de l'Assomption à Juberic Sabaie où nos ennemis les Carios s'étaient réfugiés.

Le cacique qui nous avait livré l'entrée de leur village vint se joindre à nous avec mille guerriers, pour marcher contre Dabero.

Quand nous fûmes arrivés à deux milles de son habitation, de Irala lui envoya deux Indiens carios pour ordonner de sa part à leurs compatriotes de retourner dans leurs pays, promettant de les protéger s'ils voulaient rester tranquilles chez eux avec leurs femmes et leurs enfants, et obéir aux chrétiens comme auparavant. Il jura de les dé-

truire jusqu'au dernier s'ils s'y refusaient.

Dabero leur répondit qu'il ne connaissait ni ne voulait connaître les chrétiens, qu'ils n'avaient qu'à venir, qu'il saurait bien les recevoir. Il fit rouer de coups nos deux envoyés, et leur ordonna de partir au plus vite, que sinon il les ferait assommer. Aussitôt que ceux-ci eurent rapporté cette réponse, notre chef divisa ses forces en quatre corps et se mit en marche.

Nous arrivâmes à une rivière, nommée *Stuesia* dans la langue du pays : elle est large comme le Danube, et profonde de trois pieds, souvent même davantage. Les crues sont quelquefois si fortes qu'elles font les plus grands ravages, et interrompent toute communication. Nos ennemis, campés sur l'autre rive, firent tant d'efforts pour nous empêcher de la traverser, que si dans cette occasion, la Providence ne nous eût pris sous sa protection spéciale, aucun de nous ne s'en serait jamais tiré la vie sauve; mais enfin nous

arrivâmes heureusement de l'autre côté.

Dès que les Carios virent que nous avions traversé la rivière, ils prirent la fuite, et se réfugièrent dans leurs habitations situées à un demi-mille de là. Nous les poursuivîmes, et nous y arrivâmes presque en même temps : ils furent serrés de si près que personne ne put entrer ni sortir. Nous armâmes les Indiens avec les boucliers de peau de tapir dont j'ai parlé plus haut, et avant la fin de la journée, grâce à Dieu, nous eûmes forcé le village et tué un grand nombre d'Indiens.

Notre commandant nous avait ordonné avant l'attaque d'épargner les femmes et les enfants, et de nous contenter de les réduire en esclavage ; mais nous ne fîmes aucun quartier aux hommes qui nous tombèrent sous la main : il en échappa pourtant un grand nombre. Nos amis, les Jeperis, rapportèrent de cette expédition plus de mille têtes de Carios.

Tout étant terminé, le cacique revint à la

tête d'une petite troupe de Carios qui avaient échappé au massacre, nous supplier de rendre leurs femmes et leurs enfants, promettant d'être nos alliés comme auparavant et de nous obéir. Notre général y consentit, et cette nation nous resta fidèle tout le temps que nous passâmes dans le pays. La guerre fut terminée en 1546, elle avait duré un an et demi.

CHAPITRE XLIV.

—

Les chrétiens retournent à l'Assomption. — Ils font une expédition dans l'intérieur pour chercher de l'or.

Nous revînmes ensuite à l'Assomption, où nous séjournâmes deux ans. N'ayant pas reçu de nouvelles d'Espagne pendant tout ce temps, de Irala rassembla l'armée, et proposa de faire une expédition dans l'intérieur pour voir si on ne trouverait pas de l'or ou de

l'argent, ce qui fut accepté avec joie. Il réunit trois cent cinquante Espagnols, et leur proposa de l'accompagner : il promit de fournir les chevaux, les Indiens et tout ce dont on aurait besoin : ceux-ci y consentirent volontiers.

Il fit demander deux mille guerriers aux caciques des Carios qui les fournirent sans difficulté. Tout fut arrangé d'un commun accord; et, deux mois après, le général se mit en marche. Il commença, en 1548, à remonter le Parabol avec sept brigantins et deux cents canots. Ceux qui ne trouvèrent point de place à bord des embarcations allèrent par terre, ainsi que cent trente chevaux.

Les deux troupes se réunirent près de la montagne de Saint-Ferdinand, dans un endroit habité par les Paiembos. Le général renvoya ensuite à l'Assomption cinq brigantins et tous les canots. Deux brigantins restèrent avec cinquante hommes et des vivres pour deux ans, sous la garde d'un capitaine nommé don

Francisco de Mendoce; il avait l'ordre d'attendre son retour, et de se tenir sur ses gardes pour ne pas éprouver le même sort que Juan de Ayolas, qui avait été massacré par les Paiembos.

De Irala se mit en marche à la tête de trois cents chrétiens, de cent trente chevaux et de deux mille Indiens. Il traversa en huit jours un pays entièrement inhabité : le neuvième il arriva chez une nation nommée *Naperus*, qui ne vit que de viande et de poisson. Les hommes sont grands et forts; les femmes se couvrent les parties naturelles, mais elles ne sont pas belles. De là à Saint-Ferdinand on compte trente-six milles : nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous continuâmes notre route, et après quatre jours de marche nous arrivâmes chez les *Maipais*. Ces Indiens sont nombreux; ils ont des vassaux qui travaillent et pêchent pour eux, et qui leur sont soumis, comme chez nous les paysans le sont aux gentilshommes.

Les Maipais ont des vivres en abondance,

surtout du maïs, du manioc et toutes sortes de racines bonnes à manger, nommées *mandeoch ade*, *mandepore*, *mandeoch porpye*, *padades* et *mandues pachkeku*.

Ils ont aussi des cerfs, des moutons du pays, des autruches, des canards, des oies, des poules et toutes sortes de volailles.

On trouve dans leurs forêts beaucoup de miel, dont les naturels préparent une boisson fermentée, et qu'ils emploient à toutes sortes d'usages. Plus on avance dans l'intérieur du pays, et plus il est fertile : on voit toute l'année des champs plantés de maïs et des racines dont j'ai parlé.

Il y a deux espèces d'*amidas* ou mouton du pays, l'une est domestique et l'autre sauvage. Les Indiens s'en servent pour le trait et pour la selle, comme nous nous servons des chevaux. Ayant souffert à la cuisse pendant cette expédition, j'ai fait moi-même quarante milles sur un de ces moutons. On les emploie au Pérou à transporter les marchandises.

Les Maipais sont très-grands et très-braves : ils s'appliquent principalement à la guerre. Leurs femmes sont fort belles, et vivent dans une oisiveté complète; c'est au mari à nourrir sa famille. Leur seule occupation est de filer, de tisser du coton, et de préparer les aliments. Elles sont soumises à leur maris et à tous les bons compagnons qui les en prient, car elles aiment à rendre ces sortes de services. Je n'en dirai pas plus long ici : que ceux qui ne veulent pas me croire fassent le voyage, et ils le verront par eux-mêmes.

Quand nous fûmes à un demi-mille du village de ces Indiens, ils en sortirent pour venir au-devant de nous, et nous invitèrent à passer la nuit dans un hameau voisin, promettant de nous fournir tout ce qui nous serait nécessaire; mais cette offre cachait une trahison. Ils offrirent à notre chef quatre couronnes d'argent et six plaques du même métal : elles avaient un palme et

demi de long et un demi-palme de large. Ils portent ces plaques sur le front en guise d'ornement comme, je l'ai déjà dit plus haut : ils lui donnèrent aussi trois jeunes femmes.

Nous entrâmes dans le village, et nous plaçâmes des sentinelles, aussitôt après avoir pris le repas du soir, pour être à l'abri pendant notre sommeil de toute tentative des habitants. Vers minuit, notre commandant s'aperçut que ses femmes étaient parties, peut-être parce qu'ayant soixante ans il n'avait pu les satisfaire toutes trois ; s'il nous les eût laissées, je doute qu'elles eussent pris la fuite. Il fit tant de bruit, que tout le camp fut en émoi. Dès que le jour parut il donna l'ordre de prendre les armes et que chacun se rendit à son poste.

CHAPITRE XLV.

Des tribus Maipais, Zemie, Tohanna, Peiothas, Mayegoni, Morronos, Paronios et Symanos.

Les Maipais arrivèrent bientôt au nombre de deux mille, dans l'intention de nous surprendre; mais cela leur réussi tmal : il en resta près de la moitié sur le carreau, et les autres furent mis en déroute. Nous les poursuivîmes jusqu'à leur village, sans y trouver personne;

car ils en avaient déjà fait partir les femmes et les enfants. Notre commandant prit alors cent cinquante arquebusiers, deux mille cinq cents Carios, et poursuivit sans relâche les Maipais, ne se reposant que pour dîner, et ne prenant chaque nuit que quatre ou cinq heures de sommeil.

Le troisième jour nous nous trouvâmes chez une tribu d'Indiens Maipais qui avaient leurs familles. Ce n'étaient pas ceux que nous poursuivions, mais seulement leurs alliés : cependant, dans cette occasion, les innocents payèrent pour les coupables. Nous en tuâmes un grand nombre, nous fîmes près de trois mille prisonniers, et, s'il eût fait jour, pas un n'aurait échappé. Ils se réfugièrent sur une colline couronnée de broussailles. J'ai ramené moi-même de ce combat dix-neuf esclaves qui n'étaient pas d'un âge très-avancé, car j'ai toujours mieux aimé prendre les jeunes que les vieux, surtout les filles : je fis aussi un butin assez considéra-

ble. Après cette expédition nous retournâmes à notre camp où nous nous reposâmes huit jours : nous y avions des vivres en profusion.

Cette nation des Maipais demeure à cinquante milles de la montagne de Saint-Ferdinand, où nous avions laissé nos brigantins, et à trente-six milles des Naperus.

Nous entrâmes ensuite chez des Indiens nommés *Zemies*, ils sont vassaux des Maipais, comme chez nous les paysans le sont de leur seigneur. Nous trouvâmes sur la route beaucoup de maïs et de racines. Ce pays est si fertile, qu'avant d'avoir rentré les produits d'un champ, ceux du champ voisin sont déjà mûrs; et, pendant qu'on récolte celui-ci on en sème un troisième, de sorte que toute l'année l'on a des vivres frais.

Le lendemain nous arrivâmes à un autre village, situé à quatre milles de celui des Maipais. Les habitants prirent la fuite à notre approche, ce qui ne nous empêcha pas d'y

passer deux jours : nous y trouvâmes une grande quantité de vivres.

Six milles plus loin habite une nation nommée *Tohanna*. Ces Indiens avaient pris la fuite en abandonnant leurs provisions ; ils sont aussi soumis aux Maipais.

Après avoir traversé pendant quatre jours un pays désert, nous entrâmes sur le territoire des *Peionas*, qui sont éloignés de quatorze milles de Tohanna. Nous y trouvâmes une population nombreuse. Le cacique vint au-devant de nous, et supplia notre chef de ne pas entrer dans leurs demeures et de camper dans l'endroit où nous étions ; mais celui-ci ne voulut pas y consentir, et s'avança droit vers le village sans s'inquiéter de ce qu'en diraient les Indiens. Nous y prîmes des cerfs, des moutons, des autruches, des perroquets, sans parler du maïs et toutes sortes de racines qui s'y trouvaient en abondance : l'eau y était rare. Nous n'y vîmes ni or ni argent, et nous n'osions pas

en demander, dans la crainte que cela n'effrayât les autres nations dont nous avions à traverser le territoire, et qu'elles ne prissent la fuite.

Nous restâmes trois jours chez les Peionas. Leur cacique nous fournit des renseignements sur le pays, et nous nous remîmes en marche avec un interprète qui devait nous montrer la route, et surtout les endroits où l'on trouve de l'eau, qui est très-rare. Quatre milles plus loin commence le territoire d'une peuplade appelée *Mayegoni*, on nous donna aussi un interprète pour nous servir de guide. Ces Indiens nous fournirent de bonne volonté tout ce dont nous avions besoin.

A huit milles de là nous trouvâmes une nation très-nombreuse, nommée *Morronos*; elle nous reçut très-bien. Nous restâmes deux jours chez ces naturels ; ils nous donnèrent des renseignements et un interprète.

Quatre milles plus loin, nous passâmes une journée chez les *Paronios*, nation qui peut

mettre trois ou quatre mille guerriers sous les armes, mais qui souffre souvent de la disette. Nous arrivâmes à douze milles de là chez les *Symanos*, qui sont très-nombreux, et dont le village, situé sur une colline, est environné, en guise de murailles, d'une haie d'épines. Ceux-ci nous recurent à coups de flèches : cette insolence ne fut pas de longue durée, et bientôt ils furent obligés de prendre la fuite. Ils brûlèrent leur village avant de l'abandonner, cependant nous trouvâmes dans les champs autant de vivres qu'il nous en fallait.

CHAPITRE XLVI.

Des Barconos, Leyhannos, Carchconos, Suboris et Peisennos.

Après avoir parcouru seize milles en quatre jours, nous arrivâmes chez les *Barconos*. Ces Indiens, qui ne s'attendaient pas à notre arrivée, commencèrent par prendre la fuite; mais

nous les atteignîmes près de leur village. Nous leur demandâmes des vivres, et ils nous apportèrent un nombre considérable d'oies, de moutons, de cerfs et d'autruches, de sorte que nous en fûmes très-satisfaits. Nous restâmes quatre jours avec eux, et nous en tirâmes toutes sortes de renseignements sur l'état du pays.

Nous marchâmes trois jours, et nous trouvâmes, à cent soixante-deux milles de là, les *Leyhannos*. Cette nation souffrait beaucoup de la disette, les sauterelles ayant dévoré leurs récoltes. Seize milles plus loin, nous parvînmes chez les *Carchconos* : les sauterelles avaient aussi paru sur leur territoire; mais les ravages qu'elles avaient exercés étaient bien moindres. Ils nous annoncèrent qu'avant d'arriver chez les *Suboris*, nous avions vingt-quatre ou trente milles à faire dans un pays entièrement dépourvu d'eau : Nous les parcourûmes en six jours. Un grand nombre de soldats moururent de soif

pendant la route, quoique nous eussions eu soin, d'après cet avis, d'emporter une bonne provision d'eau.

Pendant la marche nous trouvâmes une plante dont les feuilles, très-larges, retiennent l'eau comme dans un vase; et même elle s'y conserve plus longtemps. Chacune de ces plantes peut en contenir une demi-mesure.

Il y avait environ deux heures que le soleil était couché quand nous arrivâmes au village des Suboris. Dès qu'ils nous aperçurent, ils voulurent prendre la fuite avec leurs femmes et leurs enfants; mais notre général leur fit dire, par un interprète, de rester tranquilles dans leurs maisons, et de ne rien craindre de nous.

Ces Indiens souffraient beaucoup du manque d'eau, car ils ne connaissent pas d'autre boisson. Comme il y avait trois mois qu'il n'avait plu, ils fabriquaient une liqueur en écrasant, dans un mortier, une racine nom-

mée mandépore. Il en découle alors un suc blanc, et semblable à du lait. Quand on a de l'eau, on peut aussi en faire une boisson fermentée.

Il n'y avait qu'un seul puits dans le village, de sorte qu'on fut obligé d'y placer une sentinelle pour le garder, et empêcher que personne n'en prît plus que la quantité qui lui revenait, d'après l'ordre de notre chef. Le besoin s'en faisait tellement sentir, qu'on ne pensait qu'à cela, sans s'occuper d'or, d'argent ni de vivres. Je fus choisi pour ce poste, et je me fis par-là beaucoup d'amis; car je n'y regardais pas de trop près, ayant soin cependant que l'eau ne vînt pas à manquer.

On ne trouve dans ce pays d'autre eau que celle des citernes, et les Suboris font souvent la guerre à d'autres nations pour s'en procurer la possession.

Nous restâmes deux jours chez cette nation ne sachant si nous devions continuer notre voyage ou reculer. Nous nous décidâmes à

tirer au sort qui fut favorable à ceux qui voulaient aller en avant. Notre chef prit toutes les informations possibles sur le pays que nous avions à traverser : on lui répondit qu'au bout de six jours de marche, nous arriverions chez une nation nommée Paisennos, et que nous trouverions deux ruisseaux qui nous fourniraient de l'eau potable.

Quand nous nous remîmes en marche, nous emmenâmes avec nous quelques naturels pour nous servir d'interprètes et de guides; mais, après trois journées de marche, une nuit ils prirent la fuite, de sorte que le lendemain on n'en trouva pas un seul. Nous fûmes donc obligés de chercher la route, et nous arrivâmes enfin chez les *Peisennos*. Ces Indiens voulurent se mettre en défense, et refusèrent notre alliance; mais ils ne nous résistèrent pas, et, avec l'aide de Dieu, nous les mîmes bientôt en déroute. Ils s'enfuirent au moment où nous entrions dans leur village. Nous fîmes cependant quelques prison-

niers; ceux-ci nous racontèrent que trois Espagnols étaient venus chez eux. L'un était un trompette nommé Jérôme : il avait accompagné don Juan de Ayolas, et comme il était tombé malade, cet officier avait été obligé de le laisser en arrière, quand don Pédro de Mendoce l'avait envoyé pour reconnaître le pays. Quatre jours avant notre arrivée, les Suboris ayant appris que nous approchions, avaient massacré ces trois prisonniers : ils en furent bien punis par la suite.

Nous passâmes quinze jours dans leur village, et nous les employâmes à chercher de tous côtés les habitants. Enfin nous en trouvâmes un grand nombre dans un bois; nous en massacrâmes une bonne partie, et nous réduisîmes le reste en esclavage.

Notre chef ayant interrogé les prisonniers, apprit que nous n'étions plus qu'à quatre journées de marche ou à seize milles des *Maygenos*.

CHAPITRE XLVII.

—

Des Maygenos et des Carcokies.

Quand nous arrivâmes chez les Maygenos, ils ne voulurent pas faire alliance avec nous, et résolurent de se défendre. Leur village était situé sur une colline, environnée d'une haie d'épine très-épaisse, et si haute, qu'on pouvait à peine en atteindre le sommet avec

la pointe d'une épée. Nous l'attaquâmes avec les Carios, de deux côtés différents. Les Maygenos résistèrent bravement; ils tuèrent douze chrétiens et un grand nombre de Carios. Nous fûmes assez longtemps avant de pouvoir forcer l'entrée du village. Quand ils virent qu'il était impossible de le défendre plus longtemps, ils prirent la fuite après avoir mis le feu aux habitations. Il resta cependant quelques naturels qui payèrent pour les autres.

Trois jours après, cinq cents Carios environ quittèrent secrètement notre camp, et allèrent à trois milles de là, dans un endroit où les Maygenos s'étaient réfugiés. Ils leur livrèrent un combat acharné, perdirent trois cents des leurs, et ils firent un tel massacre de l'ennemi, que, pendant l'espace d'un mille, le chemin était tout couvert de cadavres. Cependant les Carios envoyèrent un messager à notre général, pour le supplier de venir à leur secours, car les Maygenos les

avaient cernés dans un bois, de manière qu'ils ne pouvaient ni avancer ni reculer.

Aussitôt que notre commandant eut reçu cette nouvelle, il partit sans perdre un instant, avec la cavalerie, cent cinquante fantassins espagnols et mille Carios, laissant le reste de l'armée dans le camp, pour qu'il fût à l'abri de toute surprise de la part de l'ennemi : il mit toute la hâte possible. Aussitôt que les Maygenos l'aperçurent, ils prirent la fuite sans qu'on pût parvenir à les joindre, quoiqu'on les poursuivît chaudement : l'on verra plus tard ce qui leur arriva. Nous trouvâmes un si grand nombre de morts, tant amis qu'ennemis, que nous en fûmes remplis d'étonnement. Le peu de Carios qui avaient échappé à la mort nous témoignèrent leur joie, car nous étions arrivés bien à temps. Nous retournâmes avec eux au camp, où nous nous reposâmes pendant quatre jours. Nous avions trouvé une

grande quantité de vivres dans le village des Maygenos.

Nous avions eu le temps de nous procurer tous les renseignements qui nous étaient nécessaires, nous prîmes donc la résolution de continuer notre voyage. Nous marchâmes pendant treize jours. Selon le jugement de ceux qui savent estimer les distances, nous parcourûmes environ cinquante-deux milles, et nous arrivâmes chez une nation nommée *Carcokies*.

Le neuvième jour nous entrâmes dans une plaine d'environ six milles de long et autant de large, toute couverte de sel cristallisé, ce qui la rendait aussi blanche que s'il eût neigé abondamment. Ce sel est très-bon en toute saison. Nous y restâmes deux jours sans savoir de quel côté nous diriger pour en sortir. Cependant la Providence divine nous fit trouver le bon chemin, et quatre jours après nous parvînmes chez les Carcokies. Étant arrivés à quatre milles de leur village, nous en-

voyâmes en avant cinquante chrétiens et autant de Carios pour préparer les logements.

En y entrant, nous reconnûmes que la population était la plus nombreuse que nous eussions encore vue dans tout le voyage. Cela nous inquiéta beaucoup; nous fîmes donc avertir notre chef, le priant d'avancer au plus vite à notre secours; celui-ci marcha pendant toute la nuit, et arriva le lendemain entre trois ou quatre heures du matin. Heureusement que les Carcokies, en voyant notre petit nombre, ne s'en étaient pas inquiétés, car ils nous auraient facilement exterminés. Sachant qu'il nous arrivait des renforts, ils furent très-effrayés, et s'empressèrent de nous fournir tout ce que nous leur demandions. Ils nous apportèrent aussi une quantité de gibier et de racines de toute espèce, qui sont très-communes dans ce pays.

Les hommes portent, dans la lèvre inférieure, une pierre bleue de la grandeur et de la forme d'une dame à jouer. Ils ont pour

armes des tardes, des massues et des boucliers de peau de tapir.

Les femmes s'introduisent dans la lèvre un morceau de cristal vert ou gris; leur vêtement, qu'elles nomment *diepol*, est en coton : il a la forme d'une chemise sans manches. Elles sont fort belles, et ne s'occupent que de leur ménage : les hommes cultivent les champs et fournissent à tous leurs besoins.

CHAPITRE XLVIII.

—

De la rivière et du village de Machcasies, situés très-près du Pérou. — Comment deux de nos envoyés arrivent d'abord à Potosi, et enfin à Lima.

Nous continuâmes notre route, en emmenant avec nous quelques guides Carcokies. Ils prirent la fuite au bout de trois jours, mais cela ne nous arrêta pas. Nous arrivâmes à une rivière nommée *Machcasies*, qui a un mille et demi de large. Ne sachant où trouver un

gué, nous la traversâmes sur des petits radeaux faits avec des roseaux et des broussailles, et nous nous abandonnâmes au courant, en cherchant à gagner l'autre bord. Dans ce passage nous perdîmes quatre soldats, qui se noyèrent.

Cette rivière est très-poissonneuse : on trouve beaucoup de tigres dans les environs. A quatre milles de là est situé le village de Machcasies. Quand nous en approchâmes, une foule d'Indiens vinrent au-devant de nous et nous adressèrent la parole en langue espagnole. Nous en fûmes très-étonnés, et nous leur demandâmes à qui ils appartenaient : ils nous répondirent qu'ils étaient soumis à un gentilhomme espagnol nommé Pédro Ançures.

Nous trouvâmes dans ce village un grand nombre d'habitants, hommes, femmes et enfants, tout couverts de pous. Ces insectes s'enfoncent dans la chair, particulièrement entre les doigts des pieds, puis se métamor-

phosent en vers, semblables à ceux qu'on trouve dans les noisettes. Ils ne sont pas dangereux si l'on y prend garde; mais, quand on les néglige, ils dévorent quelquefois les orteils. Je pourrais en parler beaucoup plus longuement, si cela ne me paraissait inutile(1).

D'après le calcul des astronomes, il y a trois cent soixante-douze milles de cet endroit à l'Assomption. Vingt jours après notre arrivée, nous reçûmes une lettre de Lima, où réside le gouverneur ou président de cette province. C'était alors le licencié Lagasca, qui avait condamné Gonzalo Pizarre, ainsi que beaucoup de gentilshommes et de soldats, à avoir la tête tranchée : il en avait envoyé d'autres aux galères. Cette lettre défendait, sous peine de mort, à notre général Martin-Dominique Irala, de s'avancer plus loin, et lui enjoignait d'attendre de nouveaux ordres à Machcasies.

Le gouverneur prenait cette mesure parce

(1) Les Espagnols appellent cet insecte Nigua. On le désigne par le nom de chique dans nos colonies.

qu'il craignait que nous n'excitassions une révolte contre lui, en nous réunissant aux partisans de Pizarre, qui avaient réussi à s'échapper, et s'étaient réfugiés dans les bois et dans les montagnes : ce qui serait certainement arrivé si nous les eussions rencontrés. Le gouverneur traita avec de Irala, et lui fit des présents considérables pour le gagner à l'insu de l'armée : si l'on s'en était douté on l'aurait mené pieds et poings liés au Pérou.

Notre chef envoya au gouverneur du Pérou quatre personnes, nommées Nueste de Shaiesen, Michael Ruede et Abaye de Rothua (1), j'ignore le nom du quatrième. Ceux-ci arrivèrent au Pérou en six semaines, et après avoir passé par *Potosi*, *Risken* (Cuzco) et *Plata*, ils se rendirent à *Lima*. Ce sont les principales villes du Pérou et les plus riches.

Miguel Ruedo et Ahaic étaient tellement épuisés par les fatigues de la route, qu'ils fu-

(1) Les quatre Espagnols étaient : Nuflo de Chaves, Ungando, Miguel Ruedo et Ahaie de Rothua. (*Voyez* Barcia.)

rent obligé de rester à Potosi. Les deux autres *prirent la poste*, et arrivèrent à Lima près du gouverneur qui les reçut fort bien. Après avoir pris toutes sortes de renseignements sur la province de Rio de la Plata, Lagasca commanda qu'on leur fournît un logement; qu'on les traitât très-bien, et il leur fit présent de deux cents ducats. Il ordonna à Chaves d'écrire à son chef de rester jusqu'à nouvel ordre à Machcasies, de bien traiter les habitants, et de ne pas leur prendre autre chose que des vivres. Nous savions qu'ils avaient des vases d'argent, mais comme ils étaient soumis à un gentilhomme espagnol, il ne nous était pas permis de les maltraiter ni de leur rien prendre.

Le courrier du gouverneur fut arrêté par un Espagnol, nommé Panauvie. Notre général en avait donné l'ordre, car il craignait qu'on n'envoyât du Pérou un autre officier pour prendre le commandement de ses troupes; en effet le gouverneur en avait déjà

nommé un. Notre général avait donc eu raison d'ordonner à Panauvie de garder les routes et les chemins, et de lui apporter chez les Carios les lettres dont il pouvait s'emparer, ce que celui-ci exécuta.

CHAPITRE XLIX.

—

De la fertilité de Machcakies. — Nous retournons où nous avions laissé nos vaisseaux.

Je dois remarquer que le pays des Machcakies est le plus fertile que nous ayons découvert dans tout notre voyage. Un Indien n'a qu'à aller dans la forêt, et faire une entaille au premier arbre venu pour qu'il en découle cinq ou six mesures de miel aussi clair

que l'hydromel. Les abeilles qui le font sont très-petites, et n'ont pas d'aiguillon. Les naturels fabriquent avec ce miel une boisson qui ressemble à l'hydromel, mais qui est plus agréable au goût. Notre capitaine avait si mal pris ses précautions dans cet endroit, qu'il ne nous restait plus que pour un mois de vivres. Nous ne pouvions donc y séjourner plus longtemps; cependant si nous avions su que le gouverneur du Pérou nous avait nommé un autre chef, et qu'il avait ordonné qu'on nous fournît des vivres, nous ne serions pas retournés sur nos pas.

Nous rentrâmes sur le territoire des Carcokies; mais quand nous y fûmes arrivés, ces Indiens, effrayés, prirent la fuite avec leurs femmes et leurs enfants : il aurait mieux valu qu'ils fussent restés dans leur village. Le général leur envoya un Indien pour les engager à revenir, les assurant qu'ils n'avaient rien à craindre, et que nous ne leur ferions pas de mal. Ils ne voulurent

pas y consentir, et nous firent sommer de quitter leurs habitations ou qu'ils nous en chasseraient par la force. Dès que nous eûmes reçu cette réponse, nous prîmes les armes pour marcher contre eux : cependant nous étions plusieurs soldats qui n'approuvions pas cette détermination. Nous envoyâmes une députation au général pour l'engager à renoncer à cette expédition qui pouvait amener bien des malheurs pour nous et pour le pays; car nous n'avions pas assez de vivres pour aller du Pérou jusqu'au Rio de la Plata : notre chef et l'armée ne furent pas de cette opinion. Nous marchâmes donc contre les Carcòkies, et quand nous fûmes à un demi-mille d'eux, nous découvrîmes leur camp adossé à une montagne, et couvert sur les deux ailes par des forêts où il leur était facile de se réfugier s'ils étaient vaincus.

Ces précautions leur réussirent bien mal : tous ceux qui nous tombèrent sous la main furent passés au fil de l'épée ou réduits

en esclavage : outre ceux qui succombèrent, nous fîmes environ mille prisonniers de tout âge et de tout sexe.

Nous restâmes deux mois dans ce village, qui était aussi considérable que cinq ou six autres. Nous marchâmes ensuite sans interruption jusqu'à la montagne de Saint-Ferdinand où nous avions laissé deux brigantins, comme on l'a vu chapitre XLIV. Cette expédition avait duré un an et demi sans cesser de faire la guerre. Nous fîmes près de douze mille prisonniers, que nous réduisîmes en esclavage : en comptant les femmes et les enfants, j'en eus plus de cinquante pour ma part.

Quand nous arrivâmes à la montagne de Saint-Ferdinand, nous apprîmes de ceux à qui nous avions laissé la garde des deux brigantins, qu'une querelle s'était élevée entre un capitaine nommé Diego Abriego (Abrue), natif de Séville, et don Francisco Mendoce, que de Irala, notre général, avait nommé pour

lieutenant pendant son absence. Diego Abrue voulait commander, et Mendoce s'appuyant sur sa nomination, n'y voulait pas consentir. La querelle s'envenima tellement qu'ils en vinrent aux mains. Abrue resta vainqueur, et fit couper la tête à Mendoce.

CHAPITRE L.

—

Diego d'Abrue s'insurge contre de Irala. — L'auteur reçoit des lettres d'Allemagne.

Abrue ayant excité une sédition, résolut de marcher contre nous : il commença par se fortifier dans l'Assomption. Nous arrivâmes sur ces entrefaites aux portes de la ville ; mais il nous en refusa l'entrée, et ne voulut pas reconnaître de Irala pour son chef.

Celui-ci mit aussitôt le siége devant la ville. Les soldats qui formaient la garnison, voyant le danger qui les menaçaient, en sortaient tous les jours, et venaient demander grâce au général. Abrue s'en aperçut, sentit qu'il ne pouvait compter sur les troupes, que nous pouvions surprendre la place pendant la nuit ou qu'on nous la livrerait par trahison, ce qui serait inévitablement arrivé. Il tint donc conseil avec les amis qui lui étaient restés fidèles : ceux-ci au nombre d'environ cinquante le décidèrent à quitter la ville. Dès qu'il fut parti, la garnison ouvrit les portes en sollicitant son pardon, le général l'accorda, et il entra dans la ville à la tête de son armée.

Diego d'Abrue se réfugia avec ses cinquante hommes à trente milles de là, dans un endroit où nous ne pouvions pas l'attaquer : il nous harcelait journellement. Cette petite guerre dura deux ans, de sorte que nous n'avions pas un instant de sécurité.

Abrue ne restait jamais deux jours dans le même endroit : il errait çà et là, nous faisant tout le mal qu'il pouvait, et se conduisait comme un véritable brigand. Notre général, voyant qu'il ne resterait jamais tranquille tant qu'il ne serait pas réconcilié avec Abrue, consentit à marier ses deux filles avec deux cousins de ce dernier : on les nommait Alunzo Richkel et Franco Fregero (1).

A cette époque, je reçus une lettre de Séville en Espagne, que Christophe Raiser, agent de Fugger, me fit passer. Sébastien Neidhart l'avait écrite au nom de feu mon frère, Thomas Schmidel, pour m'engager à revenir en Allemagne le plus tôt possible. Raiser n'avait épargné aucune peine pour me faire tenir cette lettre, que je reçus le 20 juillet 1552.

(1) Voici, suivant Gregorio Funes (Historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman. Buenos-Ayres, Gandarillas y socios, 1816, 3 vol. in-4, t. 1, p. 137), les noms de ces deux Espagnols, Alonzo Richelme de Guzman, Francisco Ortiz de Bergara.

CHAPITRE LI.

—

L'auteur demande son congé, descend le Parabol et remonte le Parana.

Aussitôt que j'eus reçu cette lettre, j'allai trouver don Martin-Dominique de Irala, et lui demandai mon congé. Il ne voulut pas d'abord me l'accorder : je fis valoir mes longs services, qu'il connaissait par lui-même en grande partie. Je lui représentai que j'avais toujours servi fidèlement sa majesté impériale,

que j'avais couru bien des dangers; que souvent j'avais risqué mes jours pour lui-même, sans jamais le quitter. Il se laissa toucher, et m'accorda un congé honorable. Il me chargea en même temps d'une lettre pour sa majesté, dans laquelle il rendait compte de l'état des choses et de tout ce qui s'était passé au Rio de la Plata. J'ai remis cette lettre aux conseillers de sa majesté à Séville, et je leur ai donné moi-même de vive voix tous les renseignements qu'ils ont désiré.

Quand j'eus terminé tous mes préparatifs de voyage, je pris congé de notre général, de tous mes amis, de mes compagnons, et je me mis en route, accompagné de vingt Indiens Carios qui portaient toutes les choses qui pouvaient m'être nécessaires pendant un si long voyage. Huit jours avant mon départ, il arriva quelques personnes du Brésil, qui nous annoncèrent la présence d'un vaisseau envoyé de Lisbonne par un nommé Jean Hilsen, agent d'Érasme Schetzen d'Anvers.

Voulant profiter de cette occasion, je partis le 26 décembre 1552, jour de Saint-Étienne. Je quittai l'Assomption avec deux canots et vingt Indiens. A quarante-six milles dans le village de Juberic Sabaie, je fus rejoint par quatre de mes compagnons et deux Portugais, qui étaient partis sans la permission du général : nous fîmes route ensemble.

Nous arrivâmes d'abord à un village nommé *Gebaretho*, à quinze milles de là, et après quatre jours de route, à un autre nommé *Baroii*, situé seize milles plus loin. Nous parvînmes neuf jours après à *Barède*, autre village, à cinquante-quatre milles. Nous y restâmes deux jours pour nous procurer des provisions et des canots ; car nous étions obligés de remonter le Parana pendant l'espace de cent milles. Nous allâmes ensuite au village de *Gingie* : le pays jusque-là est sous la domination de sa majesté impériale ; il appartenait autrefois aux Carios.

CHAPITRE LII.

—

Ulrich Schmidel quitte le Rio Parana, et continue son voyage par terre. — Ce qui lui arrive chez les Toupins.

Plus loin commence le territoire du roi de Portugal habité par les *Toupins*. Dans cet endroit, nous fûmes obligés de quitter le Parana et nos canots, et de nous avancer par terre pendant environ six semaines à travers des montagnes et des forêts, sans pouvoir re-

poser une seule nuit en paix à cause des bêtes féroces.

Les Indiens de cette nation dévorent leurs ennemis, et n'ont pas d'autre occupation que la guerre. Quand ils ont fait des prisonniers, ils les conduisent en pompe dans leurs villages comme on conduit une noce dans notre pays. Lorsqu'ils veulent tuer un captif pour le manger, ils préparent une sorte de triomphe ou de solennité. Celui qui est chargé de le garder, lui donne tout ce qu'il demande ou qu'il paraît désirer, soit des femmes, des vivres ou toute autre chose, jusqu'à ce que le moment de sa mort soit arrivé. Cette nation n'a pas d'autre plaisir ni d'autre amusement que la guerre.

Ils passent les jours et les nuits à s'enivrer et à faire bonne chère : ils aiment beaucoup la danse. En un mot, ils mènent une vie si sauvage et si épicurienne, qu'il est difficile de l'exprimer ou de la décrire : ils sont fiers, orgueilleuxs et insolent. Ils préparent avec du

blé de Turquie une boisson fermentée, dont ils s'enivrent comme si c'était le meilleur vin. Ils parlent la même langue que les Carios, à très-peu de différence près.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers un village nomme *Carieseba*, habité aussi par les Toupins qui font la guerre aux chrétiens : ils étaient autrefois leurs alliés. Le dimanche des Rameaux nous avions traversé un village situé à quatre milles de là, où l'on nous avait avertis de nous défier de ceux de Carieseba. Les provisions commençaient à nous manquer, mais nous pouvions encore avancer plus loin. Cependant deux de nos compagnons, épuisés de fatigues, méprisèrent nos avertissements et entrèrent dans le village. Nous leur promîmes d'attendre leur retour; mais à peine y eurent-ils mis le pied qu'ils furent saisis et dévorés. Une cinquantaine d'Indiens sortirent ensuite et s'avancèrent jusqu'à trente pas de nous. Ils avaient mis les habits de nos compagnons,

et commencèrent un discours. Or, quand ces Indiens s'arrêtent devant leurs adversaires et leur adressent la parole, c'est la preuve qu'ils ont de mauvaises intentions.

Dès que nous les vîmes se comporter ainsi, nous prîmes nos armes, nous préparant à nous défendre de notre mieux, et nous leur demandâmes ce que nos compagnons étaient devenus. Ils nous répondirent que ceux-ci nous attendaient dans leur village, et ils nous invitèrent à y entrer, ce que nous refusâmes, connaissant leur perfidie.

Ils nous lancèrent quelques flèches, et retournèrent chez eux en courant. Bientôt nous les vîmes sortir de nouveau au nombre de plus de six mille. Nous n'avions qu'une grande forêt pour nous mettre à l'abri, et, pour nous défendre, quatre arquebuses seulement et vingt Indiens Carios venus de l'Assomption. Nous soutînmes cependant leur attaque pendant quatre jours, et le cinquième nous nous échappâmes à travers la forêt, car les vivres

commençaient à nous manquer, et comme le nombre des assaillants augmentait à chaque instant, nous nous rappelâmes le proverbe qui dit : Qu'un grand nombre de chiens sont la mort du lièvre (1)

Nous marchâmes pendant six jours à travers des forêts si sauvages, que dans tout le cours de mes voyages je n'avais jamais vu d'aussi mauvais chemins. Nous n'avions pour toute nourriture que le miel et les racines que nous trouvions, car la crainte des sauvages nous faisait tellement hâter notre marche, que nous n'avions pas le temps de chercher du gibier.

Nous arrivâmes ensuite chez une nation nommé *Biesaie*. Ces Indiens nous fournirent des vivres, mais nous étions trop peu nombreux pour oser entrer dans leur village.

Leur territoire est traversé par une rivière nommée *Urquan*, où j'ai remarqué un grand

(1) Viel hundesennd der hasen todt.

nombre de serpents, qu'on appelle en espagnol *schue-Eyba-Tuescha* (*sic*). J'en ai vu un qui avait seize pas de long, et dont la circonférence était de quatre brasses. Ces reptiles sont très-dangereux : ils enlacent avec leur queue les hommes ou les animaux qui se baignent dans la rivière, les entraînent au fond et les dévorent. On les voit souvent élever leur tête au-dessus de l'eau et regarder autour d'eux s'ils peuvent découvrir un homme ou un animal pour en faire leur proie.

Après un mois de marche nous parvînmes à *Shebetueba*, village à onze milles plus loin : nous y restâmes trois jours pour nous reposer, ne vivant que de miel : il est facile de voir combien nous étions épuisés. Il y avait longtemps que nous souffrions toutes sortes de misères, et que nous étions privés de vivres et même de sommeil. Nous n'avions pour nous coucher qu'un lit de coton, du poids de quatre ou cinq livres, que chacun

portait avec lui : c'est une espèce de filet qu'on suspend à deux arbres, et dans lequel on couche à la belle étoile ; car il est beaucoup plus sûr pour les chrétiens qui voyagent dans les Indes et qui ne sont pas en très-grand nombre, de dormir dans les bois que dans les villages.

Nous arrivâmes enfin à un village habité par des chrétiens dont le chef se nommait Jean Reinvielle. Heureusement pour nous qu'il était absent, car ce village m'avait tout l'air d'un repaire de brigands. Reinvielle était allé chez d'autres chrétiens qui habitaient un village nommé *Vicenda*, pour conclure un traité avec eux. Les Indiens de ce pays ainsi qu'environ huit cents chrétiens qui vivent dans ces deux villages, sont vassaux du roi de Portugal, mais ils sont gouvernés par Jean Reinvielle. Celui-ci prétend, qu'ayant fait la guerre pendant quarante ans dans les Indes et conquis ce pays, il est bien juste que ce soit lui qui le gouverne. Il

faisait la guerre aux Portugais qui ne voulaient pas reconnaître ses droits. Reinvielle est si puissant et si considéré, qu'il peut mettre jusqu'à cinq mille Indiens sous les armes, tandis qu'on n'en réunirait pas deux mille sous la bannière du roi. Nous ne trouvâmes que son fils : nous en fûmes très-bien reçus quoiqu'il nous inspirât plus de méfiance que les Indiens eux-mêmes, et en quittant cet endroit nous rendîmes grâce au ciel d'avoir pu en sortir sains et saufs.

CHAPITRE LIII.

—

L'auteur arrive au cap Saint-Vincent.—Il s'embarque pour l'Espagne ; mais il est obligé d'entrer dans la baie de Spiritu-Sancto.

Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes le 13 juillet 1553 dans une petite ville nommée Saint-Vincent, située à vingt milles de là. J'y trouvai un vaisseau portugais qui venait d'être chargé de sucre, de bois de teinture et de coton, par Pierre Rossel (1),

(1) Le même dont parle Hans Staden ; voyez sa Relation, pag. 214. Elle forme le troisième volume de cette collection.

agent d'Érasme Schetzen d'Anvers : il l'expédiait à Lisbonne à un autre agent du même négociant, nommé Jean Hulsen.

Pierre Rossel me reçut parfaitement bien ; il me procura un passage à bord de ce navire, et recommanda aux matelots de me bien traiter, et je dois dire à leur louange qu'ils ont suivi sa recommandation.

Je passai onze jours à Saint-Vincent pour me munir de toutes les choses qui sont nécessaires pour une longue navigation. J'y arrivai, six mois après avoir quitté l'Assomption : la distance est de trois cent soixante-seize milles. Aussitôt que tout fut prêt pour le départ, nous mîmes à la voile le 24 juin 1553, jour de la Saint-Jean. Pendant quinze jours que nous restâmes en mer, nous n'en eûmes pas un seul de beau temps, et nous fîmes des avaries si considérables que nous fûmes obligés d'entrer dans le port de Spiritu-Sancto au Brésil. Cette ville est habitée par des chrétiens qui s'occupent avec

leurs femmes et leurs enfants à la fabrication du sucre. On y trouve en abondance du bois du Brésil, du coton et d'autres denrées.

On voit entre Saint-Vincent et Spiritu-Sancto un grand nombre de baleines qui renversent souvent les petites embarcations qui vont d'un port à l'autre, et font périr ceux qui les montent. Ces baleines lancent une colonne d'eau en l'air, de la grosseur d'un tonneau : jour et nuit elles ne font que plonger, se remplir d'eau et la rejeter. On les prendrait de loin pour un rocher : on pourrait écrire bien des choses sur ce poisson et sur beaucoup d'autres.

CHAPITRE LIV.

—

Ulrich Schmidel quitte le port de Spiritu-Sancto. — Il arrive à Tercère dans les îles Açores, et ensuite en Espagne. — Il s'embarque pour les Pays-Bas; mais le mauvais temps le force de rentrer dans le port.

Quand nous eûmes quitté le port de Spiritu-Sancto nous restâmes quatre mois en mer sans découvrir la terre. Nous arrivâmes ensuite à une île nommée Tercère, où nous

prîmes du pain, de l'eau, et toutes les provisions dont nous avions besoin. Nous y passâmes deux jours : elle appartient au roi de Portugal.

Quinze jours après, c'est-à-dire le 3 septembre 1553, nous entrâmes dans le port de Lisbonne. Deux des Indiens que j'avais emmenés avec moi y moururent. Nous allâmes de là à Séville, qui est éloignée de quarante-deux milles : nous fîmes ce voyage en six jours. Je passai quatre semaines dans cette ville en attendant une occasion pour m'embarquer. Je partis de là pour Saint-Lucar, où j'arrivai le second jour, et j'y passai la nuit. Je continuai ma route par terre, et j'arrivai le lendemain à Puerto Santa-Maria, et de là à Cadix où il y avait des vaisseaux hollandais prêts à mettre à la voile. Ils étaient vingt-cinq en tout : il y en avait un très-beau, tout neuf, qui n'avait fait qu'une seule fois le voyage d'Anvers à Cadix. Les négociants me conseillè-

rent de m'embarquer à bord de ce navire, dont le capitaine, nommé André Schertz, était un fort honnête homme. Je fis donc prix avec lui pour mon passage et ma nourriture, et j'envoyai à son bord mes bagages, mes vivres, ainsi que quelques perroquets que j'avais rapportés des Indes. Il me promit bien de ne pas mettre à la voile sans me prévenir; mais heureusement pour moi, s'étant enivré ce soir-là, il fit lever l'ancre deux heures avant le jour, et partit en me laissant à terre. Quand je le cherchai le lendemain il était déjà loin, de sorte que je fus obligé de traiter avec un autre capitaine pour le même prix.

Bientôt après les vingt-quatre vaisseaux appareillèrent; le vent fut très-favorable pendant les trois premiers jours; mais ensuite il s'éleva une tempête si forte, qu'après avoir tenu la mer pendant une huitaine dans l'espérance que le temps deviendrait meilleur, nous fûmes obligés de chercher à regagner la terre.

Le vaisseau d'André Schetz sur lequel j'avais chargé tous mes effets se trouva donc le dernier de tous. Comme il faisait déjà très-sombre quand nous arrivâmes à l'entrée du port de Cadix, l'amiral ordonna de placer des fanaux au grand mât pour servir de ralliement. Toute la flotte ayant jeté l'ancre autour de lui, il les fit éteindre. Quelques instants après on alluma, quoiqu'avec de bonnes intentions, un grand feu près d'un moulin situé à une portée de fusil de Cadix. Schetz, prenant ce feu pour les fanaux du vaisseau amiral, gouverna droit dessus, et se jeta sur des écueils, de sorte qu'il fut brisé en mille morceaux, et en moins d'un quart d'heure la mer engloutit la cargaison et les passagers. Il périt vingt-deux personnes dans ce naufrage : le capitaine et le pilote seuls réussirent à se sauver sur un mât. Six grands coffres pleins d'or et d'argent qui appartenaient à sa majesté impériale furent perdus ainsi qu'une grande quantité de marchandises : ce malheur

causa la ruine de plusieurs négociants. J'eus donc bien lieu de remercier le Seigneur de m'avoir fait la grâce de ne pas m'embarquer à bord de ce vaisseau.

CHAPITRE LV.

Schmidel se rembarque à Cadix pour Anvers.

Après avoir passé deux jours à Cádix, nous mîmes à la voile de nouveau et nous reprîmes la route d'Anvers; mais nous eûmes si mauvais temps, que nos matelots assuraient que depuis vingt ans qu'ils couraient les mers ils n'avaient jamais vu pareille tempête.

Nous arrivâmes sans voiles et sans vergues, le vent ayant tout enlevé. Si le voyage eût duré quelques jours de plus, je crois que de vingt-quatre vaisseaux pas un seul ne serait arrivé à bon port; mais Dieu a bien prouvé dans cette occasion combien il nous favorisait, car le jour du nouvel an, 1554, huit bâtiments périrent corps et bien dans cet endroit entre la France et l'Angleterre.

Après être restés deux jours à Wight, nous nous remîmes en mer et nous nous dirigeâmes vers le Brabant. Nous arrivâmes à Armeven, ville de Zélande, où s'arrêtent ordinairement les grands vaisseaux et qui est éloignée de quarante-sept milles. Nous allâmes de là à Anvers, située à vingt-six milles plus loin, et nous y entrâmes heureusement le 26 janvier 1554.

CONCLUSION.

C'est ainsi qu'après vingt ans, par la protection singulière de Dieu tout-puissant, je suis revenu dans cette ville d'où j'étais parti. Mais que de dangers, de famines, de misères, d'ennuis, de chagrins et de fatigues n'ai-je pas soufferts en traversant ces nations indiennes! On peut le comprendre en lisant cette histoire. Je rends grâce au Seigneur

éternel et tout-puissant de m'avoir donné le courage de supporter ces maux, et de m'avoir ramené heureusement dans ce pays : qu'il soit révéré et glorifié dans l'éternité des siècles,

AMEN!

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Préface. 3

Préface d'Ulrich Schmidel. 11

Levinus Hulsius au lecteur bénévole. 13

Chap. Ier. — Navigation d'Anvers en Espagne. 13

Chap. II. — Voyage d'Espagne aux îles Canaries. 17

Chap. III. — Navigation de Palma aux îles du Cap Vert, que l'on nomme aussi Hespérides ou islas do Cabo Verde 23

Chap. IV. — Traversée des îles du Cap Vert au Brésil. 25

Chap. V. — De Rio Janeiro. 29

Chap. VI. — Du Rio de la Plata, nommé aussi Parana; de Saint-Gabriel et des Zechuruas. 33

Chap. VII. — De Buenos-Ayres et des Carendies. 37

Chap. VIII. — Combat contre les Carendies. 41

Chap. IX. — De la ville de Buenos-Ayres, et de la famine qu'on y éprouva. 45

Chap. X. — Quelques Espagnols remontent le Rio de la Plata. 49

Pages.

Chap. XI. — Les Indiens assiégent la ville de Buenos-Ayres, donnent l'assaut et la brûlent. 53

Chap. XII. — L'armée est passée en revue. On construit de nouveaux bâtiments pour continuer l'expédition. 57

Chap. XIII. — Relation du voyage des 400 soldats qui remontèrent le Rio de la Plata. 59

Chap. XIV. — Don Pédre de Mendoce se rembarque pour l'Espagne, et meurt pendant la traversée. 63

Chap. XV. — Alphonse Cabrera est envoyé d'Espagne au Rio de la Plata. 67

Chap. XVI. — Navigation en remontant le Parana jusqu'à Curenda 71

Chap. XVII. — Arrivée à Gulgaïsi et à Macuerendas. . . 75

Chap. XVIII. — Arrivée à Zennais Salvaisco et chez les Mepenes 79

Chap. XIX. — Du fleuve Parabol, des Indiens Cuéremagbas et des Aygais. 83

Chap. XX. — Des Indiens Carios 87

Chap. XXI. — De la ville de Lampère : — elle est assiégée et prise. 89

Chap. XXII. — On construit à Lampère un fort, nommé l'Assomption. — Les chrétiens, réunis aux Carios, vont attaquer les Aygais. 95

Chap. XXIII. — Séjour à l'Assomption. — Les Espagnols prennent des renseignements sur l'état du pays, et continuent à remonter le fleuve. 99

Chap. XXIV. — Du mont Saint-Ferdinand et des Paiembos. 103

Chap. XXV. — Don Juan de Ayolas arrive par terre chez les Naperus et les Peisennos. — Il est massacré avec tous les chrétiens. 107

Chap. XXVI. — Sur la nouvelle de la mort de leur commandant, les Espagnols choisissent pour gouverneur en chef Martin Dominique de Irala. 111

Chap. XXVII. — Notre nouveau chef fortifie l'Assomption. — Il va chez les Tiembus, et trouve les nôtres en guerre avec cette nation. — Il occupe la forteresse du *Corpus Christi*, et retourne à Buenos Ayres. . . . 115

Chap. XXVIII. — Les Tiembus font périr cinquante chrétiens par trahison : le reste abandonne le Corpus Christi, et retourne à Buenos-Ayres. 119

Pages.

CHAP. XXIX. — Un vaisseau espagnol et de nouvelles troupes arrivent à l'île de Sainte-Catherine. — On nous y envoie avec une galère. 123

CHAP. XXX. — Naufrage. — Quelques hommes parviennent à gagner Saint-Gabriel, et de là Buenos-Ayres. — Nouveau voyage à l'Assomption. 127

CHAP. XXXI. — Alvar-Nuñez arrive d'Espagne. — Il touche à Sainte-Catherine, et se rend à l'Assomption avec trois cents Espagnols. 131

CHAP. XXXII. — Le gouverneur passe l'armée en revue. — Il envoie des embarcations remonter le fleuve pour attaquer les Surucusis et les Achkeres, dont le cacique est pendu. 135

CHAP. XXXIII. — Le pays de Dabero, et celui des Carios se soulèvent contre les chrétiens. — Conquête de celui de Dabero. 139

CHAP. XXXIV. — Les Espagnols remontent le Parabol, après avoir fortifié l'Assomption et y avoir laissé une garnison. — Ils arrivent au mont Saint-Ferdinand chez les Paiembos, les Bascheropos et les Surucusis. 143

CHAP. XXXV. — Hernando de Ribera remonte la rivière. — Il arrive chez les Guebuecusis et les Achkeres. . . 149

CHAP. XXXVI. — Nous arrivons chez les Sherues, qui nous reçoivent et nous traitent parfaitement bien. . . 153

CHAP. XXXVII. — Description des Amazones. — Nous nous mettons en marche pour aller à leur recherche. — Nous arrivons chez les Siberis et les Orthuesens. . . 159

CHAP. XXXVIII. — Nous retournons vers notre commandant, qui nous prend notre butin. Les troupes se soulèvent. 165

CHAP. XXXIX. — Alvar-Nuñez s'attire la haine des soldats par son orgueil. — Il fait massacrer les Surucusis sans aucun motif. 169

CHAP. XL. — Alvar-Nuñez Cabeça de Vaca, commandant des Espagnols, est mis en arrestation par ses propres troupes, et envoyé à sa Majesté impériale. — Martin Dominique de Irala est proclamé général. 175

CHAP. XLI. — La division se met entre les chrétiens. — Les Carios trament un complot contre eux. — Les Jeperis et les Bathacis viennent à leur secours. 179

CHAP. XLII. — Les chrétiens sont vainqueurs des Carios par le secours des Jeperis et des Bathacis. — Ils s'emparent de Froemidière et de Caraieba. 183

Pages.

CHAP. XLIII. — Les chrétiens retournent à l'Assomption. — Ils se préparent à remonter le fleuve. — Prise de Juberie Sabaie. — Dabero est reçu à merci. 189

CHAP. XLIV. — Les chrétiens retournent à l'Assomption. — Ils font une expédition dans l'intérieur pour chercher de l'or. 195

CHAP. XLV. Des tribus Maipais, Zemic, Tohanna, Peionas, Mayegoni, Morronos, Paronios et Symanos. . . . 201

CHAP. XLVI. — Des Barconos, Leyhannos, Carchconos, Suboris et Peisennos. 207

CHAP. XLVII. — Des Maygenos et des Carcokies. 213

CHAP. XLVIII. — De la rivière et du village de Machcasies, situés très-près du Pérou. — Comment deux de nos envoyés arrivent d'abord à Potosi et enfin à Lima. 219

CHAP. XLIX. — De la fertilité des Machcakies. — Nous retournons où nous avions laissé nos vaisseaux. . . . 225

CHAP. L. — Diego d'Abrue s'insurge contre de Irala. — L'auteur reçoit des nouvelles d'Allemagne. 231

CHAP. LI. — L'auteur demande son congé, descend le Parabol et remonte le Parana. 235

CHAP. LII. — Ulrich Schmidel quitte le Rio Parana, et continue son voyage par terre. — Ce qui lui arrive chez les Toupins. 239

CHAP. LIII. — L'auteur arrive au cap Saint-Vincent. — Il s'embarque pour l'Espagne ; mais il est obligé d'entrer dans la baie de Spiritu Sancto. 247

CHAP. LIV. — Ulrich Schmidel quitte le port de Spiritu-Sancto. — Il arrive à Terceire dans les îles Açores, et ensuite en Espagne. — Il s'embarque pour les Pays-Bas, mais le mauvais temps le force de rentrer dans le port. 251

CHAP. LV. — Schmidel se rembarque à Cadix pour Anvers. 257

Conclusion 259

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-9201
salcirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.
DATE DUE